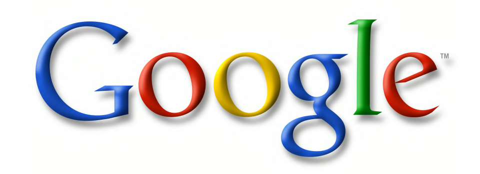
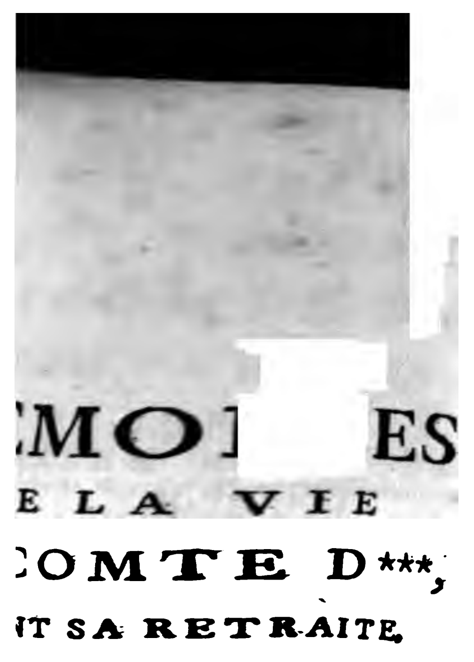






MOI ES

E LA VIE

OMTE D***,

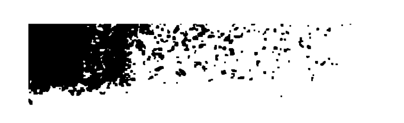
IT SA RETRAITE.

ME PREMIER.





[redacted]







EMOIRES

DE LA

U COMT ***,

AVANT SA RET

TOME PREM

MOI

DE LA

COMT

SAINT SA

CON

PRINCE

[illegible]

MEMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE D***,
AVANT SA RETRAITE;

CONTENANT

DIVERSES AVANTURES
qui peuvent servir d'instructions à ceux qui ont à vivre dans le grand monde.

Rédigés par M. DE SAINT-EVREMOND;

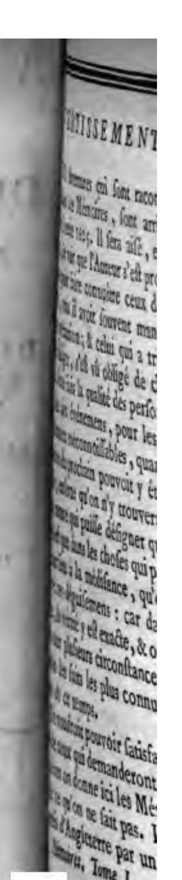
NOUVELLE EDITION

TOME PREMIER.



M. DCC. LIII.

56


RTISSEMENT

hommes qui sont racon
ces Mémoires, sont arri
1625. Il sera aisé, e
voir que l'Auteur s'est pro
faire connoître ceux d
il avoit souvent man
occasion; & celui qui a tr
rage, s'est vû obligé de c
sous la qualité des perso
des événemens, pour les
reconnoissables, quan
prochain pouvoit y êt
assurer qu'on n'y trouver
qui puisse défigurer qu
que dans les choses qui p
à la médisance, qu'
déguisemens : car da
vérité y est exacte, & o
plusieurs circonstance
les faits les plus connu
de ce temps.
pouvoir satisfa
ceux qui demanderont
on donne ici les Mé
ce qu'on ne fait pas. I
d'Angleterre par un
Mémoires. Tome I.

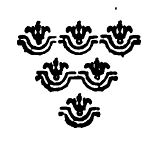
[redacted]

RTISSEMENT.

ventures qui sont racontées
s Mémoires, sont arrivées
e 1625. Il sera aisé, en les
ir que l'Auteur s'est proposé
faire connoître ceux dont il
il avoit souvent manqué à
tion; & celui qui a travaillé
, s'est vû obligé de changer
ois la qualité des personnes &
événemens, pour les rendre
méconnoissables, quand la ré-
prochain pouvoit y être inté-
rte qu'on n'y trouvera rien de
qui puisse désigner quelqu'un.
dans les choses qui pourroient
à la médisance, qu'on a em-
éguisemens: car dans tout le
rité y est exacte, & on trouvera
lusieurs circonstances très-cu-
faits les plus connus de l'Hist-
temps.

lroit pouvoir satisfaire la curio-
qui demanderont quel est ce-
donne ici les Mémoires; mais
'on ne sait pas. Ils ont été ap-
ngleterre par un homme à qui
res. Tome I. a

a fait un myftére du nom de l'Auteur ;
l n'eft pas furprenant qu'il ait eu, pour
:acher lui-même, la précaution qu'il a
: pour ne nommer perfonne. Au refte,
›iqu'il femble n'avoir entrepris ces Mé-
ires que pour y dépeindre les dangers
.es écueils de la Galanterie, on verra
: s'il donne quelquefois l'idée de la mau-
fe conduite des femmes coquettes, il
d aux autres la juftice, & leur donne
s les éloges qu'elles méritent ; & ce
t pas feulement à l'égard du commerce
femmes que l'on trouvera des inftruc-
is, c'eft auffi fur tout ce qui regarde la
:duite & les occupations d'un homme
;agé dans le grand monde.



MMAIRES
TOME PREMIER
MEMOIRES
MONSIEUR
OMTE D***,
T SA RETRAITE,
M. de Saint-Evremond.

PREMIER.

ngagea le Comte de ***
vie. 2. Sa naissance, 3. *Est*
te Ville de Province avec
pour y faire ses études,
nne la qualité de Cheva-
re, ibid. *Le progrès* qu'il
lui attire la haine de son
ze ans il devient amou-
ne qui faisoit le rolle de

a ij

[redacted]

DU LIVRE II.

…Comte [illegible] pendant [illegible]
…e, 86. Son frere lui [illegible] dans la r…
… le service, 87. Il persuade de retour…
…le de Nordlingue, & à la [illegible] à la Ba-
…taille, 88. Il revient à Paris [illegible] la prise de Dun-
…kerque, & un [illegible] après la prise
… Son frere, pour le détourner [illegible] Comédies,
…propose de faire un voyage [illegible] fille,
… La Princesse Marie, ibid. Il [illegible] en Pologne
…é, & forme le dessein de se faire aimer
…cette Princesse, ibid. & suiv.

LIVRE SECOND.

E Comte de *** déclare à la Princesse
Marie la passion qu'il a pour elle,
Elle s'en fâche, & le menace de le ren-
… en France, ibid. La Princesse voyant
…uvaise humeur, lui conseille d'aimer
…es filles de sa suite, pour le rendre gai,
Il se pique de ses railleries, & refuse
…er cette fille, ibid.
… arrivent en Pologne, & la Princesse le
…te au Roi Ladislas son Epoux, 92. 93.
…ient amoureux d'une des filles de la
…, ibid. Naïveté de cette fille, qui dé-
… à la Reine le penchant qu'elle avoit
…e Comte, 94. La Reine leur
…arler en particulier, ibid. A

[redacted]

LIVRE SECOND.

E SECOND.

Comte lui en témoigne son désespoir dans une Lettre, 163. *Il tâche de la justifier dans son esprit*, ibid. *Il se déguise en domestique & la va voir au Couvent*, 164. *Elle lui en marque sa reconnoissance, & ils se raccommodent*, ibid. *Elle lui fait promettre de l'épouser*, 165. *Sa famille la fait sortir du Couvent, pour la marier à une personne titrée*, ibid. & suiv. *Elle déclare à sa mere qu'elle ne l'épousera pas, & qu'elle s'est promise au Comte*, 166. *Elle lui fait savoir ce qu'elle avoit dit à ses parens touchant les engagemens qu'ils avoient ensemble*, ibid. *On la menace de la faire enfermer pour le reste de ses jours*, ibid. *Cette menace lui fait accepter le mariage qu'on lui propose*, ibid. *Le Comte se résout à l'enlever & va la trouver dans une Eglise où elle lui avoit donné un rendez-vous*, ibid. *Il y arrive dans le temps qu'on la marioit, & reste jusqu'à la fin de la cérémonie*, 67. *Le dépit de voir cette derniere maîtresse mariée, fait qu'il ne se pique plus de politesse, ni de complaisance pour les Dames*, 168. *Sa brutalité lui attire encore plus d'égards de leur part*, ibid. *Il en fait essai sur une Dame qui devint son amie, à force de le croire son ennemi*, ibid. *Raisons qui l'engagent à la quitter*, 169. *Son frere lui conseille de faire un voyage en Pologne, où le bien & les enfans qu'il y avoit*

)E PARTIE.

TROISIÉME.

Duc, il prend la résolution de renouer avec cette Dame, & de s'en faire aimer, ibid. *Elle lui demande pardon du mauvais traitement qu'elle lui a fait à Naples*, 216. & suiv. *Cependant elle le trompe*, 217. *Le Roi d'Espagne ayant une nouvelle maîtresse, le Comte est curieux de la voir*, 218. & suiv. *Le Gascon chez qui il étoit logé, lui procure cette occasion*, ibid. *Ils se mettent sur un escalier, pour voir passer cette Dame*, 219. *Ce qu'elle dit au Comte en descendant, lui fait croire qu'elle veut avoir une intrigue avec lui*, ibid. *Il va chez sa Napolitaine, pour savoir qui étoit cette Dame*, 220. *Elle lui dit qu'elle est sa meilleure amie, & tâche de l'en détourner*, ibid. *Le Duc de Guise lui conseille de poursuivre auprès de cette Dame, qu'il ne connoissoit pas encore*, 221. *Il reste long-temps dans son ignorance*, ibid. & suiv. *Il reçoit un billet de cette Dame qui lui promet de se faire reconnoître au plûtôt*, 223. *Elle lui donne rendez-vous chez sa Napolitaine, pour le même jour*, ibid. *Il reconnoît dans cette entrevûe que la Napolitaine & la maîtresse du Roi étoient la même personne*, ibid. *Le Comte feint de n'être pas la dupe du tour qu'on lui avoit joué, mais ni cette Dame, ni le Duc de Guise ne le croyent point*, 224. *Il recommence à aimer la Napolitaine*, 225. *Le Duc de Guise part*

ibid. *De désespoir, elle dit au Roi qu'Eléonor a une intrigue avec le Comte*, ibid. *Le Roi déclare à Eléonor tout ce que la Napolitaine lui a dit; Eléonor jure au Roi que cela est faux, & lui en demande vengeance*, ibid. *Elle ne se contente pas de la promesse que le Roi lui en fait, elle suscite encore le fils du Duc d..... contre le Comte*, ibid. *Le Comte quoiqu'innocent, est arrêté par six hommes qui le lient & le conduisent dans une maison où il trouve Eléonor & le fils du Duc d....* 236. *Elle lui demande raison des calomnies qu'il a répandues contr'elle*, ibid. *Sur les réponses que lui fait le Comte, elle commence à revenir des préventions qu'on lui avoit données*, 237. *Eléonor lui déclare tout ce que la Napolitaine avoit dit au Roi*, ibid. *Il offre de soutenir le contraire devant le Roi, & accompagne ses protestations de termes tendres & passionnés*, 238. *Le fils du Duc en prend ombrage & en fait des reproches à Eléonor*, ibid. *Malgré qu'on lui tient le poignard sous la gorge, il continue de témoigner sa passion pour Eléonor*, ibid. & suiv. *Le fils du Duc sort en menaçant sa maîtresse, qui délie le Comte & le blâme de lui avoir témoigné son amour si mal à propos*, 239. *Le fils du Duc publie par tout qu'Eleonor aime le Comte, & qu'il en a obtenu des faveurs*, 240.

, malgré de manger ou elle l'avoit ex-
ibid. Elle reprend ses jalousies contre
talane, & déclare au Comte qu'il faut
lui aide à perdre cette femme, 242.
ulant point avoir cette complaisance,
pt encore avec elle, ibid. *De depit,*
gage le fils du Duc de ..... à seconvengeance, ibid. & suiv. *Ils forment*
ein de la faire poignarder, 243. *Le*
en étant instruit par un domestique
nor, il l'avertit des desseins qu'on tra-
ntr'elle, & lui conseille d'en préve-
Roi, ibid. *Le Roi entre en jalousie con-*
, & néglige l'avis qu'on lui avoit don-
44. *Eléonor avertit le Comte que le*
devoit faire arrêter, ibid. *Il se cache*
Madrid, & fait courir le bruit qu'il
uvé, 245. *Il se déguise en Esclave*
en, retourne chez la Catalane, à qui
couvre, & la conjure de ne pas sortir

LIVRE QUATRIÉME.

de sa lettre, ibid. *Isabella prend le change, & se fait bon gré de ce qu'elle a dit à son mari que le Comte & l'Esclave étoient le même*, 280. *Elle l'envoye chercher par la Duegne Beatrix, qui le conduit sous son balcon*, ibid. *Isabella l'introduit, lui fait des reproches, & lui conte comment elle avoit voulu faire assassiner son ami*, 281. *Il lui fait des excuses de son indiscrétion, & lui fait à son tour des reproches d'avoir été bien avec ce François, ce qu'il nie*, ibid. *Ils se séparent, sans qu'Isabella ait le moindre soupçon qu'il fût autre chose que l'Esclave d'Alger*, 282.

Le Comte trouve un vrai Algérien qui lui paroît propre à la vengeance qu'il méditoit contre Isabella, ibid. *Il le fait aboucher par son valet de chambre, qui lui promet une bonne récompense, s'il veut faire ce qu'on lui dira, ce qu'il accepte*, ibid. & suiv. *Beatrix étant venue à l'heure ordinaire, le Comte envoye l'Algérien à sa place*, 283. *Dès qu'il sait qu'il est dans la chambre d'Isabella, il écrit un billet à Manrique, par lequel il lui mande que sa femme est enfermée avec l'Esclave d'Alger*, ibid. *Manrique s'étant levé, ordonne à une partie de ses gens de se tenir sous le balcon, & l'autre partie dans la maison*, ibid. & suiv. *Pendant ce temps, Isabella qui reconnoît que l'Algérien n'est pas son*

Madrid, que Manrique le fait chercher par tout, & qu'Isabella étoit mieux que jamais dans son esprit, ibid. *Il prend le parti d'oublier Eléonor*, 291. *Il raconte ce qui s'est passé à Madrid depuis son départ*, ibid. & suiv. *Nouvelle aventure de Dona Isabella avec le Prince de* .... 293. & suiv. *Dans une conversation qu'elle a avec le Roi d'Espagne au sujet du Comte, il la trouve à son gré, & en fait sa maîtresse*, 298. *Eléonor en étant avertie, met tout en usage pour le faire revenir à elle, ou s'en venger*, ibid. & suiv. *Elle va trouver Manrique, à qui elle essaye de donner de la jalousie, & elle y réussit*, 299. *Il fait enlever sa femme, la fait conduire dans une de ses terres éloignée, & devient amoureux d'Eléonor*, ibid. *Manrique voyant qu'elle ne veut point répondre à son amour, sollicite son mari pour qu'il la fasse venir dans sa Vice-Royauté, mais il en est la dupe*, 300.

Le Comte fait des réflexions sur sa vie passée, & sur le caractére des femmes, 301. *Il regrette le temps qu'elles lui ont fait perdre*, ibid. *Ces pensées lui font naître le désir de se retirer du monde*, 302. *Dans une promenade, il rencontre un Hermite, qu'il questionne sur sa vie retirée*, ibid. *Il lui dit les motifs qui la lui ont fait entreprendre, & qu'il est prêt de s'en retirer*, 303. *Le*

ibid. *Elle lui fait entendre que c'étoit pour son bien*, ibid. & suiv. *Pendant cet entretien, le Portugais dissimule sa colere*, ibid. *Il se radoucit, sollicite sa liberté, & la délivre*, 312. *Il continue à la voir & à l'aimer*, 313. *Cette fille reçoit les assiduités du Duc de Camille, le Portugais en devient jaloux, & lui en fait des reproches*, 314. *Elle veut se justifier, & lui découvre une autre conspiration contre le nouveau Roi, dont l'Archevêque de Brague étoit le chef*, ibid. & suiv. *Elle tâche de le faire entrer dans cette conspiration*, 315. *Pendant qu'il délibére s'il y entrera, la conspiration est découverte, par l'imprudence de l'Archevêque de Brague*, 316. *On se saisit de tous les Conjurés, & en même temps de la maîtresse du Portugais*, ibid. *La Reine lui donne sa grace, & change sa peine en une prison perpétuelle*, ibid. *Le Portugais est soupçonné, & craignant qu'on ne l'arrête, il se résout à s'éloigner*, 317. *Avant de le faire, il veut encore la mettre en liberté*, ibid. *Comme sa prison étoit un Couvent, il lui écrit qu'il y mettra le feu*, ibid. & suiv. *Cette fille envoye le billet à la Reine, qui donne ordre d'arrêter le Portugais, mais on ne le trouve plus*, 319. *Pour récompense, la Reine lui permet de se faire Religieuse, ce qu'elle accepte*, ibid. *Le Portugais ayant appris qu'elle*

Fin des Sommaires du Tome premier des Mémoires.





MEMOIRES DE LA VIE DU COMTE DE ***, AVANT SA RETRAITE, RÉDIGÉS PAR MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND.

LIVRE PREMIER.

J'ENTRE dans ma soixantiéme année, plus rebuté du monde par mes disgraces, que par la vieillesse; je cherche à jouir du peu de repos que Dieu me laisse encore, en m'occupant de tout ce qui peut me donner lieu de me détacher du monde; & comme ma vie est, pour ainsi dire, un tissu de tous les écueils, qu'on peut trou-

ver auprès des femmes, je crois qu ne sauroit être plus utile, & à moi-m & aux autres, que de repasser sur me tures, qui ont rapport à elles. Ceux ront ces Memoires, y prendront pe des motifs pour être plus sages que été, & moi en les écrivant, & en me quant le ridicule & les égaremens de lanterie, je m'animerai à condamn plus en plus ce malin penchant, q vieux & tout experimenté que je suis voit encore me dominer; tant les h ont peu de force pour suivre le bien approuvent, & pour éviter le mal condamnent.

Comme en écrivant ces Memoir pensé plus à laisser à la postérité u instruction, qu'une Histoire; je ne dira qui je suis, & je cacherai de même l de la plûpart de ceux dont je parle n'écris pas précisément pour apprend avantures, mais pour enseigner, pa cit de mes avantures, à éviter les dé mens que je déplore; & il y auroit d justice aux Lecteurs, de s'applique vantage, à deviner la vérité de cett toire, qu'à profiter des vérités qu'el ferme.

Je prie, du moins, ceux qui me r noîtront, de ne divulguer ni leurs c tures, ni leurs découvertes, & je leu

ne sous le secret, tout ce qui me sera impossible de leur cacher.

Je suis né dans le mois de Mai de l'année 1625. Mon pere qui étoit d'une des plus anciennes Maisons du Royaume, & qui avoit à l'Armée un Emploi, qui lui permettoit peu de prendre le soin de son ménage, l'avoit laissé à ma mere. Sa Famille étoit composée d'une fille & de trois garçons : la fille étoit l'aînée, & j'étois le cadet de tous les quatre. Le fonds de son bien pouvoit monter à quatre cens mille francs. Il avoit fait de grands avantages à ma mere, quoiqu'elle lui eût apporté peu de chose en mariage, & à peine fûmes-nous au monde, qu'on nous fit entendre que nous avions peu de bien. Ma mere nous éloigna de bonne heure d'auprès d'elle, & ayant mis sa fille dans un Couvent de Province, où elle payoit une pension modique, elle chercha aussi les Colléges, où l'éducation de ses garçons pourroit lui moins coûter. Mon frere aîné avoit déja pris le parti des Armes, quoiqu'il n'eût que quinze ans. On me mit avec mon second frere dans une petite Ville de Province, sous la conduite d'un Prêtre, qui nous envoyoit étudier dans un Collége qui étoit dans la même Ville. Nous y étions fort distingués, quoique nous fissions peu de dépense ; mais outre qu'on connoissoit qui nous étions, on nous

donna des qualités, qui nous attiroie
cette distinction. On donna à mon frere
qualité de Comte, & à moi celle de Chev
lier; car la mode n'étoit pas en ce temp
là aussi établie qu'aujourd'hui, de donn
celle d'Abbé à des enfans, qui n'ont nu
autre vocation à l'Eglise, que le titre
cadets.

Mon frere le Comte ne se trouva auc
ne ouverture d'esprit pour les Lettres,
toute son occupation, depuis le matin ju
qu'au soir, étoit de faire enrager le pauv
Précepteur chez qui nous logions. Po
moi j'étois plus docile, & quoique je
fusse pas ennemi du plaisir, je ne laissai p
de trouver moyen de bien faire dans m
Classes. La différence qu'on remarqua e
tre le caractére d'esprit de l'un & de l'autr
m'attira des louanges, qui chagrinant mo
frere, commencerent à lui donner cont
moi la haine qu'il a toujours eue, & c'est
qui m'a convaincu, qu'il ne faut jama
faire étudier ensemble des enfans, dont
génie est différent. Les mortifications qu'o
donne à un aîné, qui est surpassé par so
cadet, retombent toujours sur celui qui e
est la cause innocente. Mon frere avoit dé
quinze ans, & moi quatorze, quand un
Troupe de Comédiens arriva dans la Vill
où nous faisions nos études.

Je n'avois eu jusques-là, que de vague

impreſſions de cette paſſion qui attache un ſexe à l'autre. Ce fut à la Comédie qu'elle commença à ſe développer, & à ſe faire ſentir en moi, & je le dirai, ou à ma confuſion, ou à celle des plus graves Auteurs de la Tragédie, que ce fut à la repréſentation du Cid, que je commençai tout de bon à vouloir faire l'amour. La femme qui jouoit le rôle de Chiméne, me toucha, & par ſa beauté, & par la tendreſſe des ſentimens de ſon perſonnage. Je me ſentis affligé de la voir malheureuſe. Il me ſemble même, que j'étois un peu fâché, qu'elle fût auſſi vertueuſe, que ſon rôle la faiſoit paroître; mais ce regret ne me dura pas longtemps. J'appris bientôt que cette femme, qui repréſentoit ſur le Théatre des rôles ſi vertueux, n'étoit dans le particulier rien moins que Chiméne. Ce fut là ce qui me renverſa entiérement l'imagination. Quoi, diſois-je en moi-même, il me ſeroit aiſé d'être aimé de cette Chiméne, qui a tant de fierté pour Rodrigue? Je portois par tout ces penſées & ces réflexions, & j'avalois, ſans le ſavoir, le funeſte poiſon de la débauche.

Ce que j'éprouvai dans un âge ſi tendre, m'a, dans la ſuite de ma vie, empêché d'être ſurpris, quand j'ai vû les Comédiennes, toutes décriées qu'elles ſont, inſpirer de plus fortes paſſions que les plus honnêtes

femmes. Le rôle qu'elles font fur le Théâtre, donne du goût pour celui qu'elles font ailleurs.

Cependant j'étois trop jeune pour ofer m'attacher à la Chiméne, qui m'avoit touché dans la repréfentation du Cid. D'ailleurs, cette Comédienne étoit à toute heure entourée de gens moins jeunes que moi, & plus riches que je ne l'étois à cet âge, & prévoyant bien que fi j'ofois lui parler d'amour fans avoir à lui faire des préfens, je n'en ferois traité que comme un écolier, je cherchois des amours plus aifées, & plus capables de me réuffir. Mais à qui m'attacher ? Je ne voyois pas une femme pour qui je n'euffe du penchant. Tout étoit Chiméne pour moi, mais je n'étois Rodrigue pour perfonne ; & les plus fortes douceurs que je recevois des femmes, à qui je prodiguois les miennes, c'eft que j'étois un joli enfant. Cela me défefperoit ; je voulois qu'on me regardât comme un homme, puifque je fentois fi bien que je l'étois.

Il y avoit dans la Ville où nous demeurions, un Couvent de Filles, dont l'Abbeffe étoit un peu notre parente. J'allois la voir affez fouvent, & par fon moyen, je connoiffois la plûpart des jeunes Penfionnaires qui étoient chez elle. Il y en avoit une à peu près de mon âge, qui me plaifoit plus que les autres ; & comme j'avois

ſez de facilité pour la voir, je crus qu'il
y avoit perſonne, à qui je puſſe mieux
'attacher. Ce fut donc à elle que je réſo-
s de découvrir la paſſion, qui commen-
pit à naître dans mon cœur. Je me ſervis
pur faire cette déclaration, de quelques
ers de Comédies que j'avois retenus,
ie je lui prononçai d'un air fort paſſionné
fort tendre : la petite perſonne étoit déja
en plus aguerrie que moi, & je fus fort
pnné de la voir répondre à mes Vers par
la Proſe fort intelligible. Elle ſe moqua
la maniere dont j'avois fait ma déclara-
n, & elle me dit qu'elle avoit appris dans
1 Couvent à parler d'une autre ſorte. Je
connus qu'elle avoit lû toutes ſortes de
vres de galanterie, & qu'elle en ſavoit
a aſſez, non-ſeulement pour répondre à
s ſentimens, mais encore pour m'en-
irager, & pour m'inſtruire. Elle jura
urtant, qu'elle n'avoit jamais ſenti que
ir moi, la paſſion qu'elle me découvroit,
u'elle ne la ſentiroit jamais pour un au-
; mais elle me dit que ſi je l'aimois vé-
blement, il falloit ne point perdre de
ps, & travailler à trouver l'occaſion de
; voir ſouvent.

eſt aiſé de s'imaginer combien je fus
né de trouver une perſonne ſi aimable,
remplie d'amour pour moi. Je me
adai aiſément que c'étoit l'effet de

mon mérite, qui lui causoit cette passion :
& je fus confirmé dans cette vanité, par le
lettres qu'elle commença à m'écrire tous le
jours, car il me sembloit alors qu'on n
pouvoit écrire, ni avec plus de passion, n
avec plus d'esprit.

Je ne pensai donc plus qu'à l'aimer. Nou
nous écrivions exactement tous les jours
& nous nous servions pour ce commerce
d'un Ecolier, qui étoit fils de la Tourrie
de l'Abbaye, & qui en venant en Classe
me rendoit ses lettres, & lui reportoit le
miennes en s'en retournant.

Il y avoit un mois que nous nous a
mions de la sorte, quand mon frere, q
paroissoit attaché à une Religieuse de
même Abbaye, & qui n'étoit pas d'humeu
à cacher ses intrigues, me fit voir les lettr
que cette Religieuse lui écrivoit. Quel
fut ma surprise, quand je vis que c'éto
presque mot pour mot, les mêmes lettr
que m'écrivoit ma Pensionnaire, & qu
falloit que toutes celles que j'avois reçû
eussent été composées par cette Religieus
Je n'en témoignai rien à mon frere, ma
en le quittant, j'allai faire un paquet
toutes les lettres que j'avois, & je les re
voyai à celle de qui je les avois reçûes, l
mandant par un billet fort sec, que je
voulois plus l'aimer ni la voir, puisqu'e
avoit été capable de me tromper.

avoit environ trente ans, & je n'en avois pas quinze, mais je ne la voyois jamais que je ne lui marquasse de la passion. Je croyois alors qu'il falloit paroître passionné de toutes les femmes, & je le sentois même comme je le disois, car dans l'envie générale que j'avois de faire l'amour, je me trouvois, ce me semble, disposé à aimer toutes celles qui voudroient bien souffrir que je les aimasse.

La Lieutenante Générale prenoit beaucoup de plaisir à mes douceurs, & elle me disoit ordinairement, que c'étoit dommage que je fusse si jeune, mais qu'elle n'osoit compter sur une personne de mon âge. Elle oublioit pourtant ma jeunesse, quand il étoit question de me parler des chagrins que lui donnoit son mari, qui étoit jaloux au dernier point. Je crus que ces confidences étoient une marque de la passion qu'elle avoit pour moi, & je ne songeai plus qu'à lui plaire, & qu'à lui prouver que je n'aimois qu'elle.

J'avois lû alors beaucoup de Romans *, car c'étoit le temps où ils commençoient à être en vogue, & je ne croyois pas qu'il fût permis de faire l'amour autrement, que leurs Héros le faisoient. Je m'imaginois être tantôt Alexandre, tantôt Orondate, & ma Lieutenante Générale ne paroissoit pas

* Comme Pharamond en 12. volumes.

à mes yeux, une moindre Maîtreffe, que Caffandre, ou Statira.

Je n'étois point fufpect à fon mari, étant prefque le feul, qui eût la liberté de voir fa femme. Non-feulement nous étions feuls, quand je la voyois chez elle, mais nous allions fouvent nous promener tête à tête dans un jardin qui étoit dans un Fauxbourg de la Ville.

Un jour elle me dit qu'elle vouloit éprouver fi je l'aimois véritablement, & fi elle pouvoit fe fier à moi. Je lui promis une difcrétion à l'épreuve de tout, & alors elle me dit, qu'elle avoit à parler à un homme de fes parens, qui fe trouveroit dans le jardin, mais qu'il falloit que jamais perfonne n'en eût connoiffance, parce qu'elle feroit perdue, fi on venoit à le découvrir, fon mari lui ayant fait des défenfes expreffes de voir cet homme; elle m'affura que ce n'étoit que pour affaires qu'elle avoit envie de l'entretenir, & je lui promis fidélité, fans m'informer de fes raifons.

Nous allâmes à ce jardin, & à peine y fûmes-nous arrivés, que le Cavalier qu'elle vouloit voir, monta par-deffus la muraille, & vint nous trouver dans une allée, où nous nous promenions. Le voilà, me ditelle, demeurez-là pendant que je lui parlerai dans ce cabinet. Vous obferverez s'il vient perfonne, & fi vous voyez quel-

qu'un, vous me viendrez avertir. Je lui dis qu'elle pouvoit se fier à moi, & elle entra dans le cabinet avec cet homme, me laissant en sentinelle au bout de l'allée, qui répondoit à ce cabinet, & me disant, que je me gardasse bien de changer de place.

Dès qu'elle fut dans le cabinet, j'oubliai la promesse que je lui avois faite de garder toujours mon poste, & m'approchant tout doucement de la porte de ce cabinet, j'eus la malice d'y frapper rudement, en lui criant, *Madame, voici votre mari qui vient.* A ces paroles, elle s'approcha de la porte, & sans l'ouvrir, elle me pria de mener son mari dans une autre allée, jusqu'à ce qu'elle eût eu le temps de faire évader le Cavalier.

Je me retirai pour lui laisser ce temps-là, & le Cavalier regrimpa avec précipitation à la muraille, par où il étoit venu. Elle vint à moi, & me voyant seul, elle demanda où étoit son mari. J'eus beau lui dire qu'il étoit déja ressorti, elle vit bien que c'étoit une peur que j'avois voulu lui faire, & elle m'en témoigna un chagrin, qui alloit jusques à me dire des injures.

Je crus qu'ayant apperçu son intrigue, elle me ménageroit, mais ce fut tout le contraire. Elle me remena au logis sans presque me dire un mot, & en me quit-

[redacted]

lla dire à son mari, que j'étois un
, qui avoit osé lui en conter, &
: prioit que je ne revinsse plus chez

tournai dès le lendemain, & le
: dit en se moquant de moi, que
n libertin & un débauché, & que
considération qu'il avoit pour ma
, il me traiteroit comme on trai-
nfans quand on veut les châtier.
: injure me perça jusqu'au vif, &
de lui répondre comme j'aurois pû
, que sa femme le trompoit, je ne
ai qu'à la honteuse menace qu'il
: faite. Je lui sautai au collet, & le
e seul de forces m'empêcha de lui
itant de mal que j'aurois voulu. Sa
accourut au bruit, & prenant le par-
on mari, elle me dit cent injures.
, disoit-elle, quelle insolence. Ce
ipon en fait déja beaucoup, & s'il
iter mon mari de cette sorte, que ne
il point de moi si on l'écoutoit? On
·ha des mains du mari, & on me pria

cédé si étrange ; mais je ne connoiss
en ce temps-là de quoi une femme co
est capable, & ce qui m'arriva à cet
fut qu'une légere ébauche des fripor
que j'ai éprouvées depuis dans les f
de ce caractére.

Cette avanture fit grand bruit. Le I
teur chez qui nous logions en écrivi
mere, & la pria de nous retirer, par
nous étions trop grands. Ma mere au
peu d'égard à ses remontrances,
année-là qui étoit l'année 1640. elle
devenue veuve. Mon pere fut tué e
mont à la bataille que le Comte d'Ha
gagna sur les Espagnols. Elle nous ra
donc à Paris, où nous trouvâmes mo
re aîné qui étoit revenu après la m
mon pere, pour demander sa Charg
pour tâcher aussi de nous faire donn
l'emploi dans les Troupes, à mon fr
Comte & à moi.

Nous avions un ami puissant av
mon frere aîné avoit été élevé, & que
avions aussi fort connu dans notre jeu
C'étoit Monsieur de Cinq Mars, fils d
réchal d'Effiat. Comme il étoit dans f
grande faveur, nous n'eûmes par de
à obtenir tout ce que nous souhaition
Charge de mon pere fut rendue à mon
aîné. On donna mon frere le Con
Monsieur le Duc de Brezé pour serv

mer, & mon frere aîné qui avoit de l'amitié pour moi, voulut me garder auprès de lui pour servir en Piémont la campagne prochaine. Je restai donc à Paris, où je passai l'hiver avec lui, étant presque de toutes ses parties & de tous ses plaisirs, & ce fut alors que j'eus occasion de connoître bien mieux que je n'avois fait, le caractére des femmes coquettes.

Nous étions presque toujours chez Monsieur de Cinq Mars, & je ne puis m'empêcher de dire ici la surprise où j'étois, & les réflexions que j'avois coûtume de faire toutes les fois que je le voyois. Jamais homme ne m'a semblé devoir être plus heureux qu'il étoit alors. Il se voyoit à vingt ans Favori du Roi, avec des distinctions que nul autre n'avoit eues avant lui. Il étoit adoré de tous les Courtisans, & aimé de toutes les femmes ausquelles il lui plaisoit de s'attacher. Cependant je ne le voyois jamais content, dès qu'il se trouvoit seul avec mon frere & moi, il se disoit l'homme du monde le plus malheureux. Il rêvoit, il soupiroit, & passoit souvent des heures entieres à ne rien dire & à se promener dans la chambre. Il n'expliquoit qu'à mon frere les sujets de chagrin qu'il avoit, & lui parloit assez souvent à l'oreille. Je ne me mêlois point d'entrer dans ces confidences, mais je ne pouvois cesser d'admirer combien les hom-

dent que les grands poftes & l
honneurs font néceffaires pour
reux.

Je n'eus aucune connoiffance
de Monfieur de Cinq Mars en ma
tat, & je ne fai s'il les découvrit à
re, mais je connus la plûpart de
avoit en matiere de galanterie; ca
ve beaucoup d'hommes capables
ce qui regarde leur fortune, &
trouve guére qui puiffent ne pas
de ce qui a de quoi flatter leur
amour.

Monfieur de Cinq Mars étoit
ment bien fait & fort libéral. Cep
femmes aufquelles il paroiffoit at
lui étoient pas fort fidelles. Com
obligé d'être prefque tout le jour
Roi, il n'avoit que des momens à
fes maîtreffes, & elles trouvoien
facilité qu'elles vouloient pour
per.

Il en avoit une pour laquelle il
beaucoup de dépenfe. Il l'avoit
& logée magnifiquement, & il n
doit guére de vifites qu'il ne lui f
fens. Il nous menoit fort fouvent
mon frere & moi, & même il no
foit, étant obligé de retourner à
Soit que mon frere eût des eng

fit ſcrupule d'en conter à
ı ami, il paroiſſoit s'atta-
quand Monſieur de Cinq
& que nous reſtions chez
ormoit preſque toujours,
ſer avec elle tant que je

encore perdu l'habitude
le croire qu'il n'étoit pas
e femme ſans lui témoi-
Celle-ci étoit belle, &
ire qu'ayant la facilité
lui dis que je l'aimois.
ıt faire cette déclaration
élicateſſe, je lui dis que
ɔnſieur de Cinq Mars fût
qu'elle lui eût de ſi gran-
rce que ſans cela j'aurois
i témoigner que je l'ai-
œur. Vous croyez, re-
ttaché à moi, & que je
n, point du tout, il ne
ıe fait preſque rien pour
ı pour vous, repris-je
Cependant on ne dit
rétend dans le monde
ɔlus de cinquante mille
ɔondit-elle, cinquante
ıe belle gueuſerie pour
ıoi. Si je voulois avoir
:omplaiſances que j'ai

pour lui, j'aurois déja reçu trois fois plus d'argent, & je ferois bien mieux établie.

J'avoue que ce difcours me parut fi fingulier, que j'eus peine à ne pas faire des reproches à cette fille d'une pareille ingratitude, car j'ignorois alors que les Maîtreffes qu'on achete fe croyent toutes beaucoup au-deffus du prix pour lequel elles fe vendent.

Je ne voulus pourtant lui rien témoigner de ma furprife. Il eft vrai, lui dis-je, que fi on a égard à votre mérite, cinquante mille écus font peu de chofe. Mais que doivent donc efpérer de vous ceux qui n'ont rien, & de quelle maniere recevrez-vous l'offre que je veux vous faire de mon cœur, moi qui n'a pas un fou à vous donner? Eftce donc, reprit-elle, que vous croyez que je fois intéreffée, & que je veuille acheter mes Amans? S'il étoit vrai que vous m'aimaffiez, & que je cruffe que c'eft de bonne foi que vous me parlez, je vous aimerois mieux que Monfieur de Cinq Mars avec fes cinquante mille écus, car, ajoûta-t'elle, il n'appartient qu'aux coureufes de faire l'amour pour de l'argent.

Ce difcours me toucha jufques au cœur, & m'empêcha de faire la réflexion que j'aurois dû faire fur ce qu'il y avoit de ridicule & d'extravagant à voir une perfonne affez

n'être pas contente de cin-
is, ne laisser pas de faire la
is j'en fus touché, comme si
e bonne foi. Je m'imaginai
is de mérite que Monsieur de
j'allai même jusqu'à me per-
fille aussi bien nippée qu'elle
roit non-seulement m'aimer
endre de moi, mais m[illegible]
résens, car étant alor[illegible]
ourvu d'argent, je sent[illegible]
toutes les femmes que j'aime-
ge, seroit celle qui me donne-

épondis que j'étois charmé de la
de son cœur, & qu'elle ne de-
douter que le mien ne fût sincére,
te dont elle me répondit, me fit
j'étois aimé. Elle m'assura qu'elle
roit toutes les fois que j'irois chez
u'elle auroit soin que personne ne
ublât dans nos tête à tête. Je lui
i un rendez-vous pour le lende-
tin à dix heures, & elle me le pro-

quittai si charmé de ma bonne for-
ue j'eus peine à n'en pas faire con-
à mon frere. Je ne cessai point en
tournant avec lui, de lui parler de
lle avec un épanchement de cœur
faisoit rire. Je crois, me disoit-il,

que vous en êtes amoureux ? Il faudr
pour cela, lui répondois-je, que je fu
assez riche pour lui faire du bien. Mon fr
re rioit de toute sa force quand je lui dis
que personne que Monsieur de Cinq M
ne devoit prétendre à ses bonnes grace
& j'ai jugé depuis qu'il falloit qu'il la co
nût déja pour ce qu'elle étoit.

J'attendois avec impatience l'heure ma
quée pour le rendez-vous, quand je reç
un billet, par lequel elle me mandoit qu
lui étoit survenu une affaire qui l'oblige
à sortir de bonne heure, & que n'ay
point de Montre, toutes les siennes ét
chez l'Horloger, elle me prioit de lui
envoyer une qu'elle m'avoit vue la veil
J'en avois une en effet assez jolie. Je la
envoyai aussi-tôt, l'accompagnant d'
billet très-passionné, par lequel je la pri
de se souvenir du rendez-vous pour l'apr
dînée. Je me hâtai fort d'aller chez elle,
je la trouvai en deshabillé, sans qu'il pa
qu'elle eût sorti le matin. Elle avoit av
elle deux de ses amies qu'elle me dit qui l
voient retenue jusques alors, ajoûtant qu
falloit qu'elle sortît dans un quart d'heur
parce qu'elle étoit obligée de trouver
jour-là dix pistoles qu'elle avoit perdues
jeu. Je ne vous les demande pas, ajoût
t'elle, parce que vous m'avez dit que vo
n'avez point d'argent. Elle me dit ces de

[illegible] d'un air si sec, que je cru[illegible]
[illegible]étoit un reproche qu'elle me faisoit.
le sentis jusqu'au vif, & je résolus de lui
uver les dix pistoles à quelque prix que
fût. Je la quittai, & j'allai vendre un pe-
liamant que j'avois, & lui apportai les
pistoles. Elle les reçut avec une joie
rême, disant que ce qu'elle en faisoit,
it plus pour éprouver si je l'aimois véri-
ement, que par le besoin qu'elle en eût.
me promit pour le lendemain le ren-
-vous dont elle m'avoit flatté; mais
id l'heure en fut venue, elle me man-
u'elle étoit au désespoir, mais qu'elle
ouvoit recevoir personne, parce que
sieur de Cinq Mars venoit de lui man-
u'il alloit venir la voir.
nrageois de tous ces contre-temps.
ur suivant ne me fut pas plus heureux;
me mena quinze jours de cette sorte,
nt chaque fois des raisons nouvelles
ne manquer de parole. Ce temps-là
elle me fit prier de me trouver à une
où elle se rendit, & où j'allai lui

peine; que ce qui l'affligeoit étoit qu
Monſieur de Cinq Mars lui ayant donn
cinquante piſtoles pour acheter un habit
elle avoit été aſſez malheureuſe pour s'être
embarquée au jeu; qu'elle n'oſoit lui dire
qu'elle les avoit perdues, & qu'il falloi
néceſſairement qu'elle les trouvât ailleurs
Croyez-vous, ajouta-t-elle, que ſi vous
faiſiez ſemblant d'en avoir beſoin, & que
vous les demandaſſiez à Monſieur de Cinq
Mars, il vous les refusât? Je lui répondis
que je n'oſois faire cette propoſition à
Monſieur de Cinq Mars, non-ſeulement
parce que j'avois une répugnance extrême
à emprunter de l'argent à qui que ce fût,
mais auſſi parce que j'avois des raiſons de
ménager l'amitié de Monſieur de Cinq
Mars, pour des intérêts plus conſidérables.
Elle me répondit ſéchement, que cette excuſe étoit une défaite, & qu'elle étoit folle
de s'imaginer que je l'aimaſſe. Elle me
quitta après ces paroles, & ne voulut plus
entendre de raiſons.

J'avois tous les ſujets du monde de croire qu'elle n'agiſſoit pas de bonne foi. Elle
avoit déja ma montre, qu'elle ne parloit
point de me rendre. Je lui avois donné
dix piſtoles, & elle m'en demandoit encore cinquante; mais je me trouvai aſſez
aveugle pour ne pas faire la moindre réflexion ſur ſon procédé. Elle étoit trop riche

avois pris, & je les laissai avec elles.

Je ne savois que comprendre au procédé de cette fille, qui avoit fait semblant d'avoir besoin de cinquante pistoles en un temps où Monsieur de Cinq Mars venoit de lui en donner trois cens; mais la chose me paroissoit bizarre, supposé qu'elle ne fût pas de bonne foi, qu'elle fût punie elle-même de son avarice, & qu'au lieu de me demander de l'argent, comme elle avoit fait jusques-là, on l'eût obligée de m'en donner toutes les fois que je voudrois en avoir.

Je ne pus m'empêcher de raconter la chose à mon frere, qui me blâma fort d'avoir emprunté de l'argent à Monsieur de Cinq Mars, & qui voulut absolument que je lui donnasse les cent pistoles pour les renvoyer. Il m'apprit alors que cette fille jouoit souvent de ces tours, & que quelque argent que lui donnât Monsieur de Cinq Mars, elle en demandoit à tous ceux qui lui en contoient. J'en ai voulu, ajouta-t'il, dire quelque chose à Monsieur de Cinq Mars, mais l'amour l'aveugle, & il n'a pas le loisir de s'appliquer à connoître ses Maîtresses.

Mon frere reporta les cent pistoles, & Monsieur de Cinq Mars ne les reprit qu'à condition que j'en demanderois à la fille qui me les avoit données, toutes les fois que l'argent me manqueroit. Mon frere qui

oit déja trouvé aveu ur le
e fille, ne jugea pas à propos d
ie c'étoit elle qui m'avoit oblig
e cet emprunt, mais comme j'av
e ravoir ma Montre & mes dix p
e pris aussi la résolution de me se
ordre que Monsieur de Cinq Mar
donné, de ne me laisser manque

donc chez elle, & je fus fort sur-
ne recevant avec un visage riant:
me dit-elle, o sont les cent pis-
Monsieur de inq Mars vous a
le sont-elles pour moi? Pour
lis-je? Ma fo je les ai déja dé-
c je vous pr au contraire de
er encore vingt, dont j'ai un be-
ie. Quoi! reprit-elle, vous
c que les trois cens pistoles dont
Cinq Mars m'a parlé fussent à
vous trompez, il me les avoit
garde, & il est si avare, qu'il
passer mon temps, si j'avois
ou de l'argent dont il me con-
Hélas! dit-elle en pleurant,
lheureuse. A peine Monsieur
ne donne-t'il mon nécessaire,
is lui demander rien qu'il ne

frere m'avoit appris du ca-
emoiselle, m'empêcha de

C

donner encore dans ce panneau. Je lui dis que Monsieur de Cinq Mars n'étoit point du tout du caractére dont elle le faisoit, & que je lui en parlerois moi-même pour en savoir la vérité; que je la priois de me rendre ma Montre & mes dix pistoles, puisque je ne pouvois douter qu'elle ne feignoit d'avoir de l'amour pour moi, que pour me piller. Elle se met encore à pleurer, me conjurant de ne rien dire à Monsieur de Cinq Mars, ce que je fus obligé de lui promettre, mais j'insistai inutilement pour ravoir ma Montre & mes dix pistoles; elle me dit qu'absolument elle ne me les rendroit pas, & qu'elle vouloit garder ces petits présens pour marque de mon amitié.

Quelque fâché que je fusse, je ne pouvois m'empêcher de rire de ses complimens. Plus je riois, plus elle pleuroit; j'eus la force de n'être point touché de ses larmes, & de la mépriser autant que je l'avois aimée. Elle étoit en effet telle que mon frere me l'avoit dit. Quoique Monsieur de Cinq Mars lui prodiguât un argent immense, elle ne laissoit pas de demander à tout le monde. Elle avoit plus de quatre cens mille francs de bien quand Monsieur de Cinq Mars mourut, & on verra dans la suite quelle fut sa destinée.

Je n'allai plus chez elle que quand je ne pouvois me dispenser d'y accompagner mon

qui s'y trouvoit ſouvent pour voir
eur de Cinq Mars, & cherchant à m'a-
ailleurs, je m'adonnai à l'Hôtel
..... parce que Madame la Ducheſſe
...... étoit notre parente, & me re-
t toujours avec plaiſir. Elle avoit une
e fort jolie, qu'elle faiſoit élever au-
d'elle ; car elle n'avoit point encore
ans en ce temps-là. C'étoit une fille de
ou dix-ſept ans ; & du caractére dont
, il eſt aiſé de juger que la voyant fort
nt, je ne manquai pas de lui conter
ouceurs. Elle répondoit à mon amour
maniere qui me faiſoit enrager ; elle
ſoit que rire, & je ne pouvois deviner
m'aimoit ou ſi elle ne m'aimoit pas.
ur qu'elle étoit ſortie avec la Ducheſ-
lai pour la voir, & je ne trouvai qu'u-
e femme de chambre qui la ſervoit.
une fille de vingt ans qui étoit aſſez
te. J'avois coûtume de lui faire des
tés toutes les fois que je la rencon-
la trouvant ſeule ce jour-là, je lui
us qu'à l'ordinaire. Elle me parla de
eſſe, & me dit que j'en étois paſſion-
aimé ; que cette Niéce lui parloit
ellement de moi, mais qu'elle n'o-
pliquer à moi-même. Elle ajoûta
l'aimois véritablement, elle tâche-
li ôter cette timidité & ces ſcrupu-
e me ménager avec elle des con-

e montai en ſortant de ſa chambre,
grenier en maniere de garde-robe,
mme de chambre m'enferma. Il fai-
froid extrême, & je fus là de
heures à geler de froid. Au bout
ps, & environ ſur le minuit, on v
la porte de mon ... & je c
e c'étoit la femm ... que
nant par la main ...
iviſſe. Je la ſuivis ...
s, je me trouvai ... éteint,
avoit du feu à de ... clarté pour éclairer
it pas aſſez de ... reconnoître où
ambre, & me faire ... chauffaſſe, &
Elle me dit que je me ... trouver. Un
laîtreſſe alloit venir me ... j'entendis entrer
art d'heure après, ... dire s'appro-
onne qui ſans me rien ... croyant
oi. Eſt-ce vous? lui dis-je, ... Ducheſſe. J'eus
it la Niéce de la ... fois, eſt-ce
éter trois ou quatre ... Je crus que
ne me répondit rien. ... empêchoient de par-
& la honte l'empêchoient ... queſtionner
ne crus pas la devoir ... on ouvrit la
. Dans ce moment ... étions, & je
chambre où nous ... y entroit. La
ure d'homme qui ... de moi, me
ui s'étoit approchée ... alla au devant
ruelle du lit, & ... notre rendez-
i venoit troubler notre ... lui parloit
ndis que cet homme

avec beaucoup de familiarité, & qu'elle
prioit fort honnêtement de sortir. Cet hom
me ne voulut point se retirer, & répon
en jurant, qu'il alloit voir à qui il ten
qu'on ne le reçût; & il s'avança aussi
vers la ruelle où j'étois, & se jettant sur m
avec furie, il ne me fut pas avare de cou
Comme je voulus me revancher pour m
chaper de ses mains, nous fimes du bru
& j'entendis que l'on remuoit beauco
dans la chambre au-dessus de celle où n
étions. Quelque temps après j'apperçu
la lumiere, & la Duchesse elle-même, s
vie de la femme de chambre. Elle ne fut
plûtôt entrée, que je reconnus que ce
contre qui je me battois, étoit un laquais
la maison. La femme de chambre me mo
tra à la Duchesse, & ensuite lui dit en pl
rant: vous voyez, Madame, que je ne vo
ai pas menti, & que Monsieur le Cheval
est venu se cacher dans ma chambre p
me faire violence. Je ne voulois point vo
le dire, & j'ai été prier Champagne de v
nir le faire sortir, mais il n'a jamais voul
ce qui m'a contrainte de vous aller faire
lever. La Duchesse ne put s'empêcher
rire, quoiqu'elle fût fort en colere, & m
dressant la parole, elle me dit que je fais
là de belles actions, & que j'étois un j
garçon. J'étois si saisi & si confus, que
ne pus dire un mot. La Duchesse me

duire par ses gens, & je sortis com-
ant à deviner une partie de cette avan-

vérité étoit que la femme de cham-
'avoit jamais parlé en ma faveur à la
, & qu'elle s'étoit servie de son nom
voir elle-même un rendez-vous avec
C'étoit elle qui étoit revenue dans la
re, & qui n'avoit osé me répondre
je lui avois demandé, est-ce vous?
ue le laquais qui vint ensuite m'eût
u, soit qu'il eût accoûtumé de venir
cette fille, il ne voulut point s'en
& la femme de chambre se voyant
mbarras, ne crut point trouver de
r moyen pour sortir d'intrigue, que
avertir la Duchesse, que j'étois ca-
s sa chambre. Sa friponnerie eut
succès qu'elle souhaitoit. La Du-
crut une Vestale, & je passai pour
ché. Je n'osai même détromper la
sur le champ, parce que ç'eût été
tre sa Niéce. Ainsi j'eus toute la
cette avanture, & personne ne
e je ne fusse amoureux de la fem-
ambre. La Niéce m'en fit des re-
fort aigres quand je la vis; j'eus
ester de mon innocence, & lui ap-
out ce que la femme de chambre
ait espérer, elle persista à croire
apparences lui persuadoient, &

& qu'elle n'avoit osé me dire
ı secrete qui la portoit à m'ai-
qu'après le courage & la discré-
avois eû dans l'avanture de la
hambre, elle voyoit bien qu'elle
fier à moi, & qu'elle vouloit
masse : mais il faut, dit-elle,
der un peu votre réputation, car
us passez pour un débauché, on
mauvais que je vous visse, si
roissez être entiérement différent
l'on a sujet de vous croire. Vous
det de votre Maison, & si vous
plaire, vous prendrez l'état Ec-
e. Je trouverai le moyen de vous
ir des Bénéfices, & vous vous
ans un Séminaire.

dis que j'étois disposé à tout ce
udroit, & il est vrai qu'en ce mo-
e trouvai si flatté de me voir aimé
ıchesse, que je ne fus épouvanté
version naturelle que j'avois pour
ion qu'on me proposoit, ni par ce
e figurois de triste pour moi dans
d'un Séminaire.

promis donc d'en faire parler à ma
e le dis à mon frere dès ce même
je ne trouvai nulle difficulté da
le à me laisser prendre un état q
la décharger de moi mieux q
e.

Je fis donc semblant d'être fort désabusé des choses du monde, & je pris des mesures pour me mettre dans un Séminaire, & y commencer mes études de Théologie. Quand on sut que j'avois pris cette résolution, la Niéce de la Duchesse à qui je n'en avois rien dit, en parut fort surprise & fort touchée. Elle me dit que j'étois fou, & que ce n'étoit pas-là ce qu'elle avoit cru de moi; car, ajoûta-t'elle, il faut vous avouer que je vous ai aimé dès le moment que je vous ai vu. Si je n'ai pas répondu d'abord à l'inclination que vous m'avez marquée, c'est que j'ai voulu vous connoître auparavant; mais enfin je vous regardois comme le seul homme à qui je voulois m'attacher, & j'espérois que vous m'épouseriez quelque jour.

Ah! Mademoiselle, lui répondis-je; pourquoi ne m'avez-vous pas parlé plûtôt? Car que dira-t'on, de ne me voir point changer d'état, après avoir pris pour cela toutes les mesures nécessaires? Cependant vous en êtes encore la maîtresse, & je vous promets de n'en rien faire si la chose vous déplaît. Elle me répondit qu'elle ne vouloit pas absolument que je me fisse d'Eglise, & que si je le faisois, je lui donnerois un très-sensible chagrin. Je l'assurai qu'il n'en seroit rien, & un jour après, j'allai dire à la Duchesse que je ne pouvois me résoudre à me faire Ecclésiastique.

Je vois bien, reprit la Ducheſſe, que c'eſt ma Niéce qui vous a parlé. Je ſai qu'elle vous aime, & qu'elle s'abandonne à ſes chiméres ſur la paſſion qu'elle a pour vous, mais elle n'en eſt pas où elle penſe. C'eſt une folle dont je veux me défaire, & je vous apprens que nous la marions dans deux jours. Là-deſſus elle me dit que le Duc ſon mari & elle, avoient pris ſecretement des meſures pour la marier à un homme d'affaires qui l'avoit fait demander, & qui cherchoit de l'appui par cette alliance.

J'avoue que je connus à cette nouvelle que j'aimois véritablement. Je ſentis un noir chagrin en apprenant qu'on alloit marier une fille que j'aimois, & la marier à un homme qui n'avoit nul autre mérite que ſes richeſſes : je répondis à la Ducheſſe que j'étois encore prêt de faire ce qu'il lui plairoit, & que dès le lendemain j'entrerois au Séminaire : mais qu'il y avoit de la conſcience à marier ſa Niéce de cette ſorte. Faites, dit-elle, ce que je ſouhaite de vous, & vous ne vous en plaindrez point.

J'allai rendre compte à ſa Niéce de la converſation que j'avois eû, & je lui appris que ſa Tante avoit de la jalouſie de l'amitié que j'avois pour elle, & que ſi je ne me faiſois Eccléſiaſtique, on la marieroit. Quelle fut ma ſurpriſe, quand lui diſant qu'on alloit la marier, elle me répondit avec une

eſpéce de tranſport de joye : cela eſt-il p
ſible ? Oui, lui dis-je, mais ſachez à qui
vous marie, c'eſt à un tel. Quoi ! c'eſ
lui, reprit-elle, avec un redoublement
joie ? Ah ! dit-elle, je le connois. C'eſt
homme fort riche ; & l'on ne peut faire u
meilleure affaire pour moi. Vous ne vo
lez donc plus m'épouſer, lui répondis
froidement. Vous, dit-elle ? Eſt-ce qu'
épouſe des gens d'Egliſe ? En achevant
paroles, elle courut bruſquement appel
une femme de chambre, & l'embraſſant
ma préſence : ah ! ma chere, lui dit-ell
ſais-tu que je vais être mariée ?

Je reſtai immobile à un changemen
imprévu, & peu s'en fallut que je ne pri
la réſolution, non pas de me faire Abb
mais Hermite, en voyant les femmes ca
bles d'une pareille inconſtance. Elle fit p
d'attention à ma douleur, & je ſortis pl
réſolu que jamais de faire ce que la Duch
ſe ſouhaitoit de moi.

Je laiſſai donc partir mon frere qui alla
rendre en Piémont, où ſon Régiment ſ
voit toujours dans l'Armée du Comte d'H
court, & je pris le petit collet. Ce que
pus obtenir de la Ducheſſe, c'eſt qu'au li
de m'enfermer dans un Séminaire pour
être en retraite, je me mettrois dans u
Penſion proche la Sorbonne pour y étudi
en Théologie.

Le premier jour que je me fus revêtu de l'habit d'Abbé, je me rendis chez la Duchesse, qui me dressa elle-même à la modestie & à la bienséance de cet habit, m'apprenant comment il falloit baisser les yeux, & faire toutes les autres grimaces d'un homme de bien. J'avoue que c'étoit un étrange sacrifice que je lui faisois; car outre la répugnance naturelle que j'ai déja dit que j'avois pour l'état Ecclésiastique, j'étois né ennemi de la contrainte : mais enfin j'étois si flatté de me voir aimé de cette femme, que quoique je n'eusse pas pour elle autant de passion que j'ai trop connu depuis que l'on en pouvoit avoir, je croyois qu'il ne m'étoit pas permis de ne lui point obéir aveuglement.

Elle fut charmée de moi quand elle me vit Abbé, & elle prit grand soin de répandre par-tout que j'étois un Saint, & que c'étoit la seule dévotion qui m'avoit fait prendre le parti de l'Eglise. J'avoue que quelque aversion que j'eusse de cette hypocrisie, je sentois ma vanité bien flattée de pouvoir me dire qu'une personne de cette qualité qui passoit pour une Vestale, avoit autant de penchant & de confiance pour moi qu'elle m'en marquoit. Le Duc son mari qui étoit plus âgé qu'elle, n'avoit nul soupçon sur sa conduite, & elle avoit mérité sa confiance par deux ou trois sacrifices

qu'elle lui avoit faits, dont je vais p
pour faire connoître de quoi une femm
capable.

Il y avoit un homme de la premiere
lité qui s'étoit déclaré son Amant. C'
l'homme du monde du plus grand mér
& qui avoit pour elle les manieres les
engageantes. Il lui marquoit son atta
ment avec un respect & une soumission
ordinaire dans les personnes de ce rang
Duchesse avoit d'abord répondu à sa
sion, mais venant à s'appercevoir que
mari en avoit de l'ombrage, elle décla
cet Amant qu'elle ne pouvoit plus l'ai
ni le voir.

Il pensa devenir fou à cette nouvelle
il en tomba malade. Tout son recours
de lui écrire, & jamais je n'ai rien vû
plus touchant que ses lettres. La Duch
les montroit toutes à son mari, qui fai
lui-même les réponses. Elles ne pouvoi
manquer d'être fort séches, puisqu'e
étoient dictées par un mari. J'admirois co
ment cette femme avoit la cruauté d'en u
si mal avec un homme qui en usoit si b
avec elle, & je ne pouvois m'empêcher
sentir pour elle un secret mépris. Il fa
lui disois-je quelquefois, que vous a
bien de l'aversion pour un homme que v
sacrifiez si cruellement. De l'aversion,
pondit-elle ? Point du tout, je l'aime

traire, & si je suivois mon penchant, aurois pitié : mais j'aime mieux mon os que lui, & dans la situation où je suis, e dois donner aucun sujet de défiance à n mari. Quoique je fusse fort jeune, je ois bien qu'elle en useroit de même moi si son mari venoit à me soupçon- Je lui dissimulois pourtant cette pen-, & j'applaudissois tout haut à une con- e que je blâmois dans mon cœur.

omme cet Amant savoit que j'avois coup d'accès auprès d'elle, il avoit ché à me connoître pour avoir le plai- m'en parler, & j'avois peine à m'em- er de le détromper quand je le voyois adé que sa Maîtresse ne le maltraitoit ar un excès de fierté. Il me fit tant de & je trouvai cette femme si indigne délicatesse des sentimens qu'il avoit lle, que je résolus de le tirer d'erreur. écrivis une lettre sans nom, & d'un re inconnu, & l'avertissois par cette que la Duchesse n'étoit rien moins qu'il pensoit, & que s'il vouloit l'é- heures où un certain Abbé alloit la pourroit être détrompé. Cet Abbé oi-même, & j'avoue que j'étois prudent d'aller l'éclaircir sur une pouvoit retomber sur moi, mais ne, j'avois de la vanité, & je me secret plaisir de lui faire voir que

j'étois plus heureux que lui. Ainsi la vi
eut plus de part à mon procédé que la g
rosité ou la compassion.

Il reçut ma lettre, & quoiqu'il y ajo
peu de foi, il résolut de profiter de l'
qu'on lui donnoit. Il trouva moyen un j
de se couler dans l'appartement où j'a
coûtume de voir la Duchesse, & se mit
riere une tapisserie qui couvroit une en
gneure de la chambre, qui lui donnoit a
d'espace pour y demeurer caché, sans
l'on s'en apperçût. Il pouvoit entendre
sément de là ce qui se disoit dans cette ch
bre. Nous ne savions ni la Duchesse ni
qu'il nous écoutât. Il étoit trois heures ap
midi, & c'étoit l'heure la plus ordinaire
nous nous voyions. Il y avoit un q
d'heure que nous étions ensemble, qu
nous entendîmes du bruit derriere la ta
serie. La Duchesse alla voir ce que c'éto
& elle le trouva évanoui, & qui ne res
roit presque plus. C'étoit l'effet qu'av
produit en lui la surprise de ce qu'il ven
d'entendre.

J'admirai la résolution avec laque
cette femme prit aussi-tôt son parti. Retir
vous, me dit-elle, & laissez-moi me d
mêler seule de cette affaire. Je ne me le
pas dire deux fois; je sortis d'abord, & j'
tois ravi d'être loin d'un lieu où je ne pr
voyois rien de bon pour moi.

Quan

nd je fus forti, la Ducheſſe appella
nme de chambre, & lui montrant
e caché derriere la tapiſſerie, elle
u'elle eût ſoin de le faire retirer, &
toit un fou à qui l'amour avoit ren-
ſprit. Son mari arriva preſque dans
e moment, & demanda ce que c'é-
eſt, reprit-elle, avec un ſens froid
vable, ce pauvre fou de.... qui eſt
our me voir, & qui a eu la bonté de
uir en voyant que je ne voulois pas
r. Il n'eſt point à propos, ajoûta-
que vous paroiſſiez ici. Retirons-
k laiſſons à cette fille le ſoin de le
rtir.
uc emmena ſa femme, ne pouvant
le l'embraſſer & de la louer de ſa
L'Amant revint de ſon évanouiſſe-
& ſortit ſans dire un mot. Je ne
as qu'il ne cherchât à ſe venger de
eſſe & de moi, & je me repentis
voir contribué à le déſabuſer: mais
nus bientôt que la vengeance qu'il
en tirer n'étoit point dangereuſe
oi. Il prit le parti de mépriſer la
ſe autant qu'il l'avoit aimée; & en
ut plus ſage & plus courageux que
i été en pareille occaſion. Comme
arfaitement honnête homme, il ne
na jamais rien de cette avanture, &
tendit toujours parler avantageuſe-

ment de la Duchesse. Je prenois grand soin de l'éviter, & nous nous rencontrâmes peu depuis ce temps-là, car il fut blessé le mois de Septembre suivant à la prise de Salses, & il mourut de sa blessure.

Ce ne fut pas cette seule avanture qui me fit connoître le caractére de la Duchesse. Elle fit à son mari un sacrifice bien plus cruel, & qui commença tout de bon à me faire craindre quelque chose de fâcheux pour moi. Avant qu'elle m'eût aimé, elle avoit jetté les yeux sur un autre. C'étoit un jeune homme un peu plus âgé que moi, qui étoit fils de sa Nourrice. Elle avoit persuadé au Duc son mari de le faire son Page, car en ce temps-là on prenoit des Pages plus âgés qu'en ce temps-ci. Ce Page étoit encore chez elle quand elle voulut m'aimer. C'étoit un jeune homme extrêmement étourdi, & sur lequel elle vit bien d'abord qu'il n'y avoit pas de fonds à faire. C'est ce qui lui fit venir la pensée de s'attacher à moi, & de se défaire de lui. Comme elle jugea que les distinctions qu'elle avoit pour moi, lui donneroient de la jalousie, elle résolut de prévenir son ressentiment, & le parti qu'elle prit, fut de le rendre suspect à son mari, en lui disant que ce Page avoit eu la hardiesse de lui découvrir qu'il étoit amoureux d'elle. Le Duc ayant pris feu aussi-tôt sans examiner la chose, appella

ge, & le menaça de lui faire casser la
s'il ne sortoit promptement de son
. Ce jeune garçon répondit sans s'é-
, que s'il avoit aimé la Duchesse,
elle qui en avoit fait les avances, &
t même de l'en convaincre, parce
oit encore un billet d'elle, qui sem-
xpliquer clairement les avances dont
usoit. Les choses étoient comme le
e Page, & il produisit le billet. Le
ayant montré à sa femme, elle ré-
avec assurance, qu'elle ne pouvoit
ier que ce billet ne fût de sa main,
'elle l'avoit écrit à une personne de
es, & non pas au Page. Malheureu-
pour lui, il étoit tourné de maniere,
e pouvoit démêler, s'il étoit pour
ime ou pour une femme. Le Duc
uadé que la chose étoit comme l'as-
Duchesse, & ce Page lui parut
e d'une nouvelle insolence, en
ttribuer un billet écrit pour un au-
ne fut pas tout. La Duchesse lui
onné beaucoup de bijoux, qu'elle
en qu'il avoit gardé. Elle dit à son
ue non-seulement ce Page étoit un
mais un voleur qui lui avoit pris
ses. Les bijoux furent trouvés dans
te de ce malheureux, & le Duc
e mettre entre les mains de la Jus-
ais la Duchesse obtint qu'il se con-

tentât de le chaſſer. Il prit parti dans les Troupes, où il déchiroit cruellement cette femme, ſon reſſentiment lui faiſant ajoûter beaucoup de choſes à la vérité. Il fut tué dans le premier combat où il ſe trouva.

Il eſt aiſé de juger, que je n'étois pas trop tranquille dans un engagement, dont tant d'exemples me faiſoient craindre les ſuites; mais je ne ſavois comment me dégager, & d'ailleurs la vanité m'attachoit où je ſentois bien que je ne me ſerois pas attaché par inclination. Cependant je m'adonnai beaucoup à l'étude, & je commençai à me faire de la réputation du côté de l'eſprit & du ſavoir. Je n'avois encore aucun bien d'Egliſe; & comme je prévoyois que l'amitié de la Ducheſſe finiroit, je ne regardois point l'état Eccléſiaſtique comme un état permanent.

Un jour une femme qui me vint trouver chez moi, me dit que des gens qui étoient maîtres d'un gros Bénéfice, m'avoient choiſi pour me le donner, & que quand je le voudrois, elle me feroit parler à eux. Je reconnus que la femme qui me parloit étoit une entremetteuſe, car elle ne diſſimula point que c'étoit elle qui avoit fait venir cette penſée aux gens en queſtion, perſuadée qu'il lui en reviendroit quelque choſe. La curioſité plûtôt que l'amour du Bénéfice, me fit écouter ſa propoſition. Elle me dit

que je me trouvaſſe le lendemain près de la Porte Saint-Martin, & qu'elle me meneroit chez les gens qui avoient une ſi bonne volonté pour moi. Je m'y rendis, & elle me fit aller près de Saint-Sauveur dans une maiſon aſſez vilaine. Il fallut monter dans une chambre au ſecond étage, où je trouvai une fille d'environ vingt ans, fort laide, mais extraordinairement parée. Cette fille m'a-[illegible]dant avec un air de connoiſſance, me [illegible]que ſa mere alloit venir, qui m'inſtrui-[illegible]du Bénéfice dont il s'agiſſoit; mais que [illegible]dant elle avoit été bien aiſe de m'en-[illegible]ir, parce qu'il y avoit long-temps [illegible] me connoiſſoit. Jamais je ne fus [illegible]barraſſé; car c'étoit aſſûrément la [illegible]e fois que je l'avois vûe, quoiqu'elle [illegible] qu'il y avoit long-temps que je [illegible] connoître. Je m'aviſai de répon-[illegible] croyois qu'elle vouloit m'éprou-[illegible] faiſant de pareilles honnêtetés, [illegible]ſavoit bien qu'un homme qu'on [illegible]our un Bénéfice, ne devoit gué-[illegible] de femmes. Elle parut ſatisfaite [illegible]onſe, me diſant qu'elle étoit [illegible] être pas trompée, parce qu'en [illegible]'avoient regardé, ſa mere & [illegible] un homme qui, par ſa ſain-[illegible] de poſſéder des biens d'Egli-[illegible] me fit là-deſſus un long ſer-[illegible]rois comment elle me par-

loit si bien de Dieu, après m'avoir fait d
bord comprendre qu'elle avoit dessein
me parler d'autre chose. Sa mere vint,
commença par m'embrasser, & qui me
une longue histoire, qui se termina
dire, qu'avant qu'il fût un mois, je sero
par son moyen, un des plus riches Béné
ciers de France. Je les remerciai de l
bonne volonté, & j'allois prendre co
d'elles, quand il vint une Dame, qui
nant une bourse, dit qu'elle quêtoit p
une personne de naissance, qui étoit réd
te à l'extrêmité. Ah! mon cher enfant,
dit la mere, il faut soulager les pauvr
& aussi-tôt elle tira trois pistoles, qu'
mit dans la bourse de la Quêteuse. La f
en mit deux, & on vint me demander
ne voulois pas aussi faire quelque char
Je tirai un écu, disant que je donnerois
vantage quand j'aurois les Bénéfices qu
me promettoit. Tout cela m'étoit suspe
& me faisoit craindre que je n'eusse affai
des escrocs. Je ne fis pourtant point se
blant d'avoir ces soupçons, & je sortis
leur témoignant qu'elles me feroient pl
sir de me donner au plûtôt de leurs nouv
les. J'en eus dès le lendemain. La me
dans la conversation que j'avois eûe a
elle, m'avoit dit qu'elle avoit une au
fille dans un Couvent, & je fus fort étor
de la voir venir chez moi avec cette f

tétendue, qui ne pouvoit avoir que quinze ou seize ans, & qui me parut fort triste. La vûe de cette jolie personne, me fit résoudre de feindre que j'ajoûtois foi aux propositions du Bénéfice, pour avoir occasion de retourner chez sa mere. J'y retournai en effet deux jours après, & ce fut cette jeune personne qui me reçut. Je la trouvai encore plus triste que la premiere fois, & je ne pûs m'empêcher de lui en demander la raison. Avant que de me répondre, elle regarda de tous côtés, si elle n'étoit point écoutée, & se voyant seule avec moi, elle me dit en pleurant: que la femme chez qui elle demeuroit, n'étoit point sa mere, & qu'elle avoit appris qu'on l'avoit enlevée toute petite de la maison de ses parens, qui lui avoient été toujours inconnus. Ces paroles furent suivies d'un torrent de larmes, & elle me fit tant de pitié, que je lui promis de la retirer d'entre les mains de cette femme. Elle se rassura à cette promesse, & me dit: que si j'avois cette bonne volonté-là pour elle, il n'y avoit point de temps à perdre, & qu'il falloit que je l'emmenasse tout à l'heure. On m'a envoyée, ajoûta-t'elle, pour vous entretenir, parce qu'on a crû que vous voudriez m'en conter, & on est résolu, si vous le faites, de vous insulter pour tâcher d'avoir de vous quelque argent. Je compris alors tout le danger où je

voit que penser de tout cela. Je ne sçavois moi-méme que lui dire, & il crut que c'étoit une fille que j'enlevois. Il m'offrit ses services, & je les acceptai. Nous passâmes toute la journée dans cette maison. La fille étoit ravie, à ce qu'elle me disoit, de se voir hors des mains de la femme chez qui je l'avois trouvée, & elle m'appelloit son libérateur, me conjurant de ne point l'abandonner. J'envoyai le Fripier chez la Duchesse mon amie, avec un billet, par lequel je lui apprenois en gros mon avanture, & la priois de m'envoyer un carrosse. Elle vint elle-méme sur le soir, & me voulut emmener. Je lui dis la chose naïvement, & comment je me trouvois chargé de la Demoiselle. Sa beauté lui fit compassion, & elle l'emmena avec moi, m'assûrant qu'elle la garderoit dans son Hôtel jusqu'à ce qu'elle lui eût trouvé un Couvent. Je retournai chez moi, où je sçus que tout le monde disoit que j'avois ce jour-là enlevé une fille qui m'avoit rendu amoureux d'elle. Cette opinion prévalut si fort, que je ne pûs la détruire; & sans étre coupable d'aucun autre crime que d'avoir été dans une maison que je ne connoissois pas, & d'avoir voûlu retirer une fille des mauvaises mains où elle étoit, je vis ma réputation attaquée par tout, en sorte qu'il n'y avoit personne qui ne me regardât comme un débauché,

il faut peu se fier aux apparences ; car
s étoient toutes contre moi, & si quel-
ın eût entrepris de me justifier, il au-
passé pour un homme de l'autre mon-
Cette expérience que je fis alors en ma
sonne, m'a toujours empêché depuis,
joûter foi aux histoires qui déchirent la
utation du prochain, & toutes les fois
j'ai entendu dire du mal de quelqu'un,
crû qu'on pouvoit bien le dire avec aussi
ı de fondement que l'on en disoit alors
moi.

Cette avanture me détermina à quitter le
it collet, car je vis bien qu'après l'éclat
'elle avoit fait contre moi, il me seroit
possible de réussir dans une profession,
l'on ne peut vivre avec agrément quand
réputation est entamée. D'ailleurs j'y
ois peu d'inclination, & quoiqu'assez jeu-
, j'avois déja compris les embarras d'un
ıt, qui demandant plus de régularité
'un autre, expose les Ecclésiastiques à
e méprisés & tournés en ridicule par des
oses qui pourroient être un mérite dans
gens du monde. J'étois trop vif pour
e hypocrite. Ma conversation étoit tou-
urs gaie, & je me trouvois naturellement
lant. Tout cela m'attiroit souvent des
illeries & des remontrances, & je crus
e pour avoir tout mon mérite, je devois
roître dans un état où je ne fusse jamais

le peine à me conſoler de
e la fille que j'avois retirée de la
ù elle jouoit un ſi méchant per-
Cette fille plut d'abord au mari
heſſe. Il en devint fou, & il
paroître tant de paſſion, qu
e, qui étoit
paroiſſoit, ré ut a en nter.
aux pourſuite du Duc
à vouloir en être aimé, &
'apperçut de ſon amour. L
eut, ou fit ſemblant d'en avoir
ſie; & ſe hâtant de bannir cette
ez elle, elle me choiſit pour lui
de ſe laiſſer mener dans un Cou-
s que le Duc en ſçût rien. Je lui
& ne doutant point qu'elle n'eût
pour moi, après le ſervice que
s rendu, je lui repréſentai com-
t important de ne ſe brouiller pas
ıcheſſe. Elle me demanda ſéche-
ıoi je me mêlois, & j'avoue que
ınde me mit en colere. Je ne me
cher de lui reprocher ce que j'a-
our elle, à quoi elle répondit par
, me priant de n'entrer jamais
faires, & niant même fort effron-
'elle m'eût obligation d'aucune
Dieu! combien cette impudente
elle, & combien dis-je alors,
ue les femmes? L'ayant quittée,

j'allai dire à la Ducheſſe qu'elle la fit enlever comme elle voudroit, & je lui racontai notre converſation. La Ducheſſe vit bien qu'elle avoit affaire à un dangereux eſprit, & elle réſolut de la remener où je l'avois priſe. Elle fit chercher la femme qui paſſoit pour ſa mere, mais on ne la trouva plus, & nous apprîmes que tout avoit décampé, la prétendue mere, l'autre fille, & les Bretteurs qui avoient voulu me faire inſulte.

La Ducheſſe ne ſachant plus qu'en faire, & voulant abſolument qu'elle ſortît de chez elle, ne marchanda point à la faire mettre à la porte, & une belle nuit cette miſérable créature ſe vit arrachée de ſa chambre, & menée par force dans un Hôpital à l'extrémité du Fauxbourg, où elle fut recommandée comme une pauvre fille qui n'avoit ni feu ni lieu, & à qui on feroit charité de la mettre au nombre des pauvres qu'on y tenoit enfermés.

Le Duc étoit à la campagne, & je ne ſavois rien de tout cela; mais je ne fus pas long-temps ſans l'apprendre. Le Duc étant revenu, & ne la trouvant plus, demanda ce qu'elle étoit devenue. La Ducheſſe dit qu'elle n'en avoit point entendu parler depuis qu'elle étoit un jour ſortie ſans rien dire, & qu'apparemment il en ſavoit plus de nouvelles qu'elle. Le Duc jura, mena-

ne vint trouver, croyant que j'en
quelque chose. Je n'avois garde de
n apprendre, puisqu'on m'en avoit
ére à moi-même. Je lui avois déja
plus d'une fois que je ne pouvois
ier aucun éclaircissement sur cette
rsqu'on me vint dire qu'un Eccle-
me demandoit. Je répondis que je
ois quitter Monsieur le Duc, &
priois de revenir dans un autre
'Ecclésiastique insista pour me par-
Duc l'ayant permis, cet homme
me priant qu'il pût me dire un mot
ilier : En vérité, Monsieur, me
st conscience à vous, après avoir
ne fille, de la mettre à l'Hôpital.
ous dire que nous ne pouvons plus
, & qu'il faut que vous la retiriez.
dai l'explication de ces paroles,
que cet homme étoit un des Di-
e l'Hôpital où cette fille étoit en-
que la coquine avoit fait enten-
étoit moi qui l'y avois fait mener.
apperçut que nous parlions avec
de chaleur, & demandant ce que
Ecclésiastique lui conta la chose
venoit de me la dire. Alors le
pellant malheureux & scélérat,
loit lui-même la retirer, & me
, il fit monter l'Ecclésiastique
irrosse, le priant de le conduire

ſur le champ à cet Hôpital. Je dis que je n'avois nulle part à cette affaire, je voulois y aller avec lui, & qu'il ſauroit de la bouche même de la fille que je n'y avois trempé en aucune ſorte. Le Duc ne voulut jamais ſouffrir que je l'accompagnaſſe, & il alla ſeul avec l'Eccléſiaſtique, jurant toujours qu'il ſe vengeroit de mon procédé. Je les laiſſai partir, & je courus chez la Ducheſſe lui rendre compte de ce qui étoit arrivé. Elle en fut d'abord étonnée, mais profitant de la prévention où elle voyoit ſon mari, que c'étoit moi qui avoit mis cette fille à l'Hôpital, elle réſolut dans ſon cœur de le lui laiſſer croire, pour ne ſe point faire d'affaire avec lui. Ainſi je me vis encore la victime de cette ſeconde avanture. Le Duc reprit la Demoiſelle, & il me regarda toujours comme celui qui l'avoit miſe dans cet Hôpital; ce que la Ducheſſe lui confirma, en proteſtant qu'elle n'en ſavoit rien, & pardonnant enfin à ſon mari l'attachement qu'il eut pour cette fille, qu'il aima trois ou quatre ans, & qu'il maria enſuite à un Capitaine qui a fait fortune, & qui l'a rendue une des plus riches Dames de la Cour, où elle a été très-conſidérée, & où elle n'eſt morte que depuis fort peu de temps.

Ayant réſolu de quitter le petit collet, je l'écrivis à mon frere aîné, qui en parut fort content, & qui m'envoya de l'argent, afin

que j'allasse le trouver. Il étoit alors en Roussillon, mais il me manda que je l'attendisse à Lyon, où il devoit se rendre incessamment, pour tâcher d'y voir Monsieur de Cinq Mars son intime ami, qu'on y devoit amener, après lui avoir fait son procès, & qui, à ce qu'on disoit, y subiroit bien-tôt un honteux supplice.

Je pris donc l'épée, & laissant mes confreres les Abbés, dont plusieurs ont fait des fortunes dans l'Eglise, qui m'ont souvent fait repentir de ce changement, j'arrivai à Lyon, où mon frere étoit déja, s'y tenant caché pour avoir plus aisément l'occasion d'y voir Monsieur de Cinq Mars, & de pouvoir l'embrasser, & recevoir ses ordres avant qu'il mourût.

Si j'avois des preuves du peu de fonds qu'il y a à faire sur l'amitié des femmes, j'en vis à Lyon de bien plus fortes encore, du peu de solidité de l'amitié des grands, & de l'inconstance des fortunes humaines, dans la disgrace & la mort de Monsieur de Cinq Mars. Il fut conduit à Lyon le lendemain de mon arrivée. Nous allâmes mon frere & moi nous ranger en habits de valets auprès de la porte de l'Hôtel de Ville, pour tâcher de nous faire voir à lui à la descen[te] du carrosse. Il nous remarqua, & jugea par nos habits que nous n'étions [...] mis, & du dessein qui nous am[enoit]

demanda qu'il lui fût permis de nous parler, disant que nous étions des Domestiques qui l'avoient servi, & ausquels il auroit été bien-aise de donner quelques ordres. On eut assez de peine à lui accorder cette grace, mais enfin n'ayant rien dans nos habits & dans nos manieres qui pût nous rendre suspects, on nous laissa entrer un moment après qu'il fut monté dans sa chambre. Nous ne pûmes nous empêcher de fondre en larmes en l'embrassant; mais lui, nous regardant avec un souris: Hé quoi, dit-il, mes amis, croyez-vous que tout ceci soit sérieux, & que le Roi permette jamais que l'on me fasse mourir? Mon frere qui étoit mieux instruit que moi qu'il n'y avoit plus rien à espérer, redoubla ses larmes, en lui voyant cette confiance; & l'embrassant plus étroitement, il lui fit paroître une si violente affliction, que Monsieur de Cinq Mars changeant de couleur & reculant un pas, s'écria: Hé quoi, est-ce tout de bon? Mon frere continua à l'embrasser & à pleurer, & comme il ne disoit mot, Monsieur de Cinq Mars m'adressa la parole, & me dit: qu'est-ce donc que tout cela? Après ces paroles prononcées, je vis un si grand changement dans son visage, que je crus qu'il alloit s'évanouir. Mon frere se jettant encore à son cou: Hélas, Monsieur, lui dit-il, votre malheur n'est que trop cer-

ain. Il ne put continuer, & Monsieur de Cinq Mars passant de la douleur où je l'a-vois vû à une extrême colere : Quoi, dit-il, avec emportement, on me joueroit ce our-là ? Il accompagna ces mots de quelques juremens, que mon frere interrom-pit, pour lui dire, que comme son ami & son serviteur, il étoit obligé de lui remon-trer qu'il ne devoit plus penser qu'à pardon-ner à ses ennemis, & qu'à se disposer à la mort. Ah, pour la mort, reprit Monsieur e Cinq Mars, je m'en soucie fort peu, nais je ne puis pardonner à mes ennemis; alors il raconta toutes les assurances que Roi lui avoit autrefois données, de mou-plûtôt que de changer à son égard. Mon re le laissa parler, & après qu'il eut dit t ce qu'il voulut, il prit la parole, & lui en peu de mots qu'il ne devoit plus rien érer du Roi. Monsieur de Cinq Mars tinua encore quelque temps, tantôt à des imprécations contre la Cour, tan-chercher les moyens de se sauver, tan-prier mon frere de lui donner un poi-pour se tuer; & voyant que mon fre-lui répondoit rien, il se laissa tomber siége, en disant : je vois bien que je erdu, mon cher ami, que ferai-je ? vez raison, continua-t'il, en se cal-n peu, je ne dois penser qu'à mou-en est fait, j'y suis résolu;

qu'on m'a si cruellement trompé dans
monde, il faut que je tâche de ne l'
pas dans l'autre. Il répandit quelques
mes en prononçant ces paroles. Mon f
l'exhorta le mieux qu'il put à éloigne
son esprit tous les ressouvenirs qu'il avoi
passé, & à ne plus penser qu'à bien mou
Cette conversation dura près de deux h
res, & nous eûmes la consolation de le
ser fort tranquille, & fort disposé à ne
espérer de grace. Il nous demanda par
de sa foiblesse & de ses emportemens
donna quelques commissions à mon fre
le priant de ne point sortir de Lyon q
n'eût vû ce qu'il deviendroit. Nous le q
tâmes ravis de sa fermeté & de son co
ge. Il nous fut impossible de le revoir,
son exécution tarda peu, & nous en fû
les témoins, nous tenant aussi près de
chafaut que nous le pûmes. Il y monta a
beaucoup de fermeté, & nous jugeâ
qu'il ne démentiroit point le courage a
lequel nous l'avions laissé. Nous vîmes
dès qu'il fut sur l'échafaut, il se tourna
tous côtés, & nous crûmes qu'il nous ch
choit des yeux. Je ne sai s'il nous apper
mais il fit une révérence du côté où n
étions. Pour moi, j'avoue que je ne
souffrir ce spectacle. Je baissai les yeux
je ne les levai que quand j'eus entend
coup, qui ne me fit plus voir que le tr

Cardinal avoit tant insist
mon frere m'apprit que ce Minist-
it envoyé querir deux jours aupara-
ur l'entretenir sur le sujet de Mon-
Cinq Mars : qu'il lui avoit paru fort
ûr ce sujet, par toutes les questions
avoit faites : entr'autres, pourquoi
ır de Cinq Mars le haïssoit tant.
re m'assura qu'il n'avoit répondu à
s questions du Cardinal, qu'en lui
u'il n'avoit rien connu ni des des-
i des inclinations secretes de Mon-
Cinq Mars, & que le Cardinal lui
ru mécontent de cette réponse, en
'il y avoit lieu de croire que c'étoit
oche qu'il avoit loué sa sagesse, ce
fit croire que nous avions plus à
qu'à espérer de ce Ministre; mais
rances & nos craintes finirent bien-
égard. Le Cardinal mourut le 4.
ıre suivant.

is alors dans ma dix-huitiéme an-
ous logions chez ma mere, de qui
recevions que le logement & la
re, n'ayant pas droit de la contrain-
ıtre chose, parce que ses reprises
absorbé tout le bien de notre pere.
re le Comte étoit aussi avec nous,
roit fait revenir ma sœur, qui com-
d'entrer dans sa trentiéme année,
roit constamment refusé de se faire

Religieuſe. Elle l'avoit fait retirer du Couvent, dans l'eſpérance de la marier à un jeune Officier notre parent, de qui ma mere gouvernoit abſolument l'eſprit & la fortune. C'étoit un aſſez mauvais parti, mais ma mere qui ne ſongeoit qu'à ſe défaire de ſa fille, le trouvoit bon, pourvû qu'il la voulût épouſer. Comme elle craignoit pourtant qu'on ne lui fit des reproches d'un mariage qui ne convenoit à aucun des deux, elle chercha les moyens de s'en diſculper, en ménageant les choſes de telle ſorte, qu'on pût dire qu'elle y avoit été contrainte, & cela me fit connoître de quoi les parens ſont capables, quand ils s'aiment eux-mêmes plus que leurs enfans. Ma mere travailla donc à faire croire que cet Officier avoit abuſé de ſa fille, & pour cela elle les laiſſoit enſemble tant qu'ils vouloient. Ce commerce fréquent rendit cet Officier amoureux de ma ſœur. Il fit tout ce qu'il put pour venir à bout de ce que ma mere prétendoit, mais ma ſœur lui réſiſta, ſoit qu'elle fût ſage, ſoit qu'elle n'eût point pour lui d'inclination. Cette réſiſtance le rendit plus paſſionné, & il ne lui fut pas difficile, étant aidé de ma mere, de trouver les moyens d'entrer la nuit dans ſa chambre. Il y entra lorſqu'elle dormoit, & ma mere en ayant été avertie, nous fit réveiller tous pour les ſurprendre enſemble,
&

avoir le prétexte de les faire marier. Nous entrâmes : & ma mere sans rien écouter, fit promettre à l'Officier, que puisqu'il avoit été surpris avec ma sœur, il l'épouseroit le lendemain, ce qui fut fait, quoique ma sœur jurât qu'il ne s'étoit rien passé entr'eux qui pût porter préjudice à son honneur, mais il fallut céder au temps ; & ma sœur qui craignit qu'une mere capable de la livrer de la sorte, ne lui fît dans la suite de plus mauvais partis, se laissa marier, mais elle n'a pû jamais ni aimer, ni considérer son mari ; & ce que ma mere gagna par cette alliance, fut d'avoir mis ensemble deux personnes qui lui retomberent bien-tôt sur les bras.

Il y avoit long-temps que mon frere aîné, qui n'avoit point d'autre bien que celui des appointemens de sa Charge & de ses pensions, pensoit à se marier. Il aimoit une fille de la premiere qualité, dont il étoit aussi aimé passionnément. Leur mariage auroit été fort sortable, si les parens de la fille avoient voulu y consentir, car quoique mon frere ne fût point d'une Maison titrée comme celle dont elle sortoit, il étoit pourtant d'aussi grande qualité ; & d'ailleurs, son mérite & les distinctions qu'il avoit à l'Armée, le devoient faire regarder comme un parti fort avantageux ; mais il étoit encore éloigné des honneurs où il

s'éleva depuis, & on ne jugeoit de lui
par le peu de bien qu'il avoit alors. La fi
lui fut donc refusée, & il pensa à se mari
ailleurs. Le grand bien le détermina, &
épousa la fille d'un homme d'affaires, q
lui donna près de quatre cens mille livre
Ce mariage a été la cause de sa fortune,
il eut assez de raison pour comprendre q
quelque mérite qu'il eût, il ne pourroit pa
venir à rien, s'il n'avoit du bien pour
soutenir.

La fille qu'il aimoit fut enragée de sa
mariage. Quelque soin qu'il eût pris de l
représenter que c'étoit une folie de s'op
niâtrer à vouloir l'épouser, elle ne put go
ter ses raisons. C'étoit une fille emportée
qui se piquoit de mépriser le rang & le bie
autant que mon frere paroissoit y avoir
gard, & il y auroit eu de quoi en fai
une Héroïne de Roman.

Mon frere qui m'aimoit tendrement,
me cachoit rien de cette intrigue, & il m'
prit la rage & les emportemens de sa M
tresse. Comme j'avois encore la tête re
plie de Romans, j'admirai la constanc
cette fille, & je blâmai mon frere de s
marié malgré elle. Je me sentis même
secret penchant pour une personne si r
nesque, & j'aurois été ravi d'en être a
mais mon frere le Comte m'avoit pré
& il s'étoit déja attaché à elle, voya

mon frere ne l'épousoit pas. Je ne sai si cette fille l'aima, ou si ce fut pour se venger de mon frere qu'elle parut l'écouter, mais je les trouvai déja assez bien ensemble, quand je pensai à lui dire que je l'aimois. Mon frere le Comte étoit un brutal qui ne gardoit aucunes mesures ; & le voyant attaché à cette fille, je n'eus garde de marquer ma passion. Je me contentai d'avertir mon frere aîné de l'intrigue dont je m'étois apperçû. Il prévit bien les suites de cette affaire ; & comme il avoit encore de la considération pour la Demoiselle, il avertit sérieusement mon frere le Comte de ne pas continuer. Le Comte le redit à sa Maitresse, qui croyant que c'étoit par jalousie que mon frere lui avoit parlé, résolut de pousser cette jalousie aussi loin qu'elle pouvoit aller, ce qui fut cause qu'elle proposa à mon frere le Comte d'en venir jusqu'à la [...]e. Il se trouva d'humeur à accepter le [...]i ; car il auroit enlevé une Princesse, [...]il étoit violent & étourdi dans toute sa [...]uite.

[...] prirent donc des mesures pour cet en[...]ent ; mais une personne à qui cette [...] confia, & qui craignit qu'une telle [...]ce n'eût quelque suite fâcheuse, en [...] le pere de la Demoiselle, qui la fit [...] dans un Couvent, & qui défendit à [...]ere le Comte de la voir. Ce fou le

fit appeller en duel. Le pere se moqua de cet appel, & obtint une Lettre de cachet pour le faire enfermer dans une Citadelle, où il fut deux ans sans pouvoir en sortir.

Nous ne fûmes pas trop fâchés mon frere & moi d'en être défaits, car c'étoit un homme plein d'incidens, qui nous attiroit tous les jours des affaires ; mais j'avoue que j'avois toujours un secret penchant pour sa Maîtresse, & que tout ce qu'elle avoit fait à l'égard de mon frere le Comte, ne me donnoit que plus d'envie d'en être aimé. J'étois au désespoir qu'elle ne m'eût pas choisi plûtôt que cet emporté. Ma vanité en souffroit, & j'aurois voulu avoir lieu de mériter aussi ses distinctions, tant les moyens dont les passions s'insinuent sont bizarres : car dans le fonds, je m'attachois à elle par ce qui auroit dû m'en rebuter. Je pensois à elle incessamment, & je mourois d'impatience d'avoir une occasion d'aller dans le Couvent où elle étoit. Je représentai à mon frere que tout ce que cette fille avoit fait, n'étant qu'un effet de son dépit, il ne devoit pas l'abandonner. Je lui en dis tant, qu'il résolut de lui rendre une visite, & il me mena avec lui. Il ne voulut point paroître d'abord, & je consentis à aller devant en habit de laquais, comme si je fusse venu de la part de son pere. Elle vint me

arler, & m'ayant reconnu presqu'aussi-tôt, lle témoigna une extrême joie. J'oubliai que mon frere ne m'avoit envoyé que pour l'avertir qu'il vouloit la voir. Je ne lui en parlai point, & me trouvant plus amoureux en la voyant que je ne l'avois encore été, je ne lui parlai que de moi. Je lui fis des reproches de l'amour qu'elle avoit marqué pour mon frere le Comte, lui témoignant qu'elle m'avoit fait en cela une injure, puisque je l'aimois passionnément. Elle répondit à cette déclaration en des termes qui me persuaderent que je ne lui déplaisois pas. Elle me pria de lui écrire tous les jours, & de la venir voir de temps en temps, me jurant qu'elle ne seroit jamais qu'à moi. Notre conversation dura assez long-temps pour impatienter mon frere, qui ne me voyant point revenir, vint savoir ce qui m'arrêtoit, & entra dans le parloir où j'étois. Il me pria de le laisser seul avec elle, afin qu'il la pût entretenir. Je n'étois pas content de cet ordre, mais je ne pouvois faire autrement; je sortis de ce parloir, & je me tins collé à la porte pour tâcher d'entendre ce qu'ils diroient.

J'entendis en effet qu'après bien des larmes répandues, elle lui disoit, qu'elle étoit bien malheureuse de s'être attachée à celui des trois freres qui n'avoit jamais eu d'amour pour elle; & là-dessus elle lui raco

tout ce que je venois de lui dire de ma passion. Je pensai rentrer pour lui reprocher cette perfidie, mais je me retins, & j'entendis que mon frere l'exhortoit à ne point écouter de jeunes gens qui n'étoient capables que de la perdre; qu'elle devoit par une conduite réglée, tâcher de regagner les bonnes graces de son pere, penser à un établissement digne d'elle; que pour lui il l'aimeroit toujours. Elle répondit à ces paroles par de nouvelles larmes & par des reproches, lui jurant qu'elle se vengeroit de son inconstance, & qu'il ne mourroit que de sa main. Mon frere ayant tâché vainement de l'adoucir, la quitta, & nous nous en revînmes. Il me dit en chemin qu'il étoit bien heureux de s'être marié ailleurs; que cette fille étoit d'une humeur très-violente, & capable de faire passer pour des vérités ce qu'elle inventoit pour se satisfaire, & pour vous marquer son mauvais esprit, ajoûta-t'il, elle m'a dit que vous aviez voulu lui en conter. Ah, la fourbe, m'écriai-je aussi-tôt! Je ne pûs achever, & les larmes me vinrent aux yeux. Mon frere se mit à rire, & je vis bien qu'il en croyoit quelque chose, par les exhortations qu'il me fit de prendre garde à qui je m'attacherois, & de me défier des femmes.

J'étois outré de cette avanture, & charmé en même-temps de la douceur & de la

sagesse de mon frere, qui ne m'en fit pas plus froid, & qui se contenta de me prier, pour mon propre intérêt, de n'avoir jamais d'attachement pour cette fille. Je suivis ses conseils, mais avec beaucoup de peine, & je pense même que je ne les aurois pas suivis, si deux choses ne fussent arrivées. L'une, fut le mariage de la Demoiselle, qui épousa un homme qualifié de la Province. L'autre, fut mon départ précipité; car mon frere ayant reçû ordre de se rendre à l'Armée, il fallut que je l'y suivisse.

Nous marchâmes en Champagne, où étoit cette année-là le fort de la guerre. Le Régiment de mon frere fut commandé pour rester sous Charleville avec quelques autres Troupes de réserve. Mon frere qui avoit été fait Brigadier, servit dans l'Armée de Monsieur le Duc d'Enguien, me laissant avec le Régiment pendant la bataille de Rocroi. J'étois au désespoir de n'en être pas, & quoique j'eusse obtenu cette même année une Compagnie dans le Régiment de mon frere, & que les autres Capitaines eussent de fort grands égards pour moi, je ne me serois point consolé de me voir inutile, si je n'avois trouvé une personne avec qui je pris de l'attachement. Elle étoit fille d'un Bourgeois, mais elle avoit, outre sa beauté, des manieres au-dessus de sa naissance. Je l'aimai passionnément, & j'en

fus aimé de même. Elle étoit, quai
commençai à la connoître, sur le p
d'épouser un jeune homme de la m
Ville, mais elle avoit si peu de goût
une vie bourgeoise, qu'elle m'avoua qu
aimoit mieux n'être toute sa vie que
Amie, que de faire ce mariage; car, a
toit-elle: je ne me flatte pas que vous
liez m'épouser; je connois trop la diffé
ce qu'il y a entre votre qualité & la mie
& c'est ce que je n'exigerai jamais de v
Je me ferai à votre vertu, & serai
ce que vous voudrez que je sois,
heureuse de vous voir & de vous aim

Ces sentimens me charmerent au p
que je crus n'avoir jusques-là jamais ai
tant que je trouvai de différence entre
mour que j'avois pour elle, & celui
j'avois eu pour d'autres. Je lui prot
que son cœur me tenoit lieu de tout, &
si j'étois en état de faire sa fortune, je
pouserois dans le moment. Non, non
disoit-elle, ne pensez point à m'épou
pensez seulement à me mettre en lieu
puisse vous aimer, & être aimée de v
Nous convînmes qu'après la Campagn
la ferois venir à Paris, & que jusqu'
temps-là elle feroit croire à ses pa
qu'elle vouloit être Religieuse. Ell
tout ce que je voulus; mais enfin ne
yant résister à la passion que j'avois

plus cheminées, & qui ne nous p
bon que parce que nous ignorions
il falloit pour cela. Personne n'en e
noissance que ceux que nous avions
pour témoins ; & quinze jours après,
ant qu'il falloit que je partisse, elle alla
etter dans un Couvent, déclarant à ses
ens qu'elle avoit renoncé au mariage,
it vœu de se faire Religieuse. Comme
ommerce que j'avois avec elle avoit
mencé à leur deven u-
ravis qu'elle prît ce ils
erent les mains à tou fit
ndre, & pour mieu son des-
, elle prit l'habit d igieuse. Je
même de la voir, fit elle fut dans
ouvent, mais j'assist la cérémonie
prise d'habit, & tout ue je pûs faire
la voir un mome our lui dire
, parce que sur la fi Juillet notre
nent fut commandé pour le siége de
ville. Son Noviciat devant être d'une
, je lui promis qu'avant ce temps-là
erois du Couvent, & que je la ferois
Paris. Elle m'avertit en me quittant
se croyoit grosse, & elle me conju-
la laisser le moins que je pourrois

donner la Comédie où elle s'étoit en
Je lui jurai très-sincérement que je l
drois parole dès que les Troupes s
en quartier d'hyver, & je la quitt
tout l'amour & toute la douleur don
capable. Nous avions pris des mesur
nous écrire, mais toutes nos Lettres
interceptées, & elle n'entendit plus
de moi. Il ne me fut pas possible de
l'Armée pour la venir tirer du Couv
d'être informé de la cause de son s
parce qu'après la prise de Thionvil
nous fit passer en Allemagne dans l'
du Maréchal de Guébriant. Jamais
pûs obtenir mon congé, & je pass
l'hyver en Allemagne. Tout ce que
faire, me doutant bien qu'on avoit
nos Lettres, fut de charger deux c
fois des Soldats qui revenoient en F
de passer par Charleville, mais je n
çus aucunes nouvelles. Je ne revins
que sur la fin de Mars, & pris la Post
lendemain pour aller à Charleville
mourois d'impatience & d'ennui de
rien appris depuis près de dix mois
personne que j'aimois, ce me se
avec d'autant plus de passion, que
sentois une inquiétude extraordinai
point avoir de ses nouvelles.

Etant arrivé à Charleville sur l
heures après-midi, je trouvai un gra

ple assemblé, & ayant demandé ce q[illegible] c'étoit, on me répondit qu'on alloit pendre une jeune fille qui avoit fait périr son enfant. Un moment après je vis paroître cette malheureuse créature entre les mains d'un Confesseur & du Bourreau. O Dieu! quelle fut ma surprise, quand attachant les yeux sur elle, je la reconnus pour cette même personne que j'avois [illegible] vie de revoir. Elle étoit si changée, q[illegible] autre qu'un Amant auroit eu peine à [illegible]nnoître; & toutes les fois que je p[illegible] au pitoyable état où elle me parut, le[illegible]mes me viennent aux yeux, & en écriva[illegible]eci, je les sens couler encore.

Je l'aimois passionnément; je l'estimois autant que je l'aimois, & jamais je n'avois reconnu en elle que des sentimens dignes d'admiration. On ne peut exprimer tout ce que je souffris à cette vûe. Peu s'en fallut que l'étonnement & la douleur ne me fissent tomber de cheval; mais enfin, prenant tout d'un coup mon parti, je fendis la presse, criant de toute ma force, grace, grace. J'étois à cheval, fort fatigué, & dans l'équipage d'un Courrier qui arrive avec précipitation. Le peuple m'entendant crier de cette sorte, crut qu'en effet j'apportois la grace [illegible]riminelle, & on commença à m'en-[illegible]le toutes parts. Je vis beaucou[illegible]
[illegible] les yeux de tout le monde, [illegible]

m'encouragea à crier encore plus fort que je n'avois fait, que l'on ſe joignit à moi pour la ſauver. Alors une partie du peuple ſe jetta ſur la potence, & l'abattit, pendant que les plus déterminés me ſuivirent; & écartant les Archers, nous nous trouvâmes les maîtres de la perſonne que nous voulions ſecourir. On la prit, on l'enleva, & on me la mit ſur mon cheval. Je l'embraſſai étroitement, & piquant de toute ma force, je gagnai la porte de la Ville, & je me jettai dans le Fauxbourg. Les Archers firent mine de courir après moi, mais le peuple qui me ſuivoit, ferma la porte de la Ville ſur eux, & je me trouvai dans le Fauxbourg, ſans que perſonne s'opposât à mon paſſage. Il y eut même un Loueur de chevaux, qui voyant, que mon cheval ne pouvoit preſque plus galoper, m'en donna un tout frais, ſur lequel je montai, ſans quitter ma proie. Je me trouvai accompagné de quatre Cavaliers, qui s'offrirent de leur bonne volonté à me prêter main-forte, tant le peuple eſt facile à émouvoir, quand il s'agit de ſauver la vie à ceux que la Juſtice condamne pour de certains crimes, dont le déſeſpoir eſt cauſe. Je ſortis donc, moi cinquiéme, du Fauxbourg, & ayant encore galopé près d'une lieue, j'entrai dans un bois pour prendre haleine, & pour tâcher de trouver les moyens de mettre en

oupe la perſonne que j'enlevois, & que
ne pouvois preſque plus ſoutenir entre
s bras. Elle étoit évanouie, & elle reſ-
oit ſi peu, que l'ayant étendue à terre, je
s qu'en effet elle étoit morte. Un des
valiers, homme plus robuſte que moi,
dit, qu'il n'y avoit pas de ſureté à s'arrê-
dans l'endroit où nous étions, & il ſe
rgea de la porter entre ſes bras juſques
nuit. Nous remontâmes à cheval, &
s arrivâmes à deux heures de nuit à un
lage, qui étoit à plus de douze lieues de
rleville, tant nous avions fait de dili-
ce. Nous nous y repoſâmes deux heu-
, & la premiere choſe que nous fiſmes,
le mettre cette pauvre créature dans un
ort chaud, où elle commença à donner
marques de vie. J'étois auprès d'elle,
a joie de l'avoir ſauvée, n'étoit point
z grande, pour me rendre inſenſible à
ouleur extrême que me donnoient, &
ouvenir de l'état où je l'avois vûe, & la
nte de celui où je la voyois. Enfin, elle
rit les yeux, & m'ayant long-temps re-
lé, ſans faire connoître qu'elle me re-
nût, je l'embraſſai avec beaucoup de
lreſſe, & fondant en larmes: Hé quoi
c, lui criai-je, ne me reconnoiſſez-vous
? Son viſage changea à ces paroles, &
ettant ſur ſon ſéant avec un air effrayé:
i, dit-elle, Monſieur, êtes-vous ...

Je lui dis que je vivois ; & enfin à forc
lui répéter, que c'étoit moi, j'achev
la faire revenir; & j'eus la consolatio
voir que son évanouissement n'auroit p
de suites funestes.

On ne peut exprimer tout ce qui se
dans mon cœur, quand je la vis reven
ni tout ce qu'elle me donna de joie, de
dresse & d'amour, quand je vis dans so
sage, que son cœur avoit les mêmes m
vemens que je sentois dans le mien. Ce
là de ces momens, qu'on peut appeller
licieux. Nous nous embrassions sans
un mot, & nos larmes & nos soupirs
auroient empêché de parler, quand l
sissement de nos cœurs auroit pû no
permettre. Il fallut interrompre ce p
pour remonter à cheval. Heureuse
nous trouvâmes une espéce de branc
où nous la mîmes, & enfin nous arriv
à Reims à la pointe du jour. Nous no
châmes dans une maison écartée. Les
valiers qui m'avoient accompagné,
meurerent un jour avec moi, & ne me
terent qu'après m'avoir promis de ne p
dire ce que nous étions devenus, & de
dre qu'ils avoient voulu nous poursui
bien loin de faire croire qu'ils nous er
assistés dans notre fuite.

Je demeurai donc seul avec l'ain
personne que j'avois sauvée, & elle n

prit comment lui étoit arrivé l[illegible]ur, dont je venois de la garantir. Voyant, me dit-elle, que je n'avois point de nouvelles de vous, je ne doutois point que vous ne m'euſſiez trompée, & cela me fit réſoudre à me faire tout de bon Religieuſe; mais je me trouvai dans un extrême embarras, quand je fus aſſurée que j'étois groſſe, & plus encore, lorſque j'approchai du terme. Peu s'en fallut que je ne me jettaſſe par les fenêtres, car la mort étoit ce que je ſouhaitois le plus, étant accablée, & de l'opinion que j'avois que vous êtiez un perfide, & des cruelles extrêmités où me réduiſoit ma groſſeſſe. Je la confiai à une vieille Servante, qui étoit dans l'intérieur du Couvent, & qui y ſervoit depuis long-temps. Cette femme fut la ſeule qui eut connoiſſance de mon accouchement; car j'eus la force de ſupprimer mes plaintes. Cette malheureuſe créature prit l'enfant, ſans que je ſuſſe ce qu'elle en vouloit faire, m'ayant ſeulement fait entendre que je n'en ſerois pas embarraſſée, & elle alla, avant qu'il fût jour, le jetter dans un ruiſſeau qui paſſe dans le jardin du Monaſtere où j'étois. Le malheur voulut, ou plûtôt la juſtice de Dieu permit que cet enfant, entraîné par le courant de l'eau, s'arrêta à une grille qui ſéparoit le jardin des Religieuſes, d'une rue qui eſt fort paſſante. On l'apperçut; on alla

querir la Justice, & on vint avec un g
scandale au Couvent. Le procès-ve
ayant été apporté à la Supérieure, on n
pas de peine à connoître que j'étois la c
pable, & je me mis peu en peine de le
guiser, tant je souhaitois la mort. Ain
n'accusai point celle qui avoit comm
crime, tout le monde crut que je l'a
commis seule. Aucune des Religie
n'eut pitié de moi, & toutes, au contra
avec une dureté qui passe l'imaginati
dirent que je méritois d'être punie. J
mise entre les mains de la Justice, &
parens n'eurent point assez de crédit,
empêcher qu'on ne me condamnât. J
transferée à Paris, où les Juges confi
rent ma Sentence, & pendant que j'y é
je vous écrivis une lettre, que vous tro
rez encore entre les mains du Portie
Madame votre mere. Je vous disois a
& si jamais elle tombe entre vos ma
vous verrez dans quels sentimens je r
rois à votre égard.

Elle m'embrassa à ces paroles, &
pleurs l'empêcherent de poursuivre.
moi je fondois en larmes pendant qu
me contoit cette funeste avanture. El
nit en disant, que quand je l'avois enle
en criant grace, elle m'avoit reco
mais que depuis ce moment-là, elle
entiérement perdu l'usage de ses sens,

fort affoiblis par l'approche du supplice. Son malheur me toucha au dernier point, & je ne pouvois assez me reprocher d'en être la cause.

Lorsque sa santé fut rétablie, je lui proposai de venir avec moi à Paris, & elle n'avoit pas lieu de douter que je ne l'aimasse éperdûment, mais je trouvai que son cœur étoit encore plus grand & plus généreux que je ne l'avois cru. Non, me dit-elle, mon cher Amant, je ne me flatte plus de la pensée que vous m'aimerez encore. Le crime dont j'ai paru coupable, & le supplice auquel j'ai été condamnée, m'en rendent à jamais indigne; & tout ce que j'attens de vous, c'est un peu de compassion & de secours pour m'enfermer quelque part, & pour y passer le reste de ma vie dans la pénitence. Ah! lui répondis-je, ne vous mettez point ces pensées-là dans l'esprit. C'est moi qui ai commis le crime, & vous n'avez point mérité le supplice. Tout cela n'a rien de honteux pour vous, & ne peut servir qu'à augmenter encore mon amour & mon admiration. J'eus beau faire; comme elle étoit bien persuadée que notre mariage ne pouvoit subsister, elle persista toujours à vouloir être Religieuse, & je lui donnai ma parole, que je ne l'en empêcherois pas, quand nous serions à Paris. Elle s'y laissa conduire; je la logeai le mieux que je pus

dans une chambre garnie, auprès des Recollets du Fauxbourg Saint-Laurent, où je la laissai pour revenir chez moi. Je trouvai la Lettre dont elle m'avoit parlé, que j'ai toujours gardée depuis ce temps-là, & que je veux mettre ici, pour faire encore mieux connoître le caractére de cette généreuse fille. Voici les termes dont elle s'étoit servie.

Je vous écris de la prison, après avoir été condamnée à la mort, pour un crime que je n'ai commis, que parce que je vous ai aimé. Je ne suis venue à Paris, que pour y voir confirmer ma triste sentence. Hélas! qui m'eût dit que je ne verrois Paris que pour cela, & que quand vous me promettiez de m'y rendre heureuse, je dusse m'attendre à une pareille destinée. Vous aurez horreur de ma mémoire, quand vous saurez quel supplice aura terminé mes jours; mais je vous assure, que quelque honteux qu'il soit, il m'est agréable, puisqu'il va m'ôter une vie qui m'est devenue odieuse depuis que vous m'avez oubliée. Si vous retournez à Charleville, on vous apprendra mon crime, sans qu'on soupçonne que vous y avez part, car je ne vous ai jamais nommé, & j'ai cru devoir ce ménagement à un homme, dont l'honneur & le repos me sont plus chers que moi-même. La seule grace que vous demande en mourant, c'est de fair

généreuſe perſonne, je ne veux point vous être à charge. Je ſuis venue dans cette Maiſon, parce que j'y ſerai reçue pour rien. Je ne puis choiſir un autre Couvent, ſans qu'il vous en coûte, & je ſai que vous n'êtes pas en état de faire cette dépenſe. Ah! lui disje, ma vie & mon bien ſont à vous, & quoi qu'il en coûte, je vous ferai recevoir dans toute autre Maiſon, où je croirai que vous trouverez plus de douceur. Je joignis mille empreſſemens à ces paroles, mais je ne pus en rien obtenir, & elle me quitta, en me diſant un adieu, dont je me ſentis percer le cœur. Je crus qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de demander la Supérieure. Elle vint, & je lui dis que je m'oppoſois à la réception de cette fille; qu'elle étoit ma femme, & que je la redemandois. La Supérieure l'ayant fait venir, lui dit qu'elle ne pouvoit plus la recevoir. Ainſi elle me fut rendue, mais elle me fit promettre que je la menerois au ſortir de là dans une autre Maiſon de Religieuſes. Je la menai à un petit Couvent, dont la Supérieure étoit de ma connoiſſance, lui recommandant d'en avoir ſoin, & lui confiant que je la regardois comme une perſonne qui étoit ma femme.

Cependant ce qui étoit arrivé à Charleville faiſoit grand bruit, & j'appris qu'on décretoit contre moi pour l'enlevement

un présent de deux mille écus. Je la co
traignis aussi de recevoir un petit Contra
dont je fis la donation aux Religieuses. C
la reçut donc avec distinction, & sans q
jamais personne ait sû qui elle étoit. Elle
vécu comme une sainte, & pendant tou
sa vie, mon frere & moi, nous avons eu
elle une amie inviolable, à laquelle no
avions ordinairement recours quand no
avions besoin de conseil ou de consolatio
J'eus une peine extreme à m'accoûtume
l'engagement qu'elle voulut prendre,
sans le secours de mon frere, je crois q
j'aurois perdu l'esprit. Je puis dire que
n'ai jamais eu de Maîtresse, & que je n'
jamais connu de femme, que j'aye tant
mée & estimée que celle-là. Ainsi, par u
bizarrerie qu'on ne peut assez admirer,
est arrivé, que la seule personne que j'a
véritablement trouvée digne de mon adm
ration, étoit une fille de qui je ne pouvo
en honneur, devenir l'époux, ni même p
roitre amoureux.

Cette avanture, & le chagrin qu'elle n
donna, reculerent un peu ma fortune : c
je fus un an entier sans vouloir voir perso
ne, ayant loué un petit appartement aupr
des Carmelites, d'où je ne bougeois, n'
tant connu de personne, & passant pour
homme retiré du monde, & qui ne pens
qu'à son salut. Mon frere ne laissa pas

ter mon courage, par l'envie qu'il m'inſpiroit de chercher les occaſions de mourir. Je ſervis à la Bataille de Nortlingue. Je revins enſuite dans l'Armée de M. de Turenne, où j'aſſiſtai à la priſe de Dunkeſpink, & je puis dire qu'il n'y eut perſonne plus déterminé que moi, dans l'une & dans l'autre occaſion. Quelque valeur que les hommes ayent reçu de la nature, il leur faut ſouvent des motifs étrangers pour être braves, & le chagrin eut bien plus de part que l'ambition, à la valeur dont j'acquis la réputation pendant cette campagne.

Je revins à Paris après que Landau ſe fut rendu à M. de Turenne, & je m'apperçus que le voiſinage de mon aimable Religieuſe augmentoit mon humeur ſombre, car je ne pouvois m'empêcher de retourner aux Carmelites. Je découvris ma foibleſſe à mon frere, qui, perſuadé que j'avois beſoin d'une abſence un peu longue, me propoſa le voyage de Pologne. La Princeſſe Marie devoit partir au commencement de Novembre, & les liaiſons qu'elle ſavoit que nous avions eûes avec un Prince, qui l'avoit aimée juſqu'à la mort, lui faiſoient ſouhaiter que je l'accompagnaſſe.

J'acceptai donc le parti que mon frere me propoſoit, & je dirai, à ma confuſion, que je ſentis alors naître dans mon cœur un

ſecret

ſecret deſir de plaire à la Princeſſ[illegible], [illegible] de venir à bout de m'en faire aimer. Je ne raiſonnai point, mais dès que je vis que j'allois faire le voyage avec elle, & que j'aurois tous les jours occaſion de la voir, je commençai un peu à oublier la perſonne que j'avois perdue, & je reconnus bien qu'une amour nouvelle eſt un meilleur moyen pou[illegible]er de la perte d'une Maîtreſſ[illegible]bition & la guerre.

La Princeſſe [illegible], à l'égard du Prince qui l'avoit a[illegible], dans une ſituation preſque ſemblable à celle où j'étois à l'égard de ma Carmelite. Elle ne pouvoit ſe conſoler [illegible]e ſa mort, & elle m'en parloit tous les jours. Je lui racontai, de mon côté, mon avanture de Charleville; elle fut ravie de me voir capable de toute la délicateſſe qu'elle avoit, & nos converſations roulerent long-temps ſur les diſputes que nous avions en agitant ſi elle étoit plus malheureuſe de voir mort un homme qu'elle avoit eſtimé, que moi de voir ma Maîtreſſe Religieuſe. Si j'avois entrepris de faire un Roman, je raconterois ici le détail de ces converſations, & elles vaudroient peut-être bien celles qui font le fort de Clélie ou du grand Cyrus; mais je laiſſe

toutes ces digressions pour mi
ter le dessein que je me suis pr
ces Mémoires, de faire voir l
femmes, & les écueils qu'un h
trouver auprès d'elles.

Fin du premier Livre

LIVRE SECOND.

LA Princeſſe me parut réſolue de ſe conſoler de la perte de ſon Amant, par les honneurs qui l'attendoient en Pologne; & j'avois beau vouloir lui perſuader de s'en conſoler par une autre paſſion, je ne la trouvai occupée que de ſon ambition & de ſa grandeur. Elle s'apperçut pourtant bien que je parlois par intérêt en lui propoſant quelque attachement nouveau; & elle me diſoit, que quand elle auroit ſenti du penchant pour moi, elle auroit fait ſcrupule de me rendre infidelle à une perſonne auſſi digne d'être aimée que ma Religieuſe. Je ne me trouvois plus capable de cette fidélité délicate, & j'avoue que tout ce que la Princeſſe me diſoit ſur ce ſujet, me mettoit dans une impatience extraordinaire. Je lui dis enfin nettement que je l'aimois. Elle fit d'abord ſemblant de n'en rien croire; mais enfin, voyant que c'étoit tout de bon, elle prit ſon ſérieux, & me fit entendre que ſi je continuois à lui parler ſur ce ton-là, elle me renvoyeroit en France. Elle me dit ces paroles d'une maniere ſi impérieuſe & ſi ſéche, que j'en fus outré, & je réſolus, non-ſeulement de ne lui parler jamais d'a-

mour, mais aussi de n'en point avoir
elle. Ainsi, pendant le reste du Voy
je gardai presque toujours le silence.
mauvaise humeur lui déplut, & elle r
horta, puisqu'il falloit que j'aimasse
être gai, d'aimer une de ses filles qui
fort bien faite : car, disoit-elle, je s
bien empêcher que les choses n'aillen
loin, & j'aurai le plaisir de vous vo
bonne humeur. Ces railleries me dé
roient, & je pris la résolution d'aimer
pas la fille qu'elle me proposoit, m
premiere Polonoise que je trouverois à
gré si-tôt que nous serions arrivés. (
résolution, dont je ne lui rendis
compte, me rendit ma gaité, & je
m'appercevoir que la Princesse qui s
plainte quand elle m'avoit vû chagrin
toit pas trop contente de me voir si
J'évitai de lui dire un mot qui pût lui
croire que je l'aimois encore, & j'eus
tant plus de facilité à éviter de lui p
d'amour, qu'en effet je sentois bien
j'avois cessé de l'aimer. Quelque
qu'elle eût, je ne pouvois lui pardonn
fierté & ses railleries, & j'eus assez d'
& de raison pour comprendre que je n
rois jamais écouté d'une Princesse qu
gnoit beaucoup d'ambition & de fierté
grande vertu.

Nous arrivâmes en Pologne. Le Ro

clara ; mais elle porta cette naïveté
loin, car la Reine lui ayant deman
que je lui disois, non-seulement el
rendit compte de mes discours, mai
de ses réponses, & elle dit sans dé
ment qu'elle avoit un grand pencham
moi. La Reine lui représenta les inc
niens d'une pareille passion, & lui d
dit de me parler en particulier. Elle
la même défense de mon côté, me n
çant de me faire retourner en Franc
continuois. J'avois intérêt de ne m
brouiller avec la Reine, & de ne pas
mal d'avec elle; mais aussi j'aimois
fille, & la naïveté avec laquelle elle
déclaré sa passion, ne me la rendoi
plus aimable. Je me trouvai donc for
barrassé, mais je sortis de cet emb
pour retomber dans un plus grand.
avoit huit ou dix jours que j'avois pro
la Reine de ne plus parler à cette fill
que j'évitois effectivement d'avoir des
versations avec elle, quand la Reine
que j'étois bien aisé à rebuter; que ce q
en avoit fait n'avoit été que pour m'é
ver : mais qu'enfin puisque j'avois
obéissant, elle vouloit bien avoir ég
ma passion, & qu'elle trouveroit très-
non-seulement que j'aimasse cette
mais aussi que je lui parlasse autant q
voudrois.

qu'en cas que mon mariage se fist, elle doutoit pas que je ne dusse l'emmene France.

Je trouvois beaucoup d'inconvénie demander cette fille en mariage, & en plus à l'épouser. Je jugeois bien, p qu'elle m'avoit dit, qu'on ne la mari que pour faciliter les amours du Roi. J croyois pas pouvoir réussir à l'emmene France, malgré le Prince; & quand auroit consenti, je n'avois pas assez de tune pour m'y charger d'une femme tout le bien seroit en Pologne. Je dis à la Reine que je ne pouvois me résou penser à ce mariage, & à en faire la pro sition. Elle parut assez contente de me sons, & elle ne dissimula point, que lant gouverner l'esprit du Roi son épo elle avoit intérêt de ne la marier qu' homme qui pût lui répondre d'elle. convint avec moi que j'étois peu prop cela, & nous nous séparâmes sans sa quelles autres mesures elle prendroit.

La mort du grand Seigneur Litua arriva sur ces entrefaites, & le Roi qui loit marier sa Maîtresse, ayant appr mort du mari qu'il lui destinoit, la d'en choisir un autre, & cette fille eut d'amour pour me nommer.

Le Roi dit qu'il le vouloit bien, & i fit aussi-tôt appeller. Je lui représenta

point de bien ; que j'étois un Ca-
espérois fort peu, & que je seroi
auvais parti pour une fille qu'i
à établir. Le Roi me répondit,
sonne qu'il me destinoit étoit assez
r elle & pour moi, & que d'ail-
e seroit assez de
bliger de ne pas
s en France, & nc u
e que j'épouseroi uton autre
aurois été ravi d'une pa o-
ar enfin je trouvois tout up
d'épouser une fille que ois,
ma fortune ; mais je n vois
la tête que le Roi ne vouloit me
e pour aimer la femme qu'il me
& je ne me sentois point assez de
our digerer une condition si hon-
m'avisai donc de dire au Roi que
honoré du choix & des offres de
é, mais que j'étois obligé de lui
e je me sentois d'une humeur hor-
jalouse, & qu'une femme seroit
se avec moi. Ce Prince sourit à
e, & me dit : si ce n'est que cela,
trons ordre, & je vous donnerai
is qui ne vous permettront guére
tre femme, & d'être témoin de sa

urs du Roi me parut un outrage;
aulant ce que je pensois, je lui

dis que j'avois de la peine à renoncer à la France, & que je ne consentirois à ce mariage qu'à condition que Sa Majesté me permettroit, immédiatement après mes nôces, d'y retourner, & d'y emmener ma femme. Ce n'est pas là mon compte, reprit le Roi, & votre femme ne sortira jamais de Pologne tant que je vivrai. Si cela est, Sire, lui répliquai-je, je remercie votre Majesté, & je la prie même de trouver bon qu'au lieu du mariage qu'elle me propose, je lui demande mon congé. Le Roi me quitta, disant que je pouvois partir quand je voudrois, & que j'étois un fou.

J'allai rendre compte de cette conversation à la Reine, qui me conjura, les larmes aux yeux, de faire ce que le Roi desiroit; qu'à l'égard de la jalousie & de la délicatesse qui étoit la seule raison qui m'obligeoit de m'opposer à ce mariage, elle attacheroit si fort ma femme auprès d'elle, que le Roi ne trouveroit jamais le moyen de la voir; qu'elle m'en répondoit, & que je pouvois être en repos sur toutes les choses qui pouvoient m'inquiéter.

La Reine me persuada par tant de raisons, que je la priai de dire au Roi que je ferois ce qu'il m'ordonnoit. Le Roi témoigna beaucoup de joie de ma résolution, mais sa joie n'approcha point de celle de ma Maîtresse qui s'abandonna toute entiere au

d'être ma femme; de maniere que je
s qu'elle n'aimoit point le Roi, & qu'il
seroit aisé, étant aimé d'elle & secondé
la Reine, d'éviter la honte que je crai-
ois. Enfin, pour dire tout, la vûe de ma
tune & celle de mon amour me firent
mer les yeux à toute autre considération,
je fus même surpris d'avoir balancé un
l moment, tant le cœur humain est peu
dans ses vûes, & préfére aisément les
sons de l'intérêt & du plaisir à celles de
nneur.

l'épousai donc cette fille, & ce mariage
fit changer de nom: car devenu maître
l'épousant d'un Comté très-considéra-
, on ne m'appella plus que du nom de
e Comté, & c'est sous ce nom-là que j'ai
uis paru dans le monde.

a Reine me tint la parole qu'elle m'a-
donnée. Sa jalousie, jointe à sa vertu,
une & l'autre soutenue par mes précau-
s, lui firent si bien garder ma femme,
ne fut pas possible au Roi de conti-
à l'aimer. Ce Prince se rebuta, & s'at-
a à une autre personne moins observée.
us ravi de ce changement, & je crus
jouir tranquillement de toutes les dou-
s & de tous les avantages de mon ma-
, mais ce fut tout le contraire, & mon
eur arriva par l'endroit que j'avois le
s prévû. *Ma femme fut* désespérée de

voir que le Roi changeoit pour
grand amour qu'elle m'avoit
changea en une averſion ext
qu'elle vit que ce Prince en aim
tre. Elle ne me diſſimula poin
poir, & elle me dit hautemen
cauſe de ce qu'il avoit ceſſé de l'a
beau lui repréſenter ſon extr
toutes mes raiſons ne ſervirent q
& ſoit qu'elle voulût ſe défaire d
qu'elle eſpérât que la compaſſi
roit l'eſprit de ce Prince, elle
des plaintes des mauvais traiten
lui faiſois. Ces mauvais traitem
chimériques, mais le Roi y ajo
plus de foi, qu'il ſe ſouvint que
dit que j'étois horriblement jalo
lice de ma femme alla plus lo
entendre au Roi que j'aimois la
le Roi, ſuſceptible de toutes
ſions, ne penſa plus qu'à me f
ner. Il trouva d'autant plus de f
re exécuter ce deſſein, que m
avoit excité beaucoup d'envie
dans l'eſprit des Polonois.

Il n'y eut donc que trop de g
frirent à ce Prince de me poign
Reine en fut avertie plûtôt qu
comme on la mêloit dans cette a
ne jugea pas à propos de me le di
bien que ſi j'étois averti, rien n

avoit donné l'avis, m'avoit mis dans u
de sûreté. C'étoit une des plus consi
bles Dames de la Cour. J'avois rem
en plusieurs occasions que cette Dan
disoit de mes amies, mais je ne savoi
que cette amitié allât jusqu'à la passion
me le découvrit, en m'apprenant ce
tramoit contre moi. Comme elle étoit
ve, & plus maîtresse de ses actions q
femmes ne le sont en Pologne, elle p
cilement me cacher chez elle, & ce
parti que je pris, intimidé par les cir
tances dont elle me rendit compte, &
me persuaderent que je n'éviterois pa
assassins si je paroissois. Je me tins huit
caché chez elle, & pendant ce temps
me proposa tout ce que la passion lui s
roit pour me mettre en sûreté. Le m
sur lequel elle insistoit davantage,
d'empoisonner ma femme, & elle m'o
de se charger de la chose. Comme j'
lieu de m'imaginer qu'elle n'avoit ces
sées que parce que la passion l'aveug
je n'en eus pas tant d'horreur que j'en a
eû dans un autre temps, & je me co
tois de lui faire voir les inconvéniens
pareil dessein. Elle ne voulut jamai
permettre d'écrire à la Reine, & de l'i
mer du lieu où j'étois. Il y a grande a
rence que cette Princesse crut qu'ayan
averti du dessein du Roi, j'avois pris l

bien que j'avois été assassiné ; &
: l'autre opinion lui donna de l'in-
le, mais enfin pour empécher qu'on
ꞔât mal des raisons de mon absence,
ꞔrtain qu'elle fit courir le bruit, que
nouvelles de la mort de mon frere,
ꞔetourné en France.
bruit vint jusqu'à moi, & croyant
ꞔtivement mon frere étoit mort, je
plus demeurer caché, & je dis réso-
à la Dame qui me gardoit, que je
m'informer de la vérité de ces nou-
& voir la Reine pour en être ins-
Cette Dame me fit des reproches de
ꞔilité que j'avois pour mon frere, en
ps où elle vouloit que je n'en eusse
ır elle. Des reproches elle passa aux
, & des injures au refroidissement.
: menaça même de me livrer à mes
, & enfin il lui échapa de me dire,
isque je la voulois quitter, elle y
t bon ordre, & qu'elle m'empoi-
ꞔit plûtôt que de le souffrir. Ce
m'avoit proposé à l'égard de ma
, me fit craindre qu'elle n'en vînt en
ju'à faire ce qu'elle disoit, & je crai-
ꞔien le poison, que je ne voulus
nger. Jamais on n'a passé en si peu
s de l'amour à la haine, que nous
ette Dame & moi. Elle m'étoit in-
ble, & je lui étois devenu odieux.

Je lui déclarai nettement que je
l'aimer, & que je la conjurois
que je sortisse. Tu sortiras, repri
ce sera de ce monde; & en disa
les, elle se jetta sur moi, ten
gnard dont elle s'étoit saisie. Je
ce poignard, & je ne sai comn
fut blessée à la gorge, mais je
en sang, & qui se laissa tomber
toutes les suites de cet accident
bien que je ne me sauverois pas c
ses Domestiques s'ils en avoie
sance, je la laissai & le poign
d'elle. Heureusement je trouva
ouvertes, & je sortis sans être
passai une rue ou deux, & je me
près de la maison d'un homme c
je connoissois, à qui je demand
lui confiant qu'il falloit que je
être connu, ayant des affaires i
en France, à cause de la mort
re, & que ma femme n'ayant
consentir à mon départ, j'étoi
partir *incognito*. Cet homme m
sorte de secours, & dès la nuit
me fournit des chevaux, sur le
rendis à Dantzic. Dès que j'y
j'écrivis à la Reine, & lui rendi
mon avanture.

La Reine reçut ma Lettre e
où personne ne doutoit que je n

… la Dame chez qui j'avois logé. Cette Dame avoit été trouvée toute en ſang par ſes Domeſtiques, & elle leur avoit dit que c'étoit moi qui l'avois traitée de cette ſorte. Sa bleſſure ſe trouva légere, mais elle perſiſta toujours à dire que j'étois ſon aſſaſſin. Perſonne n'en croyoit devoir douter, & on me cherchoit par tout, quand la Reine reçut ma Lettre. Elle la fit voir au Roi, qui lui ordonna de m'écrire, que ſi j'étois innocent, je ne tardaſſe pas à revenir pour confondre mes accuſateurs.

La juſtice de ce Prince eut moins de part à cet ordre, que l'embarras que ma femme lui donnoit. Comme il en étoit perſécuté, & qu'il ne l'aimoit plus, il fut bien aiſe de me faire revenir, afin que je fuſſe chargé ſeul du ſoin d'une femme ſi emportée. La Reine m'écrivit que la nouvelle de la mort de mon frere étoit fauſſe, & qu'il falloit que je retournaſſe à Varſovie, pour me purger de l'aſſaſſinat dont on m'accuſoit. J'eus tant de joye d'apprendre que mon frere n'étoit pas mort, que je conſentis ſans peine à retourner à Varſovie, malgré tous les embarras où je prévoyois que j'allois être.

Dès que je fus arrivé, j'allai me mettre en priſon, par le conſeil de la Reine. La Dame qui m'accuſoit fut extrêmement ſurpriſe de mon retour, mais ſe piquant alors d'une générofité qu'elle n'avoit pas, elle

[redacted]

fut la premiere à solliciter ma grace. J'aurois été ravi que la vérité eût été éclaircie, mais enfin voyant qu'on ne regardoit plus cette affaire, que comme une querelle de deux Amans, je ne persistai point à demander de plus amples informations. Je reçus ma grace, & je sortis de prison. Le Roi voulut même que j'en témoignasse ma reconnoissance à la Dame qui m'avoit accusé.

Cette affaire l'avoit entiérement perdue de réputation, car on ne pardonne guére en Pologne des galanteries aussi fortes que celle dont elle avoit donné lieu d'être convaincue. Il n'y avoit point d'autre moyen de rétablir son honneur que de m'épouser, & c'est ce qui m'a toujours persuadé qu'elle avoit empoisonné ma femme, qui mourut un mois ou deux après cette affaire, & assez subitement, pour me faire croire que mes soupçons étoient vrais.

Il y avoit peu de temps qu'elle étoit accouchée de deux enfans, d'une fille & d'un garçon, & j'appris plûtôt la mort que la maladie : car nous faisions fort mauvais ménage, par les idées qu'elle m'avoit fait avoir de sa mauvaise conduite. Je ne laissai pas d'en être touché, & je fus moins sensible en ce moment aux raisons que j'avois de la haïr, qu'à celles que j'avois eues de l'aimer.

Dès qu'elle fut morte, le Roi lui-même me dit, que c'étoit une nécessité pour moi d'épouser la femme qui m'avoit caché chez elle, & que j'avois deshonorée par l'éclat que nous avions fait. Je dis au Roi, que je le priois de ne point précipiter ce mariage, & de me donner au moins un peu de temps pour me consoler de la perte de ma femme, dont je lui parus très-affligé. Je demandai ce délai, afin de pouvoir songer à loisir, à trouver moyen d'éviter une chose que j'étois absolument résolu de ne point faire. La Dame qu'il s'agissoit d'épouser, n'étoit ni belle, ni jeune, & d'ailleurs la familiarité qu'elle avoit avec les assassinats & les poisons, me donnoit beaucoup d'horreur. Je dissimulai pourtant, & je feignis de la regarder comme une femme que je devois épouser.

Elle se tenoit si sûre de notre mariage, qu'elle ne prit aucun soin de me ménager ni de me plaire. Au contraire, elle affecta de me mépriser hautement, & de témoigner de l'attachement pour d'autres. Comme je cherchois l'occasion de rompre avec elle, je commençai à la chicaner sur sa conduite. Elle se moqua de ma mauvaise humeur, disant nettement qu'elle n'avoit point à se contraindre pour moi, puisqu'il falloit bien que je l'épousasse de gré ou de force. Je crus que si je pouvois la surpren-

dre en galanterie, ce feroit une raifon qui m'affranchiroit de cette prétendue obligation. Je n'eus pas de peine à réuffir; elle fe cachoit fi peu de fes intrigues, que tout le monde en étoit auffi bien inftruit que moi, & je fus averti un foir qu'un Palatin étoit enfermé avec elle. J'en fis mes plaintes au Roi, lui témoignant qu'après une pareille infidélité, je me croyois très-difpenfé d'achever le mariage. Le Roi me répondit, qu'il falloit favoir auparavant fi celui avec qui je l'avois furprife confentiroit à l'époufer, parce qu'en cas qu'il ne le voulût point, la chofe revenoit à moi, comme au premier & plus ancien fondé en droit. Cette réponfe me parut fi bizarre, que je la pris pour une plaifanterie, & ne pus m'empêcher d'en rire : mais le Roi m'affura qu'il parloit très-férieufement, & qu'en pareil cas, c'étoit de cette maniere qu'on en ufoit en Pologne.

Je ne me donnai pas le temps d'examiner fi en effet la Jurifprudence Polonoife l'ordonnoit ainfi, parce que dès ce moment je réfolus de partir & de revenir en France. J'avois pris toutes mes mefures pour ne plus différer. J'étois las du féjour d'un Royaume étranger, & rebuté de toutes les difgraces qui m'y étoient arrivées, & de celles dont je me voyois encore menacé. Je confiai mon deffein à la Reine, la priant

voulois bien prendre ſoin de mes enfans ; & après avoir vendu ſourdement ce que je pus du bien que j'avois en Pologne, je me dérobai avec un ſeul Valet, n'emportant de toute cette grande fortune que j'avois faite, que pour environ vingt mille écus de Lettres de change, & laiſſant mes enfans aſſez riches du bien de leur mere. Je demeurai en Pologne près de deux ans, & c'étoit à la fin de 1647. que j'en ſortis. Je n'avois pas encore vingt-trois ans, mais j'en paroiſſois avoir beaucoup davantage ; car le ſéjour que j'y avois fait, m'avoit extrêmement engraiſſé ; & comme j'ai toujours eu une grande taille, on m'en auroit donné près de trente.

Ce fut alors que je crus être entiérement détrompé des femmes, car pendant mon voyage j'eus le loiſir de faire des réflexions ſur les malheurs qu'elles m'avoient déja attirés. Je voyois que c'étoit ce qui m'avoit fait quitter la France en un temps où j'étois en chemin de m'avancer, & que c'étoit elles auſſi qui avoient été cauſe que j'étois ſorti de Pologne lors que ma fortune ſembloit y être la mieux établie. Je réſolus de profiter de mes expériences, & de ne plus penſer qu'à la guerre. J'avois mandé mon retour à mon frere aîné, qui avoit fort déſapprouvé que je me fuſſe marié en Pologne, & qui n'étoit pas trop fâché que j'euſſe eu

des prétextes d'en ſortir. Les Lettres q
reçus de lui en chemin, me détermin
à paſſer par Veniſe, à cauſe qu'il me
doit que j'y trouverois un de ſes meil
amis, qui s'étant battu en duel avoi
contraint de s'y retirer.

J'arrivai à Veniſe ſur la fin de l'an
dans le temps que tout ſe préparoit po
divertiſſemens du Carnaval. J'y vis
de mon frere, qui m'engagea à y
quelque ſéjour, & ce fut là que j'ou
toutes les belles réſolutions que j'avoi
ſes ſur le chapitre des femmes. Cepen
j'y trouvois, ſi j'euſſe voulu ouvrir les y
de nouvelles raiſons de mieux enviſag
tort qu'elles m'avoient fait; car à p
fus-je arrivé à Veniſe, que j'appris par
endroits, que le bruit couroit que j'a
été contraint de quitter la Pologne, p
que j'étois ſoupçonné d'y avoir empoi
né ma femme & poignardé ma maîtr
Je ſavois ce qui avoit pû donner lieu à
bruits ſi injurieux à ma réputation; je
trompai le mieux que je pus tous ceux
m'en parurent prévenus: mais il m'a
bien des années pour en venir à bout
j'ai toujours de temps en temps trouv
mon chemin des gens perſuadés de c
opinion, qui n'a pas laiſſé de me faire t
tant la médiſance diſtingue peu la v
d'avec le menſonge.

[redacted] pressantes que fussent les solli-
itations qu'on me faisoit de passer le Car-
aval à Venise, j'aurois eu peine à m'y ré-
oudre, sans le malheur qui m'arriva d'y de-
enir éperdûment amoureux. Je puis dire
ue j'avois peu senti cette passion en Po-
ogne, & que toutes les amours que j'y
vois faites, n'avoient point été jusqu'au
œur. Ce fut là, peut-être, ce qui me rendit
lus facile à m'entêter de la personne dont
e crus être aimé.

C'étoit la fille d'un noble Vénitien,
hez qui j'eus d'abord beaucoup d'accès
ar le moyen de l'ami de mon frere, qui
voit connu à Paris le fils aîné de ce Véni-
en, & avec qui il avoit lié une amitié
ès-étroite. Je voyois souvent le pere &
fils; mais je fus long-temps sans voir la
lle autrement que par son portrait. Ce
ortrait me parut si charmant, que je ne
is m'empêcher de m'écrier en le voyant,
ue je n'avois jamais rien vû de si beau. La
le étoit alors dans un endroit d'où elle
ouvoit me voir sans que je la visse, & elle
ntendit toutes mes admirations sur sa
inture. Comme je sortois de chez son
re, je me vis suivi par un homme, qui,
ns me rien dire, me mit dans la main
petit billet qui n'étoit point cacheté, &
je lûs ces paroles en Italien.

La personne dont vous avez admiré le

portrait est plus touchée de vous que v
l'êtes de sa peinture ; & s'il est vrai
portrait vous ait fait plaisir , il ne ti
qu'à vous de voir l'original. Soyez di
c'est tout ce qu'on vous demande , & l
moi gouverner le reste.

Je relûs vingt fois ce billet ; & qu
j'eusse peine à me persuader qu'il f
effet de la personne dont j'avois vû le
trait, cependant je crus, dans l'incert
que je n'en devois point parler , &
plus sûr , soit qu'on eût voulu me
per , soit que la chose fût effective ,
d'avoir la discrétion qui m'étoit re
mandée.

On n'aura pas de peine à s'imaginer
patience que j'eus de retourner chez l
nitien. J'y allai dès le lendemain ; j
gardai vingt fois le portrait , témoi
un desir extrême d'en voir l'original ;
personne ne s'offrit de me donner cet
tisfaction. On me proposa une Masc
pour le jour suivant , & chacun co
des habits sous lesquels on masquero

A peine fus-je retourné chez moi, q
même homme qui m'avoit donné le
dont j'ai parlé , me vint demander ; &
dant toûjours un grand silence , il m
dans la main une boëte , & se retira
tôt. Quelque instance que je lui fisse
s'arrêter , il ne me parla que par signe
il s'échappa. J'

J'ouvris la boëte, qui étoit pleine de pierreries; & ſous ces pierreries, je trouvai encore ce billet, écrit de la même main que le premier.

Comme on s'intéreſſe à votre gloire, on veut contribuer à votre magnificence. Servez-vous de ces pierreries pour la Maſcarade que vous devez faire; celui qui vous les porte ira les reprendre, quand vous n'en aurez plus beſoin.

Je commençai, en voyant ces pierreries & cette Lettre, à ne plus douter que la choſe ne fût ſérieuſe, & je ne puis dire combien cette avanture me donna à la fois & d'inquiétude & de plaiſir.

Je me ſervis des pierreries que l'on m'avoit envoyées. Elles étoient ſi belles & en ſi grand nombre, que perſonne ne parut avec plus d'éclat que moi. Pluſieurs perſonnes me demanderent où je les avois priſes, & ayant répondu que je les avois louées, le frere de la Demoiſelle me dit à l'oreille; je connois le Marchand chez qui vous les avez eûes, & ce qu'elles vous ont coûté pour le prêt. Ces paroles me firent croire qu'il étoit confident de ſa ſœur; je rougis, & ne lui répondis rien.

Comme nous nous retirions après la Maſcarade, nous fûmes attaqués par ſix hommes armés, qui ayant écarté ceux avec qui j'étois, ne s'attacherent qu'à moi; ils

dent ; mais enfin il me reſtoit encore une Lettre de change de douze mille écus, & je crus que cela pourroit payer les pierreries. L'homme qui me les avoit apportées revint pour les reprendre. Je lui contai comment j'avois été volé, & je lui offris la Lettre de change. Il la refuſa ; & s'étant retiré ſans dire un mot, je crus qu'il étoit muet.

Le lendemain dès le grand matin, je le vis revenir avec cet autre billet.

Ne vous affligez point de la perte des pierreries. Quand j'ai pris le parti de vous les prêter, je me ſuis expoſée de bonne volonté à tous les inconvéniens qui en pourroient arriver, & c'eſt moi, & non pas vous, qui ſuis cauſe qu'elles ſont perdues. C'eſt donc à moi ſeule de les payer. Je voudrois pouvoir vous marquer par des pertes plus conſidérables, que je n'eſtime nul autre bien dans le monde

e m'abandonnai à tout ce que la
ut inſpirer de plus violent & de
e. Je conjurai encore mon hom-
le prendre la Lettre de change,
ins de ſe charger d'une réponſe,
rſonne qui l'avoit envoyé. Il ne
re ni l'un ni l'autre, & il ſortit
ême ſilence que les autres fois.
qui m'avoit envoyé les pierre-
avoit louées à un Jouaillier, qui
a connoiſſance de ſon frere, &
t ſervie de lui pour les avoir. Ce
ere lui-même qui me l'apprit,
que ſa ſœur lui avoit fait confi-
la paſſion qu'elle avoit pour moi,
n'avoit point fait de difficulté de
rir à lui, parce qu'elle le ſervoit
'une de ſes amies, dont il étoit
x. Ce fut un jour ou deux après
ierreries eurent été volées, qu'il
ette confidence, m'aſſûrant qu'il
oit qu'à moi de trouver auprès de
ous les agrémens que cette ſœur
roit auprès de ſa maîtreſſe.
ra ſurpris, quand je dirai que tout
oit qu'un artifice pour attrapper
ent. C'étoit le frere qui m'avoit
t mes pierreries, & elles étoient
mains; mais faiſant toujours ſem-
'elles avoient été volées, il me dit
ur, quelque généreuſe qu'elle fût,

ne laiſſoit pas d'être embarraſſée pou
ces pierreries ; & que ſi elle s'obſtin
vouloir point recevoir ma Lettre de
ge, l'affaire pourroit faire du bruit,
droit aux oreilles de ſon pere ; que ſi
lois, il me meneroit chez le Marcha
qui je ſaurois ce qu'elles valoient, &
je pourrois les payer ; que c'étoit u
me auquel on pourroit ſe fier du ſec
qui ne ſavoit pas même que je les e
çûes par le canal de ſa ſœur. Je fus
trouver le moyen de payer ces pier
& n'ayant aucun ſoupçon que ce fût
neau, je donnai huit mille écus au J
lier, avec plus de plaiſir, que je n'ai
payé aucune dette. Ce Marchand, q
tendoit avec le frere de la Demoiſel
quelque choſe pour ſa peine, & mon
devint la proye du frere & de la ſœu

Je ne ſavois rien de tout cela, &
vois garde de m'en défier ; mais fa
toujours aux idées que ma vanité m
noit d'être aimé de la perſonne qu
voit inſpiré tant de paſſion, je ne m'
cevois point que ces folles idées m'a
déja preſque tout dépouillé, & je
occupé que du deſir de voir une pe
ſi aimable.

Je preſſois ſouvent ſon frere de
procurer l'occaſion. Il me le prom
& trouvoit toujours des raiſons po

nquer de parole. Je recevois q ...
is des lettres de sa sœur, & ce n'étoit plus
muet, c'étoit son frere lui-même qui me
rendoit en main propre, & qui se char-
oit de mes réponses. Ces lettres étoient
ujours fort passionnées, & rouloient sur
déseſpoir où nous étions de ne nous pas
ir.

Je vécus de la sorte jusqu'au milieu du
ois de Février, que je reçus des lettres
mon frere, qui me blâmoit fort de m'ar-
ter si long-temps à Venise, me mandant
e je courois risque de perdre l'Emploi
'il avoit obtenu pour moi dans l'Armée
Monsieur le Prince, qui devoit se met-
e en campagne, & assiéger Ypres dès le
ois de Mars.

Je fus insensible aux soins de mon frere
au tort que je me faisois en restant plus
ng-temps; & n'étant touché que du desir
voir la personne dont je me croyois ai-
é, je mandai à mon frere que j'étois ma-
le & hors d'état de partir si-tôt, l'assû-
nt que dès que ma santé seroit assez ré-
blie pour souffrir la fatigue du voyage, je
endrois la poste. Mon frere étoit mieux
erti que je ne pensois de l'état de ma
nté. L'ami qu'il avoit à Venise l'en avoit
formé. Il m'écrivit encore lettres sur let-
es; mais j'étois si aveuglé & si fou, que
urois mieux aimé mourir que de quitter

Venise avant que d'avoir vû ma maitresse.

Les lettres de mon frere ne me servirent qu'à presser avec plus d'instance le frere de la Demoiselle de ne me plus laisser languir ; & enfin, voyant que je le menaçois de partir, il me promit de me la faire voir. Il me dit que pour cela, il falloit me déguiser en Espagnol, & prendre sur moi le plus que je pourrois d'argent & de pierreries, parce que sa sœur, qui vouloit conserver sans obstacle le plaisir de m'aimer & de me voir, avoit fait entendre à la personne chez qui je devois la trouver, que l'amant qu'elle aimoit étoit un grand Seigneur d'Espagne. Je n'examinai point si cette raison étoit bonne ; je fis ce qu'il voulut, & ayant pris l'habit & l'équipage Castillan, sans oublier de l'argent & des pierreries, je me laissai conduire dans la maison d'une des plus fameuses Courtisannes de Venise, que j'avois vûe plusieurs fois, & que je connoissois pour telle. J'étois, à dire le vrai, un peu scandalisé, que ce fût chez une femme de ce caractére que ma maitresse me donnât un rendez-vous ; mais j'avois une si furieuse envie de la voir, que je m'arrêtai peu à ce scrupule. Ainsi, je me rendis chez la Courtisanne, occupé de la seule espérance de la voir.

Dès que j'y fus arrivé, on m'enferma dans une chambre ; & peu de temps après je vis

in arriver la Demoiselle au portrait : elle
me parut pas aussi belle qu'elle m'avoit
iblé dans sa peinture, mais cependant
a reconnus, & j'y trouvai assez de res-
iblance, pour ne pas douter que ce ne
elle. Cette différence de beauté entre
iginal & le portrait, me rendit moins
sionné que je ne croyois le devoir être;
a fille qui s'en apperçut, me fit bien re-
rquer, par les soins qu'elle prit de réveil-
ma passion, que ce n'étoit pas la pre-
ere fois qu'elle s'étoit trouvée dans une
eille rencontre. Je dissimulai pourtant
pensée, mais je ne pus dissimuler mon
grin; &, ne sachant à qui m'en prendre,
i'avisai de lui faire des remontrances sur
u'elle osoit venir dans la maison d'une
rtisane. Elle soutint d'abord assez bien
réprimandes, ausquelles elle me dit
le ne s'attendoit pas; mais, enfin,
it que je continuois à la prêcher, elle
itta brusquement, en me disant qu'elle
reverroit jamais.
ut alors que je connus la foiblesse du
j'avois tous les sujets du monde de
ue cette fille n'étoit rien moins
onnête fille; mais, dès qu'elle
tté, je me sentis plus possédé que
desir de la revoir. Tous mes scru-
nouirent, & je me repentis du
j'avois eu. Son frere entra quel-

que temps après ; &, m'abordant avec un visage irrité, il me dit, mettant l'épée à la main, que j'étois un malhonnête homme, que sa sœur venoit de lui dire que je l'avois insultée, & qu'il en auroit raison. Moi, lui dis-je, insulter votre sœur ! Au nom de Dieu, mon cher ami, faites que je la revoye, & vous verrez à quel point je l'aime. Le frere s'adoucit à ces paroles, & remettant son épée dans le fourreau, il sortit, disant qu'il alloit tâcher de la ramener ; mais il ne revint point ; & après avoir attendu plus de deux heures, je vis entrer la Courtisane chez qui nous étions, qui me dit en langage Vénitien : Qu'est-ce donc, Seigneur Don Juan ; qu'avez-vous aujourd'hui, & pourquoi votre maîtresse est-elle moins contente de vous que les autres jours ? Cette femme, en disant ces paroles, me regarda attentivement, & parut fort surprise. Je lui demandai ce qui la suprenoit, & pourquoi elle m'avoit donné le nom de Don Juan ; mais elle ne voulut point répondre, faisant toujours l'étonnée : elle me dit seulement, que si je voulois la revenir voir, elle m'apprendroit la cause de sa surprise. Je ne pus en tirer autre chose, & je sortis rêvant à mon aventure, & commençant à en deviner une partie.

Si-tôt que je fus chez moi, je voulus serrer l'argent & les pierreries que j'avois portées,

les trouvai plus, & je
on m'avoit volé : je n'en pouvois
que la perſonne du rendez-vous ;
ne confirma dans les opinions que
'elle. Je me ſouvins alors qu'il y
enise un jeune Eſpagnol qui s'ap-
Don Juan, & je jugeai que c'étoit
que la Courtiſane m'avoit pris : je
qu'il falloit que cet Eſpagnol fût
de ma Maîtreſſe, & qu'il fût en
n de la voir chez cette Courtiſane.
étoit en effet comme je le con-
. Je retournai dès le lendemain
Courtiſane, qui m'apprit tout ce
oulois ſavoir, & je vis que cette
e dont j'avois été ſi paſſionné, &
uelle je m'étois preſque brouillé
n frere, étoit une fille accoutu-
manége, & qui, depuis plus de
, avoit avec cet Eſpagnol un com-
glé dans cette maiſon.
ne je penſois à me venger, je re-
lettres de mon frere, qui me man-
avoit appris la vie que je menois à
, & qui m'inſtruiſoit que j'avois été
du frere & de la ſœur : il me con-
le ne point faire de bruit, mais de
plus promptement que je pourrois.
frere avoit appris tout ce détail de
'il avoit à Veniſe, & je jugeai bien
voit pû l'apprendre par un autre.

J'allai chez lui pour lui faire des repr
de ce qu'au lieu d'avertir mon frere,
m'avoit pas averti moi-même. Il diffi
d'abord qu'il eût rien écrit ; mais enfi
m'embrassa, & me dit : que voulois-t
je fisse, mon pauvre garçon ! Tu étoi
& si j'avois voulu t'éclairer, tu ne m'a
pas crû. Je fus encore long-temps
plaindre de ce qu'il m'avoit laissé dup
voyant qu'il n'y avoit point de reméd
dis que je voulois absolument ravoir
argent, ou me couper la gorge avec le
de ma friponne de maîtresse.

Celui à qui je parlois, n'étoit à V
que pour avoir fait un duel en France
exil ne l'avoit pas corrigé de la déman
son de se battre, & je le trouvai très-d
sé à me servir de second. Nous convî
donc que je ferois appeller le Vénitie
le fis, mais il se moqua de ce cartel,
ne parut point au rendez-vous. Surpr
sa lâcheté, je résolus de l'obliger à se b
malgré lui, & je m'avisai le jour que
choisîmes pour l'attaquer, de repre
l'habit espagnol, sous lequel j'avois é
rendez-vous, d'en donner un de mê
celui qui me servoit de second, & de
prendre aussi à toute notre suite des h
à l'Espagnole.

Nous allâmes l'attendre en cet équ
ge, & l'ayant inutilement pressé de m

ée à la main, je lui donnai par le visage
tre ou cinq coups de revers de mon
e, qui l'obligerent enfin de se défendre.
le fit foiblement, & reçut un coup qui
jetta sur le carreau. Nous fûmes assez
ureux, quoique la chose se fist en plein
ır, de n'être point arrêtés. Nous nous
ivâmes avec toute notre suite, & nous
ınt jettés dans une Gondole, nous allâ-
es nous embarquer, & sortîmes de Ve-
e, car nous avions pris auparavant tou-
ces précautions. J'en avois même pris
e autre pour me mieux venger, & faire
ombber sur l'Espagnol Don Juan tout le
uit de cette affaire.

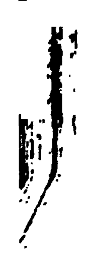
J'avois écrit au pere de la Demoiselle;
mme si j'eusse été un parent de Don Juan,
'étant venu à Venise, j'avois appris que
on parent avoit un commerce avec sa
le, par le moyen de son frere. Je spéci-
is tout ce que je savois du détail de leur
trigue, & je finissois, en lui disant que
on parent Don Juan ayant été affronté
r son fils, je voulois en avoir raison, &
'il ne cherchât point ailleurs celui qui
toit battu contre lui.

Le pere ayant reçu cet avis, fit informer
ntre Don Juan. Outre ce qui étoit mar-
é dans ma lettre, il avoit appris par tous
ux qui avoient été témoins de notre com-
t, que c'étoit un Espagnol qui l'avoit atta-

qué & qui avoit pris la fuite avec
autres de la méme Nation.

Nous apprîmes à Padoue que
avoit réussi comme je le pouvois
ter ; que le frere de la Demoise
mort de sa blessure, sans avoir pû
que Don Juan voyant qu'on inforn
tre lui, & que toute son intrigue é
nue du pere, avoit pris la fuite,
fin tout le monde étoit persuadé qu
lui qui avoit fait faire le combat. J'
la joie qu'on peut avoir de s'être v
cela me consola un peu de la perte
argent, & des friponneries qu'on
faites, bien résolu de ne m'emba
ma vie en aucune intrigue de fem

L'ami de mon frere, qui m'avo
Padoue, ne pouvant revenir en Fr
proposa de le laisser aller en Polo
consentis d'autant plus volontiers
tois ravi d'avoir quelqu'un qui m'
sûrement de l'état de mes enfan
tout ce qui s'étoit passé & se p
Varsovie, à quoi je pourrois pren
que part. Je savois déja que le Ro
étoit malade ; le bruit de sa mor
par tout, & je jugeois bien que l
qu'on parloit de remarier au Prin
mir, son beau-frere, seroit en ét
dre à l'ami que je lui recommand
les bons offices dont il pourroit
soin.



nous étions déja ſur la fin du
de Mai, & que la campagne étoit
nencée en Flandre, je crûs qu'il n'y
it pas d'honneur pour moi à m'y ren-
i tard; & c'eſt ce qui me fit prendre le
, pour me donner de l'occupation,
e jetter dans Naples, eſpérant trouver
aſion de me ſignaler ſous les ordres du
de Guiſe, qui s'étoit rendu maître de
grande Ville; affaire qui faiſoit alors
d bruit par toute l'Italie.
ſcrivis mon deſſein à mon frere, &
ervant toujours l'habit eſpagnol, je
la route de Naples, croyant que ſous
abit, je trouverois plus aiſément le
en de joindre le Duc de Guiſe; mais
r arrivai que plus d'un mois après que
uc eut été fait priſonnier, tant j'avois
al informé de ce qui ſe paſſoit.
ppris qu'il étoit encore a Gayette; &
ne il connoiſſoit toute notre famille,
étoit ami particulier de mon frere, &
m'avoit auſſi fort connu dans ma jeu-
, je crûs que je ne pouvois mieux fai-
ue de tâcher de le voir avant ſon dé-

causa autant de peine & de chagri
celle que j'avois eûe à Venise.

Le Duc fut ravi de me voir, &
je lui eus témoigné que le croyant
à Naples, j'avois eu dessein d'aller
fermer avec lui : ce ne sera pas, m
dit-il, dans une affaire si périll
vous me servirez. J'ai besoin de vo
un service plus agréable & moins d
& là-dessus, il me fit voir une Let
avoit reçûe d'une Dame Napolitain
laquelle il avoit eu une intrigue
son séjour à Naples. Cette Lettre
rieusement emportée, & je vis bi
la lisant, que cette femme étoit a
poir de l'absence & de la prison d
car elle le menaçoit de se poignar
ne consentoit au dessein qu'elle av
suivre en Espagne. C'est une fol
dit le Duc, qui sera quelque extrav
si quelqu'un ne lui remet l'esprit.
moi donc le plaisir de retourner à
Je vous donnerai une Lettre pour
je ne puis choisir personne plus capa
vous de lui faire entendre raison.
mis au Duc de faire ce qu'il souhai

de chemin, m'em-
cent fois réflexion sur la
izerie de ma destinée, qui dans un
ps où je cherchois à oublier les fem-
s, me rappelloit à une occasion nécessa-
re de les revoir, & qui me rendoit le
nfident d'une intrigue amoureuse, lorsque
je n'avois que la guerre en tête. Je
ai même que je ne fus point fâché d'avoir
commission que le Duc de Guise m'a-
it donnée, & que je sentis un secret
ir de me faire aimer d'une femme qui
paroissoit avoir autant d'esprit & aimer
ssi bonne foi que celle dont il m'avoit
lire la Lettre. Ce fut le maudit pen-
nt que j'avois pour le sexe qui m'em-
êcha de profiter autant que j'aurois dû des
lexions que je faisois sur le retardement
e j'apportois à ma fortune, en retour-
nt à Naples, au lieu d'aller en France,
je sentis bien que quelque desir qu'un
ur ait d'acquérir de la gloire, on ne sau-
it compter sur lui, quand il se livre à
mour.

J'avois repris l'habit espagnol pour mieux
cher, en entrant à Naples, que j'é
ançois. J'arrivai à Pozzolo Castellc
soit encore grand jour, & je m'y
, pour n'entrer dans Naples qu'à l
llai, en attendant qu'elle fût
mener dans un lieu fort a
I

campagne. Je lui demandai si cette campagne étoit éloignée, & si je ne pourrois pas l'y aller trouver. Il me répondit que je m'en gardasse bien, ajoûtant que cette Dame étoit fort observée, & que j'avois de grandes mesures à prendre, parce que son intrigue avec le Duc de Guise avoit fait du bruit, & l'avoit rendue fort suspecte aux Espagnols.

J'attendis huit jours à Naples, où je m'ennuiai terriblement, n'osant presque paroitre, par les mesures que les Espagnols avoient prises de se saisir de tous les François. Au bout de ce temps, j'appris que la Dame étoit revenue, & mon correspondant m'introduisit chez elle. C'étoit justement la Dame que j'avois vûe à Pozzolo Castello. Je la reconnus, & elle me reconnut aussi. Je lui rendis la Lettre du Duc, mais je ne lui dis rien pour la détourner du dessein qu'elle avoit marqué dans la Lettre que le Duc m'avoit fait voir, de se poignarder ou de le suivre, parce que je la trouvai fort consolée de son départ. Je ne pouvois ignorer qu'elle n'eût une autre intrigue, puisque j'avois entendu sa conversation, & je crus que c'étoit le Cavalier avec qui je l'avois vûe qui l'avoit consolée, mais je reconnus que cette femme cherchoit plus d'un consolateur ; & avant que je l'eusse quittée, elle me dit assez nette-

ment qu'elle me trouvoit tant d'air du Duc de Guiſe, qu'elle ſentoit pour moi la même inclination qu'elle avoit eûe pour lui.

On s'étonnera de la foibleſſe que j'eus de répondre à des avances qui devoient me paroître peu ſincéres, & de ce que je penſai à me faire aimer d'une Dame que je ne pouvois attacher à moi ſans la détacher du Duc qui m'avoit choiſi pour ſon confident; mais on ne raiſonne point, quand on ſe croit aimé d'une jolie perſonne. Ni la perfidie que je faiſois au Duc, ni celle que ſa maîtreſſe lui avoit déja faite, en s'attachant à celui avec qui je l'avois ſurpriſe, ne me détournerent de la paſſion que je ſentis. Je l'aſſûrai que j'avois pour elle plus de penchant qu'elle n'en avoit pour moi; mais je ne lui diſſimulai point que j'avois entendu ſa converſation de Pozzolo Caſtello, & que je ſavois qu'elle avoit un autre amant que le Duc de Guiſe & moi. Elle me répondit que c'étoit un homme qu'elle haïſſoit, & qu'elle avoit réſolu de ne jamais voir; & que là-deſſus, je n'aurois jamais aucun ſujet de jalouſie. Je la crus, ou je fis ſemblant de la croire, travaillant moi-même à m'aveugler & à éloigner tout ce qui auroit pû m'empêcher de goûter le plaiſir d'une paſſion nouvelle.

J'écrivis au Duc de Guiſe que ſa maîtreſſe étoit une infidelle, & l'amour qu'elle

commençoit à m'inſpirer, ne m'empêch
pas de la peindre à ce Prince avec toute
les couleurs que méritoit ſa perfidie : heu
reux, ſi j'avois dû avoir pour elle tout l
mépris que je voulois faire prendre au Duc
& la reconnoître pour telle que je la repré
ſentois dans ma Lettre; car j'en faiſois u
portrait que je ſavois bien qui lui reſſem
bloit parfaitement; mais, malgré cela, j
l'aimois, & j'avois réſolu de l'aimer; & le
amans portent quelquefois leur aveugle
ment juſqu'à ne pas connoître dans leur
maîtreſſes les défauts qu'ils ſavent bien e
faire connoître aux autres.

L'amant qui étoit en poſſeſſion de ſo
cœur avant mon arrivée, s'apperçut bien
tôt de notre intrigue, & je m'apperçus bie
auſſi qu'on ne l'avoit pas éloigné, & qu'o
le voyoit toujours. Cette femme qui nou
trompoit l'un & l'autre, lui avoit appri
que je n'étois pas un Eſpagnol, mais u
François, qui ne la voyois que de la par
du Duc de Guiſe. Dès qu'il eut ſu ce ſe
cret, il trouva un prompt reméde à la ja
louſie que je lui donnois. Il alla me dé
couvrir, & je fus arrêté. Quand je me vi
en priſon, j'écrivis à cette Dame, que j
comptois qu'elle employeroit le créd
qu'elle avoit fort grand, pour me fair
rendre ma liberté; mais bien loin de m
faire réponſe, j'appris qu'elle publioit par

nut que c'étoit elle qui m'avoit fait arrê-
:r, parce que j'étois venu pour lui propo-
:r, de la part du Duc de Guiſe, de la faire
aſſer en France. Elle imagina cet artifice
our marquer qu'elle avoit oublié le Duc,
t pour témoigner à l'amant qui lui reſtoit
u'elle n'avoit jamais eu d'attachement
ɩour moi.

Lorſque j'eus appris cette perfidie, je
ortis comme d'un profond aſſoupiſſement,
t je connus que j'avois bien mérité ce qui
n'arrivoit. O Dieu! quelles imprécations
ɩe fis-je point contre les femmes! Quels
iolens deſirs de me venger! Mais il fallut
upprimer tout cela, & ne penſer qu'à ma
iberté. Je n'oſai jamais dire qui j'étois, de
ɩeur qu'on ne me reſſerrât plus étroite-
nent. Je fis donc croire que j'étois un do-
neſtique du Duc de Guiſe, qui n'étois ve-
ɩu en effet que pour apporter des Lettres à
:ette Dame de la part de mon maître. On
:rut ce que je diſois, & après huit jours,
ɔn me donna la liberté, ainſi qu'à quelques
ɩutres malheureux François qui avoient
été les compagnons de ma priſon, & qu'on
ɩe crut pas plus propres que moi à ſer-
vir ſur les Galeres, auſquelles j'aurois été
condamné, ſi je n'étois tombé malade en
priſon.

Dès que je me vis libre, je ne penſai
qu'à revoir la Dame qui m'avoit ſi cruelle-

[redacted]

ment abandonné. J'allai chez elle dans l'état où je me trouvai pour lors, c'eſt-à-dire, ſans argent, & n'ayant qu'un mauvais habit à demi déchiré ; car on m'avoit tout pillé en m'arrêtant. Cette femme ne put me voir dans ce triſte état, ſans ſe mettre à rire, & quand j'eûs pris la parole pour lui reprocher ſa perfidie, elle m'interrompit, en me diſant : que demandez-vous, mon pauvre garçon ? Tout ce que je puis faire, c'eſt de vous donner la charité, pour vous aider à faire votre voyage. Qu'on lui donne trois piſtoles, dit-elle à une de ſes femmes, & qu'on le renvoye.

Quel accablement pour moi ! Mais il en fallut paſſer par-là, & j'avoue que ſi je réſiſtai à cet affront, ce fut pour me voir un jour en état de me venger. Je refuſai ſon argent, & je ſortis ; je crûs que l'homme à qui le Duc de Guiſe m'avoit adreſſé, me fourniroit dequoi paſſer en France, mais il refuſa de me voir, & je ne me trouvai plus d'autre reſſource que la Providence.

Je n'avois mené avec moi à Naples qu'un ſeul valet Polonois, qui avoit pris la fuite, dès qu'il m'avoit vû arrêté, & qui même me vola tout ce qui étoit échappé à ceux qui m'arrêterent. La réſolution que je pris, fut de gagner Rome, où je ſavois bien que je trouverois des reſſources, ſoit du coté de la France, ſoit du côté de la Pologne.

J'allai jusqu'à Terracine, le mieux que je pûs, & mon bonheur voulut que j'y trouvasse la Duchesse de .... qui alloit à Rome. Je lui appris qui j'étois, & lui ayant dit que j'étois tombé entre les mains des bandits, elle me mena à Rome, où je touchai bien-tôt de l'argent. Peu de temps après, je pris la poste pour me rendre en France. La diligence que je fis, fut telle, que j'arrivai en Flandre le 18 d'Août, deux jours avant la Bataille de Lens.

J'avois bien compris que le meilleur moyen de regagner l'esprit de mon frere, & de reparoître en France avec honneur, c'étoit de commencer par quelque action d'éclat, qui effaçât tous les mauvais bruits qu'on avoit fait courir contre moi, pendant que j'avois été absent. C'est ce qui me fit aller droit en Flandre; & dès que je fus arrivé à l'Armée, j'appris qu'on se préparoit à une Bataille. Je ne voulus point paroître devant mon frere, qui servoit dans cette Armée, avec la réputation d'un des meilleurs Officiers que le Roi eût. Je me contentai de me découvrir à un autre Officier de mes parens, qui me cacha jusqu'au jour de la Bataille, où je lui dis que je voulois servir. Il me promit de m'y donner de l'emploi, & je restai dans son quartier, sans que mon frere eût le moindre soupçon de mon arrivée.

Les précautions que je veux prendre en écrivant ces Mémoires, pour ne point apprendre qui je suis, m'empêcheront de faire ici le détail d'une action qui me distingua dans la Bataille, au-delà de ce que j'aurois pû souhaiter. On a fait tant de relations de cette action, que si je spécifiois la part que j'y eûs, personne ne pourroit me méconnoître. C'est assez de dire que Monsieur le Prince publia par tout qu'il devoit le gain de la Bataille au bonheur que j'eûs d'empêcher la fuite & la défaite d'un corps considérable, qui auroit infailliblement entraîné la déroute de toute l'Armée. Cette action me valut un Régiment, que j'obtins peu de temps après, à la recommandation de Monsieur le Prince. Je retrouvai dans mon frere toute la tendresse & toute l'amitié qu'il avoit pour moi avant mon absence. J'appris que mon frere le Comte étoit allé me chercher en Pologne, ayant encore été obligé de sortir de France, pour s'être battu ; que ma sœur étoit séparée de son mari, & qu'elle demeuroit chez ma mere.

Comme la réputation que j'avois acquise à la Bataille de Lens, m'avoit mis en goût pour la guerre, je demandai à demeurer dans l'Armée du Maréchal de Rantzau. J'eûs part à la prise de Furnes, & je ne revins à Paris qu'à la fin d'Octobre, où je trouvai

tout

; car c'étoit le temps
ables si fameux, par la haine des
ens pour le Cardinal Mazarin.
s je faisois de réflexion à tout ce qui
t arrivé depuis deux ans, plus je trou-
a vie romanesque, tant du côté de
ır, que du côté de la guerre. Tant
itures si bizarres, m'avoient donné
onfiance en ma destinée, qui m'em-
de m'appliquer autant que j'aurois
t occasions de faire ma fortune, &
r les intrigues de l'amour. Je ne
is pourtant pas qu'il fût possible que
e encore trompé par les femmes, &
lus de les voir & de les aimer toutes
ttachement. J'eus lieu d'être confir-
ns cette résolution, par le ridicule
a mere donna en ce temps-là, & dont
is parler, pour faire connoître que
le plus avancé, n'est pas capable de
rendre une bonne conduite aux fem-
qui ont l'entêtement d'être aimées.
. mere avoit vécu sans amitié pour ses
s & sans aucune économie pour la
ıse. Il y avoit long-temps qu'elle étoit
: d'un homme à peu près de son âge,
i ayant long-temps passé pour son
t, ne justifioit le scandale de ses assi-
, qu'en faisant croire ou qu'il étoit
on mari, ou qu'il le seroit un jour.
étions tous persuadés dans la famille

[redacted]

que ce mariage étoit fait ; & le part
nous avions pris, c'étoit de vivre ave
avec beaucoup de froideur, mais san
cune division ouverte ; mon frere aî
contentant d'avoir, autant qu'il le pou
l'œil à ses affaires, pour l'empêch
manger le fond de son bien.

L'homme qui passoit pour son mari
un fils qu'il retira du Collége, & qu
mere prit chez elle. Comme on no
entendre qu'elle ne l'avoit pris qu'en a
dant qu'on le mît à l'Académie, mon
aîné ne s'en plaignoit point, & sou
sans dire mot, les dépenses qu'on vit
que ma mere faisoit pour lui ; mais
fûmes bien-tôt avertis par les domesti
que ma mere ne se tenoit pas à ne
pour lui que de la dépense, & que sa
sion alloit jusqu'à donner toutes les
ques & tout le scandale d'une véritabl
lanterie. Son pere en fut instruit aussi
que nous ; & comme il étoit plus au
que mon frere à lui faire des reproch
lui en fit, jusqu'à la maltraiter, & à
sortir de force son fils de chez elle,
mettre à Saint Lazare. Mais, quelle f
surprise & la nôtre, quand ma mer
déclara qu'elle avoit épousé cet enfan
lui fit voir un contrat & une célébratio
mariage faite avec lui depuis plus d'un r
Ainsi le pere n'avoit pû venir à bout

quinze ou ſeize ans d'aſſiduités & de complaiſances, de ce que ſon fils, encore écolier, avoit fait en trois ou quatre mois. Cette affaire qui fit grand éclat, nous mortifia au dernier point. Le pere vouloit que nous fiſſions caſſer le mariage, & produiſoit même une promeſſe que ma mere lui avoit faite; mais comme il nous étoit indifférent qui elle épousât, puiſqu'elle avoit en tête de ſe marier, nous ne voulûmes point remuer cette affaire, & nous laiſſâmes le pere s'en démêler ſeul. Il fit beaucoup de pourſuites, qui tournerent toutes à ſa confuſion; & enfin, le chagrin le prit, & il en mourut, après avoir deshérité ſon fils, qui fut rendu à ma mere. Elle déclara ſon mariage, mais elle ne put y accoûtumer le public, juſqu'à l'obliger de l'appeller du nom de ce nouveau mari.

Je croyois être abſolument détrompé des femmes, par la mauvaiſe opinion que tant d'expériences m'en avoient donnée; mais ce fut juſtement par-là, que je me trouvai de la diſpoſition à de nouveaux engagemens. Je ſentois un ſecret deſir d'éprouver encore ſi enfin je ne trouverois point quelque femme raiſonnable. On voit bien qu'étant dans cette diſpoſition, je fus incapable de réſiſter, dès que je crûs avoir trouvé ce que je cherchois.

Je voyois toujours ma pauvre Carme-

lite, c'eſt-à-dire, que je lui parlois;
elle gardoit exactement la régle, qui
fend aux Carmelites de ſe faire voir.
avoit pris beaucoup de part à mes ava
res, ſurtout à la derniere, je veux d
la Bataille de Lens; & je devois un p
ſes conſeils, & à l'amitié que j'avois
jours pour elle, le ſoin que j'eus d'é
beaucoup de panneaux, que les coqu
de la Cour, qui étoient en grand nom
me tendoient de jour en jour pour m'
cher à elles; car rien ne gagne plu
femmes que la réputation d'homme g
rier & galant, & elles étoient toutes
ſuadées que j'étois l'un & l'autre. Je
contentois donc de les voir ſans aucune
ſon particuliére; & me donnant fort ſou
la Comédie de ceux de mes amis, qu
voyois attachés à elles, j'étois de leurs
ties, & quelquefois de leurs débaucl
n'ayant rien ſur mon compte, & me
jouiſſant de tout.

Je vivois de la ſorte, quand ma Car
lite me dit, que puiſque j'avois renon
la Pologne, je devois penſer à me mar
Paris, & qu'elle avoit ſongé pour ce
une Dame de la Cour, qu'elle me nom
qui étoit fort ſon amie, & qui lui a
toujours paru très-prévenue en ma fav
Elle étoit veuve, mais extrémement ri
& c'étoit un des meilleurs partis qu'il y

en ce temps-là. Je connoissois cette Dame. Je l'avois trouvée fort aimable ; mais en apprenant qu'elle étoit prévenue pour moi, je lui trouvai un redoublement de charmes qui me toucha vivement. Je demandai en riant à ma Carmelite, si elle jureroit bien qu'une Dame d'un si grand mérite ne fût pas coquette. Ah ! reprit-elle, c'est un exemple de sagesse & de vertu ; & personne, jusqu'à présent, n'a pû l'accuser que d'un peu trop de régularité, car elle la porte jusqu'à l'excès. Je lui témoignai qu'elle me feroit plaisir de m'en donner la connoissance, & de ménager ce mariage, qui étoit bien au-dessus de ce que je pouvois espérer. Nous prîmes jour pour nous trouver à son parloir, comme si le hazard nous avoit amenés. Là, je vis cette Dame ; & après une conversation générale, je la remenai chez elle. Dès que nous y fûmes arrivés, elle me dit d'un air ouvert : Monsieur, je ne veux point vous faire languir. Dans le dessein où je suis de me remarier, je cherche un homme qui puisse me rendre heureuse ; & ce que votre amie m'a dit de vous, m'a fait croire que vous seriez plus capable qu'un autre de me procurer le bonheur dont je me flatte. Je répondis avec beaucoup de marques de reconnoissance & de passion, & elle m'apprit qui étoient ceux qui la recherchoient. Elle ne m'en nomma

aucun qui ne fût homme de mérite & d'une qualité distinguée; mais elle m'assura qu'aucun d'eux ne lui plaisoit tant que moi.

Je fus charmé plus que je ne l'avois encore été de ma vie ; & trouvant enfin une femme vertueuse, prévenue pour moi d'une inclination assez forte pour vouloir faire ma fortune, je m'abandonnai à la passion que je commençai à sentir pour elle, & je la vis réguliérement tous les jours. No conversations roulerent presque toujour sur des contestations qui survenoient pou son bien, & je m'apperçus en peu de temp qu'elle vouloit me faire son solliciteur avant que de me faire son mari. Quelqu ennemi que je fusse des affaires, je pris le siennes à cœur; & l'application que j'y eûs me rendit bien-tôt bon chicaneur. Comm on voyoit que toutes ses affaires rouloier sur moi, & que je ne bougeois de che elle, le bruit se répandit que nous étion mariés. Je l'en avertis, espérant que ce bruits la détermineroient à conclure; ma elle me dit au contraire, que puisqu'o parloit de nous, il falloit que je ne la vis pas si souvent; & que ses affaires n'étai pas encore disposées de sorte qu'elle pi se marier, je l'obligerois de lui en laiss choisir le temps, & que cette complaisanc seroit une marque d'amitié, par où ell pourroit juger de moi. J'enrageois de

; car dans le fond, il ne tenoit qu'à elle
'épouser; mais, me piquant avec elle
mplaisance & de délicatesse, je lui dis
e ne la verrois plus que quand elle le
iteroit. Elle me parut charmée de ma
té; & ayant réglé mes visites à trois fois
naine, nous nous écrivions les autres
. Ses lettres étoient fort tendres,& non-
ment elle m'y découvroit sans précau-
la passion qu'elle avoit pour moi,
elle m'y renouvelloit les assurances de
épouser jamais un autre. Cependant,
npagne commença, & il fallut quit-
a maîtresse. Ce fut en me jurant plus
amais de m'épouser à mon retour, &
us pas lieu, pendant mon absence,
soupçonner d'aucun changement, par
ularité & la tendresse de ses lettres.
ous fîmes peu de chose cette année;
nemis reprirent Ipres, & nous eûmes
revanche par la prise de Condé. Je
s à Paris après la campagne, & ma
esse m'assûra qu'elle étoit toujours
les sentimens où je l'avois laissée.
tois en ce temps-là obligé d'aller sou-
à Saint Germain, où étoit la Cour.
ur que je devois être au coucher du
j'allai prendre congé de la Dame.
ne laissa sortir après ma visite; & me
llant de dessus le degré : A propos,
t-elle, que faites-vous de mes lettres?

Voudriez-vous me les rendre, car je crains que vous n'en égariez quelqu'une ? Je l'assurai que j'en avois grand soin. N'importe, dit-elle, rendez-les moi, j'aurai l'esprit en repos, & je vous prie que je les aye avant que vous partiez pour Saint Germain. Je voulus la refuser ; mais elle me fit tant d'instances, que je lui promis de les lui renvoyer dans le moment ; ce que je fis, voulant toujours garder auprès d'elle le caractére d'homme désintéressé & complaisant. Je fus obligé de rester plusieurs jours à Saint Germain, & il y avoit deux jours que j'y étois, quand on dit chez la Reine qu'un Prince, que l'on nomma, alloit se marier, & que l'affaire étoit conclue. Je demandai quelle étoit la personne qu'il épousoit, & je fus bien surpris, quand on me nomma celle avec qui je croyois me marier. Je le fus encore bien davantage, quand on me soutint que c'étoit par moi que l'affaire se faisoit. En effet, toutes les apparences devoient le persuader. Le Prince étoit mon ami, & on savoit que je gouvernois la Dame.

J'eûs peine à me persuader d'abord que la nouvelle de ce mariage eût de la vraisemblance ; mais enfin, voyant qu'on en parloit hautement, & rappellant dans mon esprit, & l'assiduité que ce Prince avoit eûe depuis quelque temps pour ma maîtresse, & l'affectation

ation avec laquelle elle m'avoit re-
ndé ses lettres, je commençai à en
quelque chose. Ce qu'il y avoit de
nortifiant pour moi, c'est que tout le
e m'en faisoit compliment, comme
sse fait ce mariage.
Prince en question se trouva pour
Saint Germain, & je ne crûs point
eilleur moyen, pour m'éclaircir en-
nent de la vérité, que d'aller chez lui
aire semblant de rien. Si-tôt qu'il me
l vint m'embrasser, disant hautement:
à celui qui a voulu que je me mariasse,
ue la personne que j'épouse, m'a assûré
c'étoit sur tout le bien qu'il lui a dit de
, qu'elle y avoit consenti. Je pensai
ber de mon haut, quand j'entendis ces
les; & la rage & le désespoir m'ayant
rminé sur le champ, je lui répondis à
eille, que son mariage n'étoit pas en-
fait, & qu'il y avoit une personne qui
t un mot d'importance à lui dire dans
Jardin hors du Louvre, que je le con-
is d'y venir seul avec moi. Il fut surpris
roid & de la pâleur avec laquelle je lui
ces mots; & me suivant sur l'heure,
s prîmes ensemble le chemin du Jar-
; le Prince me demandant continuelle-
nt, qu'y a-t'il donc? qu'est-il arrivé?
e ne lui répondis rien; mais quand nous
es dans le Jardin où je l'avois mené, je

[redacted]

lui demandai bien férieufement s
vrai qu'il époufoit la Dame dont n
nions de parler. Pourquoi, me ré
il, me demander une chofe que v
vez favoir mieux que moi? C'eft
partis-je, parce que je l'ignore,
vous le demande; & la raifon qu
fait ignorer, c'eft, fi vous ne le fav
que c'eft moi qui époufe cette Da
Prince me regarda en riant; & vo
je gardois mon férieux : Es-tu foi
pauvre Comte? reprit-il. Et depu
la cervelle t'a-t'elle tournée? C'ef
a propofé mon mariage, à ce que l
m'a fait entendre. Je fuis ton ami,
donne au diable, fi j'ai jamais penf
poufer, tant que j'ai crû que tu y
Dis-moi donc, à quoi en es-tu av
J'en fuis, lui répondis-je, au po
n'y a que trois jours encore qu'
juré qu'elle n'en épouferoit jamais
que moi; & que je vous ai ame
deffein de me couper la gorge ave
Cela ne fera pas, s'il plaît à Dieu
pondit-il, & je te donne ma parol
penfer de ma vie à cette femme
t'a promis de t'époufer. Ne faifo
point de bruit, lui répondis-je; n
vons bien-tôt, vous & moi, retc
Paris, & nous faurons à quoi il
nous en tenir.

…ience d'être de retour ; &
… je dusse encore rester quelques
à Saint Germain, je demandai mon
…. Dès que je fus à Paris, je courus
…armelites, pour informer ma Reli-
… de ce que j'avois appris à Saint Ger-
…; mais je la trouvai déja toute infor-
…e cette affaire, & elle avoit reçu de-
…n jour une lettre de la Dame son
…, qui lui mandoit que les assiduités
…avois eües pour elle, avoient fait
… à tout le monde que nous avions
…ble un commerce criminel ; & que
…uvant se résoudre à faire croire que
…ariage fût la suite d'un pareil com-
…, elle avoit écouté les propositions
… lui avoit faites en faveur du Prince.
…t à peu près le contenu de sa lettre,
…juge bien que ses raisons nous paru-
…rivoles, & que nous conclûmes que
…nstance seule ou l'intérêt étoient la
cause de ce changement.

… Carmelite me conseilla, puisque
Dame étoit de ce caractére, de ne
m'opiniâtrer à ce mariage, me fai-
…aindre les suites d'un pareil engage-
… avec une personne si légere ; mais
… piqué au jeu, & je voulois en venir
…t, ou en avoir raison.

…llai chez elle au sortir des Carmeli-
…t l'abordant sans faire semblant de

rien, je lui demandai, après quelques autres discours, si elle ne vouloit donc pas que nous achevassions notre mariage. Elle me demanda si je n'avois rien oüi dire à Saint Germain, & lui ayant répondu que non, elle me dit que mon amie des Carmelites me diroit ce qu'elle n'osoit me dire elle-même. Alors, voyant qu'il n'étoit plus temps de dissimuler, je lui avouai que je savois qu'elle vouloit épouser le Prince d.... Hé, pourquoi donc, me répondit-elle, disiez-vous que vous ne le saviez pas? Je n'aime point les menteurs, & cela seul m'empêcheroit de vous épouser. Cette réponse me parut la plus outrageante qu'elle eût pû me faire, & j'en fus d'autant plus piqué, qu'elle me la fit avec un sang froid, dont je ne croyois pas que l'on pût être capable en une pareille occasion. Je m'emportai, je criai, je soupirai, je me jettai à ses pieds, je la menaçai, sans que jamais j'en pûsse tirer une autre réponse. Je sortis, en lui disant que je publierois par tout que j'avois en effet eu avec elle le commerce dont elle se croyoit accusée.

Ce fut d'abord le parti que je voulus prendre pour en dégoûter le Prince; mais comme, après tout, ç'auroit été une calomnie, n'ayant jamais eu rien de pareil avec elle, je me contentai d'entrer avec lui dans le détail de tous les engagemens

me fit consentir à un délai de
ou de trois semaines, que
cette Dame, prétextant que
modité dont elle disoit qu'e
guérir. Je lui dis que je lui do
temps qu'elle vouloit, & je c
assûrée, que je commençai
de tout ce qui étoit nécessaire
rémonie.

Un soir, comme je sortois
où je l'avois trouvée couché
femmes de chambre me dit
lois me cacher dans une peti
bre qui tenoit presque à son
pourrois entrer par un escalie
me feroit voir & entendre d
me surprendroient, & dont il
besoin que je fusse éclairci. J
dai ce que c'étoit. C'est, me
que Madame est grosse, & q
pas qu'elle passe la nuit sans
regardai cette fille avec éto
elle me dit en levant les ép
je voulois passer dans le lieu
voit marqué, je serois conva
rité d'une chose si surprenant

L'avis que je recevois, mé
je m'éclaircisse. Je montai dan
robe; & environ deux heure
tendis la Dame en travail. C
soin d'éloigner les domestiq

vous importe peu de savoir, repri
Il suffit que je n'ai pas voulu vous
per; & j'en aurois usé autrement,
aviez été moins honnête homme; m
maniéres pour moi ont été si respe
& si soumises, que je n'ai jamais eu
de vous faire cette injure. Adieu
verrez, après cela, si vous voulez
m'épouser.

La maniére dont elle venoit de
ler, me toucha jusqu'aux larmes,
peine à la quitter. Je n'en eus pas
deviner par quel motif j'avois ple
une occasion où je ne devois avoir
dépit. Si-tôt que je fus chez moi,
que ce qui venoit d'arriver étoit un
tant j'y voyois peu de vraisemblan
j'avois obsérvé cette Dame, & je ne
jamais apperçu, je ne dis pas de la m
intrigue, mais du moindre pench
débauche. Je fus agité de divers
mens qui m'occupoient moins, que
de savoir de qui elle avoit eu cet en
crus que la franchise avec laquelle el
voit rendu confident de cette affaire
permettroit pas de me le cacher, &
chez elle dès qu'il me fut permis de

Elle prit la parole la premiere,
me dit que j'avois plus de part qu

ce qui lui étoit arrivé, & que jamais elle n'auroit été grosse, si elle ne m'eût passionnément aimé. Ce discours me parut une suite de choses inconcevables., & je vis bien que toute cette avanture seroit contre la vraisemblance. Elle m'apprit qu'elle avoit eu pour moi une extrême passion, & que son plus grand désespoir avoit toujours été de me voir avec elle sur un pied respectueux; qu'elle auroit voulu que je l'eûsse contrainte par mes maniéres à ne me rien refuser de ce qu'elle brûloit de m'accorder; & qu'étant un jour occupée de ces desirs violens, elle avoit reçu une de mes lettres par un Page.

Quelque extraordinaire que fût tout ce que cette femme me disoit, je commençai à le trouver vraisemblable, en rappellant dans mon esprit, que ce Page avoit paru avoir de l'attachement pour elle. Je ne doutai pas que cette premiere avanture n'eût été suivie de plusieurs autres; car il ne coûte aux femmes, pour s'engager dans les desseins les plus emportés & les plus violens, que d'avoir osé commencer; & plus elles sont d'obligation de s'observer devant les gens qu'elles craignent, plus elles ont de facilité à ne plus rien ménager avec ceux à qui elles se confient.

Je regardai donc cette femme avec d'autres yeux que je n'avois fait jusques-là; &

ſans rien dire, touchant la part prétendue qu'elle vouloit que j'euſſe à ce qui lui étoit arrivé, je lui dis que ſi la cervelle ne lui eût pas tourné, elle n'auroit jamais eu une lâcheté ſemblable ; & que le meilleur conſeil que je pouvois lui donner, c'étoit d'épouſer le Page qu'elle aimoit.

Je la quittai en diſant ces mots, & je ne la traitai plus que comme une folle.

J'en reçus une lettre deux ou trois heures après, dans laquelle elle me mandoit en termes fort emportés, que j'étois cauſe de tous ſes malheurs. Elle finiſſoit, en me demandant un ſecret éternel ſur tout ce qu'elle m'avoit confié. Je ne lui fis point de réponſe, mais je lui gardai exactement le ſecret. Je me défis du Page, qui étoit aſſez grand pour ſervir, & j'eus la force de ne plus penſer à une perſonne ſi indigne de mon attachement. Sa mauvaiſe conduite eut moins de part à cet oubli, que ſon peu de cervelle ; & ce que je lui pardonnois le moins, étoit la ſimplicité ou la bêtiſe avec laquelle elle m'avoit donné connoiſſance d'une choſe qu'elle auroit dû ſe cacher à elle-même. Elle croyoit au contraire avoir fait en cela une action héroïque, & que je devois lui tenir compte de ce qu'elle n'avoit pas voulu me tromper. Je laiſſe à décider aux lecteurs, qui d'elle ou de moi en raiſon ; mais je ſai bien que je ne conſeille

rai jamais à aucune femme d'avouer ses galanteries, ni à un mari, ni à un amant.

Quand on sut dans le monde que je ne la voyois plus, on jugea que cette brouillerie étoit une suite du chagrin que m'avoient donné les propositions de son mariage avec le Prince d.... Je ne me mis pas beaucoup en peine de détruire cette opinion. Il n'y eut que le Prince que je détrompai, en lui disant en général que cette femme avoit un caractére d'esprit capable de faire enrager tous les maris du monde; & il n'eut pas de peine à se le persuader, en se souvenant qu'elle avoit voulu l'épouser en un temps où elle vouloit m'épouser aussi. Je ne sai si elle continua l'intrigue du Page; mais un an après que tout ceci fut arrivé, un homme en faveur la fit demander pour un de ses parens, qu'elle a épousé, & duquel elle s'est séparée, étant devenue la femme du monde la plus coquette & la plus décriée.

Je me trouvai donc encore la dupe de ce dernier engagement; & au lieu d'une occasion de faire ma fortune, il m'en fut une de beaucoup de chagrins & de dépenses, & je me confirmai toujours de plus en plus dans la mauvaise opinion que j'avois des femmes.

Je repris la résolution de ne plus m'y attacher que par amusement, & mon amu-

sement fut auprès d'une femme qui avoit eu une intrigue ouverte avec un grand Seigneur de la Cour, qu'elle ne voyoit plus, par l'éclat que cette intrigue avoit fait dans sa famille. Elle tâcha de me persuader qu'elle l'avoit entiérement oublié pour moi, & je fis semblant d'en être persuadé; mais qui pourroit tenir contre les protestations d'une femme artificieuse? Celle-ci me parut si détachée, non-seulement de sa premiere inclination, mais encore de tous les hommes, que je m'imaginai à la fin qu'elle n'aimoit plus que moi. Comme elle étoit fort aimable, & qu'elle avoit de l'esprit infiniment, je me sus bon gré d'avoir fixé une femme de ce caractére; & malgré toutes mes résolutions, je sentis bien que je l'aimois. Le premier soin de cet amour, fut de lui inspirer plus de délicatesse qu'elle n'en avoit eu jusqu'à moi; & elle parut répondre si bien à mes sermons, que je la crûs entiérement convertie.

Le Roi d'Angleterre Charles II. étoit en ce temps-là à la Cour de France; & comme il étoit fort galant, on prétendoit qu'il avoit grand nombre de maitresses. J'avois beaucoup d'accès auprès de lui, & je m'étois souvent trouvé dans des parties de divertissemens qui m'avoient fait entrer dans sa familiarité. Un de mes amis qui le voyoit aussi quelquefois, me dit qu'une

mme qu'il ne connoiſſoit point, s'étoit
dreſſée à lui pour une choſe fort plaiſante.
'eſt que cette femme l'avoit aſſûré qu'il
avoit une grande Dame de la Cour qui
ffroit quatre cens piſtoles à quiconque
ourroit lui ménager les bonnes graces du
oi d'Angleterre. Il faut, répondis-je à
ion ami, que nous ſachions qui eſt cette
lame, & que vous & moi nous lui faſſions
onner les quatre cens piſtoles. Vous pou-
ez aſſûrer la femme qui vous a parlé, que
e ménagerai cette affaire auprès de ce Prin-
e; & en effet, je lui en parlai dès le len-
emain. Le Roi d'Angleterre me parut
voir autant d'envie de voir la Dame, que
'avois de curioſité de la connoître. Mon
mi rendit réponſe à la femme qui lui avoit
ait cette propoſition, & ils prirent enſem-
le des meſures pour faire trouver la per-
ſonne dont il s'agiſſoit à une Maiſon près
le Paris, où ce Prince iroit *incognito*. La
choſe ſe fit comme ils l'avoient projettée.
La femme donna deux cens piſtoles à mon
ami, promettant les deux cens autres après
la viſite du Roi; & ce Prince n'étant ac-
compagné que d'un Gentilhomme An-
glois, de mon ami & de moi, alla au ren-
dez-vous. A peine fûmes nous entrés, que
la même femme qui avoit négocié la par-
tie, vint prier le Roi d'entrer ſeul, parce
que la Dame ne vouloit pas être connue.

Je rompis absolument avec ce
me, & j'en dis les raisons au Roi
terre, qui me témoigna du ch
cette affaire, mais qui ne laissa pas
nuer à la voir. Je ne m'en mis plu
ne ; & l'indifférence que j'eus à l'
leur intrigue, me persuada que je
mois plus. Dans le temps que j
cette femme, j'avois souvent vû
une de ses amies qui avoit une fille
ou dix-sept ans, qui étoit encore
naire dans un Couvent, & que sa
soit quelquefois venir chez elle. C
étoit parfaitement belle, & elle p
avoir beaucoup d'esprit. Je cauſo
quefois avec elle ; mais, quoique je
vasse fort à mon gré, elle me par
jeune, que je n'avois jamais osé l
sérieusement de l'inclination que
pour elle. Je ne croyois pas mêm
eût fait beaucoup d'attention à mo
je m'apperçus bien qu'elle y penso
une lettre qu'elle m'écrivit de son C
à l'occasion d'une légere indispoſi
j'avois eue. Cette lettre me parut
geante & même si passionnée, que
touché, & qu'après tant de trompe
femmes, je me figurai qu'il y aur
de solidité & moins de risque à m'
à une jeune personne, qui sembloit
ter & ne suivre que son cœur dans

son qu'elle me marquoit. Je répondis à sa lettre de la maniere la plus pleine de tendresse & de reconnoissance qu'il me fut possible ; & trois jours après qu'elle l'eut reçûe, elle m'en écrivit une autre qui ne contenoit que deux ou trois lignes. Elle me prioit de me trouver chez moi le lendemain à dix heures du matin. Je ne pouvois me figurer à quel dessein elle me faisoit cette priere, & je n'avois garde de m'imaginer qu'elle eût envie, ou qu'il lui fût possible de m'y venir voir : cependant elle y vint, & elle me dit qu'elle s'étoit échapée d'une de ses parentes qui étoit venue la prendre dans son Couvent. Il est aisé de s'imaginer combien je fus charmé de cette démarche, & combien ma passion en fut augmentée. Elle demeura peu avec moi, afin que sa parente qu'elle avoit laissée dans une Eglise, & qu'elle alloit retrouver, ne s'apperçût de rien. J'en reçus des lettres le lendemain, & elle continua pendant un mois à m'écrire tous les jours, & jamais lettres n'ont été plus passionnées. J'y répondois d'une maniere d'autant plus tendre, que j'étois sincérement touché ; car j'avois tous les sujets du monde de croire que cette jeune personne m'aimoit, & qu'elle n'avoit jamais aimé que moi. Je n'osois aller la voir dans le Couvent, parce qu'elle m'avoit dit que cela l'exposeroit, & qu'il valoit mieux que

jamais perſonne ne découvrît notre amour.
J'étois donc borné à lui écrire & à recevoir de ſes lettres, en attendant l'occaſion de nous revoir.

Il y avoit environ un mois que notre petit commerce duroit, quand elle me manda qu'elle étoit obligée de l'interrompre, & qu'on lui en avoit fait ſcrupule. Cette lettre m'accabla ; & ne me contentant pas de lui écrire avec tout le déſeſpoir dont j'étois capable, je confiai la paſſion que j'avois pour elle à une Dame de mes amies, qui me promit d'aller la voir, & de lui parler pour moi.

Cette Dame l'ayant vûe, me vint dire que le ſcrupule dont elle m'avoit parlé, n'étoit qu'un prétexte, & que la vraie raiſon de ſon changement étoit une paſſion nouvelle ; qu'elle ne lui avoit pas avoué la choſe, mais qu'il lui avoit été aiſé de le comprendre par tout ce qu'elle avoit dit. J'en fus perſuadé quand cette Dame m'eut rendu compte de ſa converſation : je ne laiſſai pas pourtant de la prier de lui rendre une ſeconde viſite, pour tâcher de la faire revenir. Elle ne voulut point s'expliquer avec cette Dame plus qu'elle n'avoit fait la premiere fois ; mais m'écrivant à moi-même, elle m'avoua qu'elle n'avoit pu continuer à aimer un homme qu'elle n'oſoit voir, & qui d'ailleurs paſſoit pour avoir

mille autres inclinations. Le ſtyle de ſa lettre me convainquit plus de ſon changement, que les mauvaiſes raiſons qu'elle alléguoit; & je reconnus alors, que quelque ſoin qu'on prenne de rendre une lettre tendre & paſſionnée, elle ne l'eſt plus dès que le cœur ne la dicte pas. Je ne doutai donc plus qu'elle n'en aimât un autre. Mais combien ma vanité ſouffrit-elle quand j'eus lieu de croire que celui à qui elle étoit attachée étoit un valet-de-chambre de ſa mere!

Comme je l'aimois de bonne foi, je tâchai de la juſtifier dans mon eſprit, n'attribuant l'amour qu'elle avoit pour lui qu'à la facilité qu'elle trouvoit de le voir; & je réſolus de lui ôter du moins ce prétexte, en me mettant ſur le piéd de la voir auſſi ſouvent que je voudrois. J'avoue qu'il y avoit un peu de lâcheté à moi de continuer à aimer une perſonne qui avoit le cœur aſſez bas pour écouter un valet-de-chambre; mais, outre que ma jalouſie n'alloit pas auſſi loin qu'elle auroit pu aller, parce que ce valet n'avoit pu la voir qu'à la grille, je l'excuſois un peu de n'avoir pas, à ſon âge, aſſez de conſtance pour aimer & ne voir jamais ſon amant. C'eſt ma faute, diſois-je; & depuis que je l'aime, je devois avoir trouvé cent manieres de la voir. Celle que j'imaginai pour cela, fut de

me déguiſer moi-même en valet, & d'aller la voir, comme ſi je fuſſe venu de la part de ſa mere. Dès qu'elle m'eut reconnu, elle témoigna tant de joie & de reconnoiſſance de ce que je l'avois aſſez aimée pour cela, que je crus vingt fois qu'elle alloit perdre l'eſprit, tant elle parut hors d'elle-même. Elle ne ceſſoit point de me répéter : Hélas ! Eſt-il poſſible que vous m'aimiez ? Je ne le croyois pas. Que je ſuis heureuſe ! J'en mourrai de joie.

Ces tranſports ſi naturels me charmérent au point que je n'eus plus de chagrin de l'infidélité qu'elle m'avoit faite : je lui en fis des reproches ; elle m'avoua qu'elle avoit eu quelque honnêteté pour l'homme dont je lui parlois, mais qu'elle ne l'avoit écouté que dans le déſeſpoir où l'avoit miſe l'indifférence qu'elle s'étoit imaginée que j'avois pour elle ; & qu'au reſte, pour me marquer qu'elle n'avoit nulle conſidération pour lui, elle le feroit poignarder, ou qu'elle le poignarderoit elle-même ſi je voulois. Je lui dis qu'elle ne ſe mît point dans l'eſprit d'idées chimériques ; & que c'étoit aſſez qu'elle ne vît jamais cet homme, & qu'elle me demandât pardon. Elle ſe jetta à genoux, & pleurant de tout ſon cœur, elle me fit des excuſes d'une maniére ſi vive, que j'avois peine à ne pas rire.

Tout cela me faiſoit un plaiſir extrême,

& je goûtois tout ce qu'il peut y avoir de délicieux dans l'assurance d'être aimé ; car on ne pouvoit avoir plus d'esprit qu'elle en avoit, & j'étois persuadé que ce n'étoit que la force de la passion qui la portoit à ces excès. Je lui donnai, avant que de la quitter, quelques leçons pour m'être toujours fidéle ; & voyant que je ne lui parlois point de l'épouser, elle me demanda si je ne la trouvois pas un assez bon parti pour cela. Je lui répondis que je ne croyois pas que ses parens pensassent si-tôt à l'établir, & que je craignois d'ailleurs que pouvant prétendre à de meilleurs partis que moi, on ne me refusât si je la faisois demander. Hé bien, me dit-elle, qu'avons-nous affaire de parens ? si vous voulez que je sois votre femme, je me sauverai du Couvent, & j'irai vous trouver où vous voudrez. Il faudra bien qu'on nous marie après cela. Je lui représentai qu'il falloit avoir un peu de patience, & que j'agirois sourdement pour pressentir la volonté de sa mere & pour tâcher d'avoir son consentement. Ces paroles la remirent un peu ; mais elle ne voulut jamais me laisser aller, que je ne lui eusse juré que je l'épouserois.

Elle étoit en effet un si bon parti, qu'il y avoit déja quelque temps qu'on ménageoit son mariage avec l'aîné d'une Maison titrée ; & même toutes choses ayant

été diſpoſées pour ce mariage, on la fit ſortir du Couvent, & le bruit ſe répandit qu'elle alloit ſe marier à celui qui la recherchoit. Elle dit hautement à ſa mere qu'elle ne l'épouſeroit jamais, parce qu'elle s'étoit promiſe à un autre, & elle me nomma ſans en vouloir faire aucun myſtére.

Cette nouvelle me ſurprit d'une étrange ſorte, car perſonne ne ſavoit que je la connoiſſois. Comme le mariage dont il s'agiſſoit étoit réſolu entre les parens, on lui remontra qu'elle ne devoit jamais ni ſe ſouvenir, ni parler de l'intrigue qu'elle diſoit qu'elle avoit eûe avec moi ; & que ſi elle s'obſtinoit à ne pas obéir, on la renfermeroit pour le reſte de ſes jours. Cette menace l'intimida ; mais ce qui la rendit obéiſſante, ce fut la vûe de celui qu'elle devoit épouſer. Elle ne le vit que la veille du jour deſtiné au mariage ; & elle le trouva ſi à ſon gré, qu'elle l'aima d'abord avec la même facilité & le même emportement qu'elle avoit eu pour moi.

Elle m'avoit fait ſavoir ce qu'elle avoit dit à ſes parens, touchant les engagemens que nous avions enſemble, ajoûtant qu'il n'y avoit point d'autre reſſource que de l'enlever ; & pour cela, elle me donnoit une heure où je pourrois la trouver dans une Egliſe voiſine de ſa maiſon. J'avois peine à me réſoudre d'en venir à cette extrémité-là,

comme elle étoit un fort bon parti, & que je m'en croyois aimé passionnément, je passai par-dessus toutes les considérations qui auroient pû me retenir ; & ayant pris toutes les mesures nécessaires pour cet enlevement, je me rendis avec un carrosse à l'Eglise qu'elle m'avoit marquée. J'y arrivai justement comme on la marioit. Je crus qu'elle avoit voulu me jouer, & ne me figurant pas qu'on pût changer en si peu de temps, je pris tout ce qu'elle m'avoit mandé touchant le dessein de l'enlever, comme une piéce qu'elle avoit voulu me faire. Cela me consola assez de sa perte, pour oser être le témoin de la cérémonie de son mariage. J'y demeurai jusqu'à la fin ; ce qui choqua fort les parens à qui elle avoit parlé de moi, qui depuis ce temps-là ont toujours été mes ennemis, sans que jamais j'aye pû avoir d'éclaircissement, ni avec eux, ni avec mon infidéle maîtresse, qui ne fit pas semblant de me voir, ou qui peut-être ne me vit pas, tant elle étoit occupée de celui qu'elle épousoit.

On sera surpris que je ne pensasse point à me venger des infidélités que l'on me faisoit ; mais j'avoue que l'amour étant la chose du monde la plus libre, je n'ai jamais mis ces sortes d'injures au nombre de celles dont il est permis à un honnête homme de se venger. Je n'ai pourtant pas toujours

gardé cette modération ; & dans la suite, on en verra des exemples qui m'ont coûté bien des peines & des embarras.

Quand je vis cette derniere maîtresse mariée, je crus plus que jamais qu'il étoit impossible de trouver parmi les femmes les douceurs d'une véritable passion, & cela me rendit, à leur égard, moins honnête que je n'avois été. Je ne me piquai plus avec elle, ni de politesse, ni de complaisance ; & ce qui me surprit moi-même, c'est que plus je paroissois brutal, plus il me sembloit qu'elles avoient pour moi de ménagement & d'égards.

J'eus cette brutalité, qui ne m'étoit pas naturelle, pour une Dame que je ne connus que par le mal que je lui entendis dire de moi. C'étoit une femme qui avoit un mari qu'elle avoit rendu presque imbécille, à force d'avoir pour lui des airs de hauteur & de mépris. Comme elle étoit belle & fort maîtresse de sa conduite, presque tous les jeunes gens de la Cour s'attachoient à elle, & elle avoit la réputation de changer d'amans tous les quartiers. Je n'avois pû m'empêcher d'en faire des railleries qui lui étoient revenues. Elle s'en plaignoit par tout, & elle garda si peu de mesures, qu'un jour l'ayant trouvée dans une maison, elle me déchira, en ma présence, de la maniére du monde la plus injurieuse,

injurieuse. Je lui rendis injures p[illegible]
res ; & si l'on ne m'avoit retenu, je crois que je lui aurois donné un soufflet. Ce démêlé fit beaucoup de bruit, & tout le monde blâma en moi une brutalité que je condamnois le premier. On voulut m'obliger de lui en faire quelque satisfaction, mais je ne pus m'y résoudre, & je continuai à donner par tout des marques du mépris que j'avois pour elle.

Ce procedé me [illegible]it mieux que je ne pensois, & cette I[illegible] devint mon amie à force de me croi[illegible]n ennemi. Elle me fit parler par une I[illegible], qui me demanda en grace que je la [illegible]chez elle, m'assurant que je n'en se[illegible]as mal satisfait. Je ne pouvois m'attendre dans ce rendez-vous, qu'à recevoir de nouvelles injures, & c'est ce qui me donnoit de la peine à y consentir ; mais enfin, on m'assura si fort que ce n'étoit point pour cela qu'on vouloit m'entretenir, que je me laissai gagner, & je me trouvai chez la Dame qui devoit me la faire voir.

Elle y vint, & elle commença par pleurer, en disant qu'elle étoit bien malheureuse d'être haïe du seul homme qu'elle aimoit. Ce compliment me surprit & me toucha, & nous nous raccommodâmes si bien, que je devins le premier & le plus

aſſidu de ſes amans. J'écartai to
tres ; mais voyant qu'elle faiſoit
ment tout ce que je ſouhaitois, je
çai à n'avoir plus pour elle les
auſſi hautes que je les avois eûes.
plaiſance & mon honnêteté lui d
le moyen de rappeller les amans q
fait fuir, & j'aimai mieux la voir
que de devoir ſa fidélité à mes
traitemens & à mes menaces. Je n
gnai peu à peu, & j'appris qu'el
en parlant de moi, que je n'avois
de courage pour être méchant, &
bonté me rendoit malheureux au
femmes. J'admirois qu'une femm
gouvernoit ſon mari qu'en le g
dant, voulût être gourmandée à
pour être gouvernée par ſes aman

J'avois cette intrigue dans le te
la Reine-Mere fit arrêter Monſieu
ce ; & l'attachement que nous avi
lui, mon frere & moi, nous ayan
ſuſpects, mon frere me conſeilla
un voyage en Pologne, où le bi
enfans que j'y avois laiſſés, p
avoir beſoin de ma préſence. Je
conſeil, le laiſſant ſeul à Paris m
la fois, & ce qu'il devoit à la Rei
qu'il devoit au Prince ; & je pris
de Pologne, me croyant fort détr

ſemmes, mais étant pourtant to
même & plus exposé que jamais a leurs
infidélités. C'eſt ce qu'on verra dans la ſuite
d'une maniére encore plus marquée qu'on
ne l'a vû juſqu'ici.

Fin du ſecond Livre.



assidu de ses amans. J'écartai tous
tres ; mais voyant qu'elle faisoit g
ment tout ce que je souhaitois, je co
çai à n'avoir plus pour elle les m
aussi hautes que je les avois eûes. M
plaisance & mon honnêteté lui dor
le moyen de rappeller les amans que
fait fuir, & j'aimai mieux la voir in
que de devoir sa fidélité à mes n
traitemens & à mes menaces. Je m'
geai peu à peu, & j'appris qu'elle
en parlant de moi, que je n'avois p
de courage pour être méchant, &
bonté me rendoit malheureux aup
femmes. J'admirois qu'une femme
gouvernoit son mari qu'en le gou
dant, voulût être gourmandée à so
pour être gouvernée par ses amans.

J'avois cette intrigue dans le tem
la Reine-Mere fit arrêter Monsieur l
ce ; & l'attachement que nous avio
lui, mon frere & moi, nous ayant
suspects, mon frere me conseilla d
un voyage en Pologne, où le bie
enfans que j'y avois laissés, pou
avoir besoin de ma présence. Je sui
conseil, le laissant seul à Paris mér
la fois, & ce qu'il devoit à la Reine
qu'il devoit au Prince ; & je pris l
de Pologne, me croyant fort détron

ſemmes, mais étant pourtant to[illegible]
même & plus expoſé que jamais à leurs infidélités. C'eſt ce qu'on verra dans la ſuite d'une maniére encore plus marquée qu'on ne l'a vû juſqu'ici.

Fin du ſecond Livre.



LIVRE TROISIÉ

JE pris ma route par l'Allema
j'arrivai à Heidelberg sur la fin
Il n'y avoit que deux ou trois an
Prince Charles Louis de Baviere
rétabli dans son Electorat ; & ses
ont fait assez de bruit pour faire ju
sa Cour étoit galante, & que je p
trouver les écueils que j'avois résol
ter : mais j'avoue que je n'aurois
prévû celui que j'y trouvai, & qu'il
d'autant plus fâcheux que je l'avoi
recherché. Il y avoit une Françoise
vice de Madame l'Electrice. Cette fi
belle, & elle ne connoissoit ni dan
Province de la France, ni de quel
elle étoit née. Elle avoit été, à c
disoit, amenée en Allemagne à l'
dix ans, par une Françoise qui avo
pour sa mere jusqu'à sa mort ; ma
femme avoit déclaré en mourant
l'avoit chargée de sa conduite sans l
découvert le secret de sa naissanc
comme elle ne s'étoit pas mieux ex
sur le sort de cette fille, on l'appell
vanturiere, nom qui lui convenoit
que la suite de sa vie confirma encor
que le commencement.

L'Avanturiere donc, car on ne l'appel-loit point autrement, étoit à Heidelberg quand j'y arrivai. Comme elle étoit belle, & qu'elle avoit beaucoup d'eſprit & d'agré-ment, elle y étoit fort diſtinguée, & la plûpart des galanteries dont on parloit le plus, rouloient ſur elle. Je la vis, & dès la premiere vûe nous fiſmes connoiſſance. Je la trouvai fiére ſu[illegible] la qualité ; & ce qu'on diſoit de l'incertit[illegible] de ſa condition & du peu de connoiſſan[illegible] qu'on avoit de ſes pa-rens, lui avoit fai[illegible] rendre le parti de s'en donner de conſi[illegible]bles : elle ne faiſoit donc point diffic[illegible] dire qu'elle étoit fille d'un grand [illegible] & d'une grande Princeſſe, qui, [illegible] les raiſons qu'elle n'expliquoit pas, [illegible]avoient fait cacher en Allemagne. Je crus d'abord que ce n'étoit qu'en riant qu'elle s'attribuoit une naiſſan-ce ſi illuſtre ; mais je m'apperçus qu'elle en étoit perſuadée ; & dès la trois ou quatrié-me fois que je la vis, elle me dit qu'elle avoit fait tirer ſon horoſcope, & que les Devins lui avoient prédit qu'elle devoit paſ-ſer en Pologne, parce que c'étoit là où elle trouveroit ſes parens, & un établiſſement digne d'elle. Elle vivoit dans cette eſpé-rance, en attendant que le Ciel lui préſen-tât une occaſion d'accomplir ſon horoſco-pe, en lui fourniſſant le moyen d'aller à Varſovie. Elle crut qu'elle avoit trouvé

cette occasion en moi; & elle n
plus que le Ciel ne m'eût envoyé
pour la conduire où ses destinées
loient.

Elle m'en parla, & je reçus sa pro
en raillant; mais je fus obligé de
mon sérieux, voyant qu'elle parl
de bon. Je lui représentai qu'elle é
bien chez Madame l'Electrice pour
ser; que j'étois obligé de faire mon
en poste, & par conséquent il m'é
possible de me charger d'elle; &
ce seroit exposer sa réputation & l
ne, que de faire une pareille équip
me répondit que j'avois beau dire, &
me suivroit.

Je reconnus alors la faute qu
faite d'avoir noué connoissance tr
lement avec cette fille, & d'avo
m'attacher à elle; car j'avoue qu'e
voit plu. Elle étoit Françoise; & la
sans aucun obstacle, j'avois un peu
par lui en conter. Elle avoit fait f
mon amour lorsque je ne pensois
divertir; & elle se mit si bien dan
que je l'aimois, & que je serois
qu'elle résolut de me suivre.

Je ne vis point d'autre moyen d
débarrasser, que d'examiner si parn
qui lui en contoient, il n'y auro
quelqu'un qui l'aimât de bonne f

qui ſon abſence ne fût pas indiffé[illegible] . Je ne fus pas long-temps ſans trouver ce que je cherchois, & je m'apperçus qu'un gros Allemand, homme de qualité, l'aimoit éperduement, & l'auroit épouſé ſans Madame l'Electrice, qui s'oppoſoit à une alliance indigne de lui.

Ne doutant point du tout de l'attachement ſérieux de cet homme pour la Demoiſelle, je réſ[illegible] de lui donner de la jalouſie, & j'affe[illegible] encore plus qu'auparavant d'en paroi[illegible] amoureux. Je trouvai même le moyen [illegible] faire dire que j'étois homme capable d[illegible]nlever ſa maîtreſſe, & qu'il feroit bien[illegible]-ſeulement de l'obſerver, mais auſſi [illegible]vertir Madame l'Electrice de prendre garde qu'elle ne lui échapât. Je ne ſavois ſi cet artifice réuſſiroit, car l'Allemand ne s'expliquoit point : il ouvroit de grands yeux ſur moi toutes les fois que nous étions enſemble, mais c'étoit toujours ſans me parler.

Cependant le jour de mon départ arriva; & ayant encore doublé mon ſérieux pour faire entendre raiſon à l'Avanturiere, & pour l'obliger de quitter ſa réſolution de me ſuivre, je ſortis d'Heidelberg avec mes gens, croyant qu'elle y avoit renoncé; mais, à peine fûmes-nous à une lieue de cette Ville, qu'ayant été obligés de nous arrêter, parce qu'un de nos chevaux s'é-

toit déferré, nous fûmes joints p
Cavaliers : c'étoit mon Avanturier
sée en homme. Quelque étonnem
me donnât cette apparition, je fus
plus surpris de voir que le Caval
l'accompagnoit étoit le gros Allem
en étoit amoureux.

Il ne me parla pas plus qu'il a
jusques-là, & il se contenta de me
avec de grands yeux, pendant que
turiere me disoit que sur les difficu
je lui avois faites de la conduire e
gne, elle avoit persuadé à cet A
de l'accompagner, & que je ne
lui refuser de souffrir qu'ils fissent
ge avec moi.

Comme j'avois paru à Heidelber
reux de cette fille, j'eus peur qu'o
sa fuite sur mon compte ; &, d'aill
prévoyois beaucoup d'embarras à l
en Pologne. L'équipage où je vo
Allemand, me surprenoit ; & je ne
comprendre comment un homme
qualité alloit de la sorte, sans suit
un pays étranger, trainant avec
fille qui vouloit se faire accompag
un homme qu'il avoit sujet de
comme son rival. Je résolus de m
pliquer avec lui ; & le prenant en
lier, je lui dis en Allemand, q
priois de m'apprendre quel étoit

lui, & à quoi je pouvois le servir.

Cet homme, avant que de me répondre, me fit de profondes inclinations; & enfin, rompant le silence obstiné qu'il avoit toujours gardé avec moi, il me dit, me traitant d'Altesse, qu'il étoit trop honoré du choix que j'avois fait de lui pour lui faire épouser la Princesse ma sœur. On peut juger combien ces paroles m'étonnérent; mais, quelque surprise que j'en eusse, je devinai la tromperie qu'on lui faisoit; & ce que je connoissois déja du caractére de l'Avanturiere, me fit conjecturer tout ce que j'appris dans la suite.

Elle avoit fait entendre à cet Allemand que j'étois son frere, & elle m'avoit donné le nom de Prince d... en lui faisant croire que je me déguisois pour les mêmes raisons qui l'avoient obligée de se déguiser aussi à Heidelberg; mais, que s'il vouloit passer avec elle en Pologne, je l'avois assûrée de les marier, & de les remener ensuite en France avec tout l'éclat de ma qualité.

Il n'est pas difficile de voir que le gros Allemand n'étoit pas l'homme du monde le plus spirituel; mais il n'eut pas la même bêtise lorsque je l'eus détrompé; il prit son parti en homme d'esprit, & il me jetta dans de nouveaux embarras. Je lui dis donc, que je n'étois ni Prince, ni frere de l'A-

vanturiere ; qu'il falloit qu'elle eût
l'eſprit, pour ſe mettre ces extrava
dans la tête, & pour vouloir les lui
der ; & que le meilleur conſeil que j
leur donner à l'un & à l'autre, c'é
retourner à Heidelberg avant que le
tie eût éclaté.

Soit que cet homme fût médiocr
amoureux, ſoit que la tromperie qu
avoit faite, eût guéri ſon amour, à
eut-il reconnu que je lui parlois de
foi, qu'il piqua ſon cheval vers la
me laiſſant l'Avanturiere plus obſtin
jamais à vouloir me ſuivre. Je lui
ſolument, que je ne pouvois l'emm
& que ſi elle s'opiniâtroit à un de
peu raiſonnable, je retournerois à H
berg, & que j'apprendrois ſa folie
le monde.

Mes diſcours la touchérent foible
&, atteſtant toujours mon amour &
délité, elle me conjura, les larm
yeux, de lui aider à ſuivre ſes deſt
& j'avouerai encore ici ma foibleſſe,
pouvois balancer à croire que cett
étoit une folle ; cependant ſa beaut
tendriſſoit : j'étois même flatté du
amour qu'elle me faiſoit paroitre
crois que j'aurois été aſſez bon pou
mener, ſi on ne fût venu la repr
ce qui prouve bien qu'il n'y a point d

d'embarras, on eſt ſouvent expoſé
étranges avantures.

Je rendis compte à Monſieur l'E
de la maniére dont les choſes s'étoi
ſées. Il ne douta point du tout de la
de mon récit : il rit beaucoup du g
lemand, & m'aſſura qu'il mettroit ſo
cation à lui faire épouſer l'Avanturi

On me permit de partir après ce
plication, mais je tombai malade e
min, & je n'arrivai à Varſovie que
ſix ſemaines après. J'appris avant
arriver, que la ſeule perſonne dont
gnois la préſence, étoit morte depu
ques jours. On voit bien que je p
celle chez qui j'étois demeuré cac
avoit trois ans. Après mon dépar
avoit épouſé celui avec qui je l'av
priſe, & le bruit étoit que cette
ayant voulu l'empoiſonner, avoit
venue, & qu'elle n'étoit morte que
ſon qu'il lui avoit donné.

Le Roi Ladiſlas étoit mort auſſi d
née 1648, & le Prince Caſimir ſo
lui ayant ſuccedé à la Couronne
épouſé la Reine, ſa belle-ſœur. Je
cette Princeſſe groſſe & ſur le point
ſes couches. Elle me témoigna be
de joie de me revoir, & me dit qu
vois fort à propos, pour deux raiſons
pour remédier à toutes les mauvaiſ

tes que mon second frere s'étoi[illegible] t en Pologne ; & l'autre, pour rendre le calme à une pauvre fille qui avoit eu recours à elle, & qui se plaignoit fort de moi.

Elle m'apprit en gros que mon frere s'étoit attiré beaucoup d'ennemis par l'imprudence de plusieurs galanteries, & que même il étoit obligé de ne plus venir à la Cour. A l'égard de la fille, qui prétendoit avoir sujet d[illegible] se plaindre, je fus fort surpris d'appren[illegible] par le portrait qu'on m'en fit, que [illegible]étoit mon Avanturiere d'Heidelberg, [illegible] étoit arrivée en Pologne, près de qu[illegible]e jours avant moi.

La Reine me [illegible] que cette fille publioit que je lui avois donné une promesse de mariage, & qu'après avoir reçu d'elle toutes les marques d'une entiére confiance, je l'avois abandonnée. Je répondis à la Reine que c'étoit une folle, & je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé à son égard. La Reine ajoûta qu'elle commençoit à plaire au Roi, & qu'on disoit déja que ce Prince avoit de l'amour pour elle. Cela me consola un peu, & j'esperai que la complaisance qui lui étoit dûe, pourroit me débarrasser de cette folle.

J'appris comment elle étoit sortie d'Heidelberg, & voici ce qu'on me conta. Après que Madame l'Electrice l'eut fait revenir, Monsieur l'Electeur pensa à ce qu'il m'a-

voit dit, & tâcha en effet de la m
Seigneur Allemand qui en étoit am
mais cette extravagante, toujour
dée que son étoile l'appelloit en F
refusa de l'épouser. L'Allemand
tra, soutenu du crédit de l'Electeu
l'enferma pour mieux la réduire. E
va le moyen de se sauver, & ayan
habit d'homme, elle avoit passé
vie, suivie d'une seule femme
comme elle. Je fus le premier qu'
cha; mais ne me trouvant point,
chant ce que j'étois devenu, elle s
dire que je l'avois trompée, & qu'
venue me chercher, pour exiger
l'effet de la promesse qu'elle disoi
lui avois donnée. C'est ainsi qu'ell
la Reine; mais avant même que j'a
elle commençoit à tenir un autre l
& l'amour que le Roi marqua pou
& qu'il lui déclara presqu'aussi-tôt
vit, lui fit croire que son horosco
s'accomplir, & elle ne s'avisa pl
plaindre, ni de moi, ni de sa m
destinée.

Je la revis donc comme si nous
étions jamais vûs; elle ne m'entre
de l'amour que le Roi lui tém
J'applaudis fort au choix de ce Pr
il me parut que la gloire de s'en
mée, lui avoit entiérement remis

commença à me haïr presqu'autan
rivale.

D'ailleurs, la mauvaise conduite
frere le Comte, avoit un peu ren
nom odieux aux Polonois. J'ai
s'étoit retiré à Varsovie il y avoit
dix-huit mois, ayant été obligé
de France, & croyant que j'étois
en Pologne. Il y avoit trouvé cet a
j'ai parlé, avec qui j'avois quitté
& dont je m'étois séparé à Padoue.

La Reine les avoit fort bien re
& l'autre; mais comme la mort
Ladislas, & l'élection du nouveau
simir, suivie de son mariage, n'avo
pé les Polonois que de cérémonie
divertissemens, ils n'avoient pû
l'occasion, qu'ils disoient qu'ils éto
nus chercher, de servir le Roi de P
contre la Suéde, & tout leur temp
passé à des commerces d'amour.
sûs point d'autres particularités,
qu'ils s'étoient souvent battus, &
profession qu'ils faisoient de ne gar
cunes mesures avec les femmes, dor
plaisoit d'être amoureux, avoit ob
Reine de leur défendre de se mon
Cour; c'est-à-dire, qu'ils avoient a
rablement bien confirmé l'opinion
avoit, dès ce temps-là, du peu de p
des François dans leurs intrigues

reuses ; opinion que ceux de nos jeunes gens qui ont depuis visité les Cours étrangéres, n'ont pas détruite, & que je vois aujourd'hui si bien établie par tout, qu'on regarde avec admiration un jeune homme de qualité, qui n'est pas un étourdi & un fou.

Quelque chagrin que la Reine eût contre moi, elle mettoit beaucoup de différence entre le caractére de mon frere & le mien ; & si elle me parut souhaiter que je ne restasse pas long-temps en Pologne, ce fut parce qu'elle me crut peu propre à la servir dans le dessein qu'elle avoit de gouverner le Roi, à qui j'étois devenu suspect. Ainsi, quand j'eus mis ordre à mes affaires & assuré le bien de mes enfans, dont la Reine prenoit toujours soin, je pensai à m'en retourner en France. Je tâchai de persuader à mon frere & à l'ami que j'avois en Pologne, d'avoir une meilleure conduite, & l'effet de mes remontrances, fut de les faire passer en Suéde, où ils espéroient trouver plûtôt l'occasion de servir, car leur procès leur avoit été fait en France, & ils n'osoient y revenir.

Je quittai la Pologne cette seconde fois, à peu près comme j'en étois sorti la premiere, c'est-à-dire, assez mal avec la Cour, & toujours à cause des femmes ; car ce fut

l'Avanturiere d'Heidelberg qui vint m'y troubler, & sans ce malheureux incident, j'aurois trouvé beaucoup d'agrément auprès du Roi Casimir. Ce Prince étoit du génie de son frere, c'est-à-dire, ennemi des affaires & esclave des plaisirs, mais beaucoup plus brave & plus courageux. Il n'avoit pas naturellement assez de hardiesse pour rien entreprendre; c'est ce qui a donné à la Reine un pouvoir absolu pour le déterminer sur tout : mais quand il étoit déterminé, il ne manquoit ni de courage, ni de résolution pour bien exécuter. Il avoit un extrême penchant pour les femmes, & se piquoit peu d'être constant. Sa légereté naturelle étoit aidée, à cet égard, par des réflexions, qui lui faisoient craindre que Dieu ne le punît des égaremens où l'entraînoient ses intrigues, & il ne manquoit jamais d'être dévot, quand il commençoit à se lasser d'une maîtresse; mais sa dévotion ne duroit pas plus que ses amours, & toute sa vie a été un mélange de galanteries & de scrupules. A l'égard des manières, il les avoit franches & honnêtes, mais il étoit simple, & s'amusoit à la bagatelle; & si le Roi de Suéde & Lubomirski (1) eussent voulu le laisser en repos, il se seroit

(1) Général des Rébelles, qui lui firent la Guerre pendant quinze ans.

peu mis en peine de la réputation de grand Roi, pour jouir des commodités & des plaisirs d'homme privé.

La Reine le gouvernoit, sans être aussi assurée qu'elle devoit l'être du pouvoir qu'elle avoit sur lui. Elle n'avoit là-dessus aucune présomption, & elle étoit la seule du Royaume qui ne sentît pas toute son autorité. Ce n'est pas qu'elle n'eût assez bonne opinion de son esprit, & qu'elle ne connût le caractére de celui du Roi, mais c'étoit par cette connoissance même qu'elle se défioit de son autorité. Elle craignoit toujours qu'un Prince, dont le caractére étoit si facile, ne se laissât gouverner par d'autres; & comme il ne pouvoit s'empêcher d'avoir des galanteries, elle avoit grand soin de le dégoûter de toutes les femmes qui pouvoient avoir assez d'esprit pour se rendre maîtresses du sien.

Telle étoit la situation de la Cour de Pologne; car commençant à n'être plus enfant, je m'appliquois un peu plus que je n'avois fait jusques-là à connoître le génie des personnes que je fréquentois, & l'état de leurs affaires.

Avant que de quitter la Pologne, il m'arriva une avanture nouvelle qui pensa me coûter la vie, & qui me rendit témoin d'un des plus cruels spectacles que l'on p
voir. Je frémis même encore, quan

l'Avanturiere d'Heidelberg qui vint m'y troubler, & sans ce malheureux incident, j'aurois trouvé beaucoup d'agrément auprès du Roi Casimir. Ce Prince étoit du génie de son frere, c'est-à-dire, ennemi des affaires & esclave des plaisirs, mais beaucoup plus brave & plus courageux. Il n'avoit pas naturellement assez de hardiesse pour rien entreprendre; c'est ce qui a donné à la Reine un pouvoir absolu pour le déterminer sur tout : mais quand il étoit déterminé, il ne manquoit ni de courage, ni de résolution pour bien exécuter. Il avoit un extrême penchant pour les femmes, & se piquoit peu d'être constant. Sa légereté naturelle étoit aidée, à cet égard, par des réflexions, qui lui faisoient craindre que Dieu ne le punît des égaremens où l'entraînoient ses intrigues, & il ne manquoit jamais d'être dévot, quand il commençoit à se lasser d'une maîtresse; mais sa dévotion ne duroit pas plus que ses amours, & toute sa vie a été un mélange de galanteries & de scrupules. A l'égard des manières, il les avoit franches & honnêtes, mais il étoit simple, & s'amusoit à la bagatelle; & si le Roi de Suéde & Lubomirski (1) eussent voulu le laisser en repos, il se seroit

(1) Général des Rébelles, qui lui firent la Guerre pendant quinze ans.

peu mis en peine de la réputation de grand Roi, pour jouir des commodités & des plaisirs d'homme privé.

La Reine le gouvernoit, sans être aussi assurée qu'elle devoit l'être du pouvoir qu'elle avoit sur lui. Elle n'avoit là-dessus aucune présomption, & elle étoit la seule du Royaume qui ne sentît pas toute son autorité. Ce n'est pas qu'elle n'eût assez bonne opinion de son esprit, & qu'elle ne connût le caractére de celui du Roi, mais c'étoit par cette connoissance même qu'elle se défioit de son autorité. Elle craignoit toujours qu'un Prince, dont le caractére étoit si facile, ne se laissât gouverner par d'autres; & comme il ne pouvoit s'empêcher d'avoir des galanteries, elle avoit grand soin de le dégoûter de toutes les femmes qui pouvoient avoir assez d'esprit pour se rendre maîtresses du sien.

Telle étoit la situation de la Cour de Pologne; car commençant à n'être plus enfant, je m'appliquois un peu plus que je n'avois fait jusques-là à connoître le génie des personnes que je fréquentois, & l'état de leurs affaires.

Avant que de quitter la Pologne, il m'arriva une avanture nouvelle qui pensa me coûter la vie, & qui me rendit témoin d'un des plus cruels spectacles que l'on puisse voir. Je frémis même encore, quand j'y

penſe. Quoique le penchant que j'avois à être honnête & généreux à l'égard des femmes, fût particuliérement ce qui m'engagea dans cette avanture, je ne puis cependant la mettre au nombre de celles que j'aurois pû éviter, ſans ce penchant, puiſqu'il n'y a perſonne qui ait un peu d'humanité, qui ne s'y fût engagé ainſi que moi.

Il y avoit deux jours que j'étois ſorti de Varſovie, quand me repoſant dans une eſpéce de Bourgade, en attendant qu'on m'eût donné des chevaux, je vis accourir à moi une femme échevelée qui ſe hâtoit fort de me joindre, me faiſant ſigne de m'approcher, pour lui épargner un chemin dont elle paroiſſoit extrêmement fatiguée. J'allai au-devant d'elle, & quand j'en fus aſſez proche, elle ſe jetta entre mes bras, voulant me parler, mais elle n'en eut pas la force, & elle s'évanouit. C'étoit une petite femme, comme le ſont preſque toutes les femmes Polonoiſes. Elle ne paroiſſoit pas avoir vingt ans, & quoiqu'elle fût fort abattue, je ne laiſſai pas de remarquer qu'elle devoit être auſſi belle qu'on peut l'être en ce pays-là. Je l'emportai dans l'endroit où étoient mes gens, & l'ayant miſe ſur de la paille, faute de lit, nous la fîmes revenir.

Elle nous dit qu'elle étoit de Breſlau, & que ſes parens l'avoient mariée à un Tar-

avec dix ou douze Tartares. Il la reconnut, & venant le ſabre à la main à celui qui avoit ſa femme en croupe, il le menaça de le tuer. Je vins à ſon ſecours le piſtolet à la main, mais le grand nombre de Tartares nous eut bien-tôt entourés, & la femme nous fut enlevée. Je ne ſai ſi dans la colére où étoit le mari, il me prit pour l'amant de ſa femme; mais m'ayant fait ſaiſir, il me força d'entrer dans une étable où il l'avoit déja enfermée, & il me rendit le témoin de l'horrible maniére dont il ſe vengea de ſon infidélité. Il la fit prendre par quatre hommes qui lui tinrent les bras & les pieds pendant que ce barbare commença à l'écorcher. Cette malheureuſe créature me regardoit de temps en temps, & parmi les horribles cris que cet affreux ſupplice lui faiſoit jetter, elle prioit Dieu de lui faire miſéricorde. Elle mourut bien-tôt dans cette barbare opération; & ſon mari la voyant morte, me jetta à la tête ce qu'il lui avoit arraché de ſa peau. Cette action me fit croire qu'il me prenoit pour ſon rival; & craignant avec raiſon qu'il ne voulût me traiter comme ſa femme, je lui criai en Polonois, qu'il prît garde à qui il avoit affaire, que j'étois un étranger, & que je ne connoiſſois point ſa femme. Ces paroles l'obligerent de m'examiner attentivement, & ne trouvant en moi aucuns

traits de celui pour qui vraisemblablement il m'avoit pris, il vint à moi avec plus de civilité que je n'avois sujet d'en attendre d'un homme si inhumain ; &, sans me rien dire, il me fit rendre mes gens & mon équipage, & me laissa en liberté de continuer ma route.

J'avoue que jamais avanture ne m'a causé, ni plus de terreur, ni plus de crainte de périr. Je passai plus de dix jours sans pouvoir m'ôter de devant les yeux le cruel supplice où j'avois vû expirer cette déplorable créature, & il me prenoit de temps en temps de violentes envies d'aller chercher le Ta
tare & de le tuer de ma propre main ; m
enfin le temps dissipa, avec cette affre
image, ces desirs extravagans, aussi
que les réflexions, que je ne pouvois r
pêcher de faire sur les malheurs d'u
riage mal-assorti, & sur la mauvai
duite des femmes.

J'arrivai à Paris sur la fin de J
après avoir été près de dix mois ap
voyage. Dix ou douze jours
retour, Messieurs les Princes fure
liberté, & j'espérai qu'il nous se
mis, à mon frere & à moi, de té
tout l'attachement que nous avi
Monsieur le Prince, sans nous
avec la Cour, avec laquelle nou
qu'il alloit être mieux qu'auparav

nous ne fûmes pas long-temps sans reconnoître que cette espérance étoit vaine ; & dès la premiere fois qu'il nous fut permis de saluer Monsieur le Prince, nous jugeâmes bien qu'il méditoit de sortir de France. Il ne reconnoissoit que trop que la Reine vouloit faire revenir le Cardinal Mazarin, qui je croi étoit alors à Sedan. Ce Prince ne déguisoit pas que si ce Ministre paroissoit jamais, il se mettroit en état de le chasser la force à la main. Nous voyions bien où cela tendoit, & nous ne fûmes bien-tôt que trop confirmés dans nos conjectures. Mon frere ne crut pas devoir suivre Monsieur le Prince hors du Royaume, quelque attachement qu'il eût pour lui ; mais comme j'étois plus sans conséquence, non-seulement il trouva bon que je fisse ce qu'il ne faisoit pas, mais il me conseilla de m'attacher à sa fortune, soit qu'il ne vît pas lieu de me servir auprès de la Reine, soit que dans le desir sincére que mon frere avoit de voir le Prince revenir au service du Roi, il fût bien aise d'avoir quelqu'un auprès de lui, par qui il pût insinuer les conseils qu'il avoit à lui donner.

Mais, quelque motif que mon frere pût avoir de me faire prendre ce parti, je sai bien que je ne l'aurois jamais pris, tant je le trouvois peu sûr pour ma fortune, si dans ce temps-là je n'avois été bien aise de

m'éloigner.

: de Paris, pour me consoler de
d'une maîtresse, avec laquelle
embarqué depuis mon retour de
Ce fut une vraie histoire, & de-
: de ma Carmelite, rien ne m'a-
touché au cœur, & ne m'avoit
tant d'agitations & de chagrins.
ut-on dire que dans les divers évé-
de cette avanture, quoiqu'elle eût
é, j'eus lieu de connoître dans les
s, des caractéres que je n'y avois
ncore apperçus, & contre lesquels
is point en garde. On en jugera par
: que je vais en faire.
ois logé à Paris dans le voisinage
femme dont le mari étoit mort de-
eu de temps, mais duquel elle avoit
parée peu d'années après son maria-
'out le monde vouloit que les galan-
de cette femme eussent donné lieu à
séparation, & je le crus comme les
s; mais quand je vins à la mieux con-
:e, je trouvai encore d'autres raisons
avoient pû obliger son mari à l'éloi-
·. C'étoit la personne du monde la plus
uliére. Les singularités d'une femme
ours bizarres & toujours opposées à ce
on peut attendre d'elle, sont, à mon
:, aussi insupportables que sa mauvaise
duite. Si la réputation d'un mari en

nous ne fûmes pas long-temps ſans reconnoître que cette eſpérance étoit vaine ; & dès la premiere fois qu'il nous fut permis de ſaluer Monſieur le Prince, nous jugeâmes bien qu'il méditoit de ſortir de France. Il ne reconnoiſſoit que trop que la Reine vouloit faire revenir le Cardinal Mazarin, qui je croi étoit alors à Sedan. Ce Prince ne déguiſoit pas que ſi ce Miniſtre paroiſſoit jamais, il ſe mettroit en état de le chaſſer la force à la main. Nous voyions bien où cela tendoit, & nous ne fûmes bien-tôt que trop confirmés dans nos conjectures. Mon frere ne crut pas devoir ſuivre Monſieur le Prince hors du Royaume, quelque attachement qu'il eût pour lui; mais comme j'étois plus ſans conſéquence, non-ſeulement il trouva bon que je fiſſe ce qu'il ne faiſoit pas, mais il me conſeilla de m'attacher à ſa fortune, ſoit qu'il ne vît pas lieu de me ſervir auprès de la Reine, ſoit que dans le deſir ſincére que mon frere avoit de voir le Prince revenir au ſervice du Roi, il fût bien aiſe d'avoir quelqu'un auprès de lui, par qui il pût inſinuer les conſeils qu'il auroit à lui donner.

Mais, quelque motif que mon frere pût avoir de me faire prendre ce parti, je ſai bien que je ne l'aurois jamais pris, tant je le trouvois peu sûr pour ma fortune, ſi dans ce temps-là je n'avois été bien aiſe de

m'éloigner.

éloigner de Paris, pour me consoler de la perfidie d'une maîtresse, avec laquelle je m'étois embarqué depuis mon retour de Pologne. Ce fut une vraie histoire, & depuis celle de ma Carmelite, rien ne m'avoit tant touché au cœur, & ne m'avoit exposé à tant d'agitations & de chagrins. Aussi peut-on dire que dans les divers évémens de cette avanture, quoiqu'elle eût peu duré, j'eus lieu de connoître dans les femmes, des caractéres que je n'y avois point encore apperçus, & contre lesquels je n'étois point en garde. On en jugera par le récit que je vais en faire.

J'étois logé à Paris dans le voisinage d'une femme dont le mari étoit mort depuis peu de temps, mais duquel elle avoit été séparée peu d'années après son mariage. Tout le monde vouloit que les galanteries de cette femme eussent donné lieu à leur séparation, & je le crus comme les autres; mais quand je vins à la mieux connoître, je trouvai encore d'autres raisons qui avoient pû obliger son mari à l'éloigner. C'étoit la personne du monde la plus singuliére. Les singularités d'une femme toujours bizarres & toujours opposées à ce qu'on peut attendre d'elle, sont, à mon sens, aussi insupportables que sa mauvaise conduite. Si la réputation d'un mari en

souffre moins, le repos & la douceur de la vie n'en sont que plus troublés.

Cette femme avoit une fille qui avoit suivi sa destinée, & qui vivoit auprès d'elle; car dans leur séparation, les garçons étoient demeurés chez le mari, & on avoit donné la fille à la mere. C'étoit assurément la plus mauvaise école où l'on pût la mettre, non-seulement par le caractére de singularité qu'avoit la mere, mais aussi par des sentimens fort extraordinaires dans une mere, à l'égard d'une fille; car, ce qu'on auroit de la peine à comprendre, ou du moins ce que je n'avois jamais compris jusques-là, cette mere, qui ne pouvoit ignorer que l'on avoit parlé d'elle, se trouva jalouse de la reputation que sa fille pouvoit avoir [illegible] sur les exemples de sa mere, [illegible] rien davantage que de la [illegible] dans quelque engagement qui pût [illegible] à sa conduite; mais [illegible] ement, elle [illegible] pas [illegible] les engagemens qu [illegible] de sa fille, [illegible] lui fait [illegible] elle avoi [illegible] auprè [illegible] mérite [illegible] & d [illegible]

Telle étoit cette mere, comme j'eus lieu de le reconnoitre, & je n'avois garde de l'accuser d'un pareil caractére. Je crus seulement que la facilité avec laquelle elle souffroit que des gens sans mérite vissent sa fille, n'étoit fondée que sur l'opinion qu'elle avoit qu'ils étoient moins dangereux que d'autres.

La fille étoit fort aimable ; elle avoit naturellement beaucoup d'esprit & de feu, mais fort peu de jugement, & elle joignoit à ce défaut un tempérammment fort vif & fort emporté pour tout ce qui flatte les passions.

Je ne connoissois ni la mere, ni la fille, pour telles que je viens de les dépeindre ; & je les vis d'abord comme d'agréables voisines, dont le commerce seroit à mon goût, par le peu de contrainte qu'elles faisoient profession & de donner & de recevoir ; mais je n'eus pas vû la fille deux fois, que j'en devins très-sérieusement amoureux. Elle reçut les marques de mon amour d'une maniére qui le redoubla, & en peu de jours, nous nous vîmes en possession de nous aimer, comme si nous nous fussions connus toute notre vie.

Elle m'avertit qu'il ne falloit point donner de soupçon à sa mere ; & pour la mettre dans nos intérêts, je fis semblant de m'attacher à sa fille pour deux raisons ;

l'une, pour lui former l'esprit par les connoissances que les voyages & les langues que je possédois m'avoient données; & l'autre, pour ménager son mariage avec un de mes parens, homme fort riche, & qu'on disoit que je gouvernois un peu.

Mais ces deux raisons étoient justement de toutes celles que j'aurois pû choisir, les plus capables de me rendre suspect à la mere. Elle ne vouloit pas que sa fille eût du mérite, & elle vouloit encore moins qu'elle fût bien mariée. Elle ne songeoit qu'à la faire passer pour sotte & pour déreglée, & elle me trouva mal-propre à l'un & à l'autre.

Je m'apperçus donc bien-tôt que je ne lui étois pas agréable. On me comptoit mes visites, on en mesuroit la durée, & jamais je ne me trouvois seul avec la fille, qu'on ne nous fist à elle & à moi des chapitres qui duroient deux heures.

En même temps que j'étois si maltraité, on donnoit une liberté entiére à un autre, de voir & d'entretenir la Demoiselle, tant qu'il lui plaisoit. C'étoit un homme qui possédoit au souverain degré tout ce qui étoit capable de gâter la réputation d'une fille, & de la faire croire de mauvais goût, c'est-à-dire, qu'il étoit parfaitement tel que sa mere vouloit que fussent les amans de sa fille.

Il avoit cinquante-cinq ans, & il étoit si universellement méprisé, que tout le monde à Paris, se trouvoit de la même opinion sur son chapitre. Le plus grand bien que l'on dît de lui, c'est que c'étoit un fort bon homme, ami de la paix & du repos, qu'il ne s'avisoit point de troubler, ni par colére, ni par vengeance, n'ayant jamais mis l'épée à la main, ni menacé de la mettre, encore qu'il fût Officier. Le seul talent qu'il avoit, étoit de se rendre éternel dans une maison, si-tôt qu'il s'y attachoit, sur tout si c'étoit une maison où l'on mangeât & où l'on put croire qu'il y eût quelque galanterie; car il avoit grand soin d'épargner sa bourse & de se faire passer pour homme à bonne fortune.

Il y avoit trente ans que ce vieux Officier étoit ami de la mere de la Demoiselle, & je ne fus pas d'abord surpris de l'assiduité des visites qu'il rendoit à l'une & à l'autre; mais la fille, qui paroissoit avoir pour moi autant de confiance que d'inclination, me dit qu'il étoit furieusement amoureux d'elle. Comme je croyois qu'elle ne parloit ainsi que pour me demander mes conseils, & que je n'avois garde de croire qu'une personne en qui je trouvois beaucoup de mérite, fût capable de l'accepter pour amant, j'en ris avec elle, & je me contentai de lui dire qu'elle évitât exactement de se trouver

ſeule avec lui, pour ne pas donn
la vanité d'un homme auſſi fat & a
que celui-là.

Je crus qu'elle avoit déferé à n
ſeils, mais je fus bien-tôt averti
traire. Je ſus qu'elle le voyoit d
matin juſques au ſoir, & que preſ
les jours, quand la mere étoit cou
reſtoit ſeul avec la fille, juſqu'à
trois heures après minuit. Je lui en
& après m'avoir voulu nier que
auſſi fréquent qu'on me l'avoit
s'excuſa ſur ce qu'elle ne pouvoit
trement, parce que ſa mere voul
lument qu'elle en usât de cette
Ce fut alors que je commençai à c
le caractére d'une mere ſi indign
nom, & je ne doutai point du tou
ne cherchât à faire décrier ſa fille.
que je prenois à la réputation & à l'
ment d'une perſonne que j'aimois
foi, m'obligea de lui découvrir
jectures ſur la conduite de ſa me
il étoit trop tard. La facilité avec
elle voyoit ce vieux Officier,
donné du goût pour lui. Elle com
à le trouver aimable & à ne me plu
car enfin, les femmes s'attachent
peuvent, & quelque différence
fille trouvât entre mon vieux rival
elle aima plus celui des deux qu'il
plus aiſé de voir.

... quelque chagrin que j'eusse
...gement de la Demoiselle, je l'ex-
...a quelquefois, & que mon plus fort
...ntiment tomboit sur la mere ; mais
... bien-tôt sujet de ne me plaindre que
...a fille.

...omme elle aimoit le vieil Officier, &
...lle se trouvoit bien de la liberté qu'on
...onnoit de le voir à toutes heures, elle
...peur que je ne la rendisse suspecte ; &
... s'assurer à mes dépens la possession où
...étoit, elle apprit à sa mere que je l'ai-
... J'ose dire que ce fut moins mon
...ur qui me nuisit auprès de la mere, que
...e qu'elle avoit de mon mérite. Elle
...nit que sa fille n'aimât un honnête
...me, & ne passât pas pour être d'aussi
...vais goût qu'elle la vouloit.

...e ne savois point que cette fille eût dé-
...ert mon amour à sa mere, & je n'at-
...ai le froid qu'on me fit qu'à une suite
...s bizarreries ordinaires. Cependant, ce
... la mere avoit prévu arriva. Les visi-
...rop fréquentes du vieil Officier firent
...t dans le monde. Les valets préten-
...nt l'avoir vû sortir à heure indue de la
...nbre de la fille ; & en peu de temps,
...n dit tout ce qu'on en pouvoit dire de
... désavantageux.

...e me trouvai alors dans des circonstan-
...bien dures pour un homme qui aime

ſincérement. Quoique je ne cruſſe pas cette fille auſſi perfide qu'elle étoit, je ne pouvois pourtant m'empêcher de croire une partie des bruits qu'on en répandoit ; mais comme je l'aimois toujours, & que l'amour m'intéreſſoit à ſa gloire, je me voyois partout obligé de prendre ſon parti, & de m'inſcrire en faux contre des choſes que je ne ſavois que trop bien fondées.

Cette fille ne pouvoit ignorer le zéle avec lequel je prenois ſes intérêts ; mais, ſoit qu'elle eût honte de la perfidie qu'elle ſe reprochoit, ſoit qu'elle eût levé le maſque, & qu'elle craignit des conſeils qu'elle ne vouloit pas ſuivre, elle m'évita avec tant de ſoin, qu'il ne me fut pas poſſible de lui parler.

Je me trouvai fort embarraſſé ſur le parti que j'avois à prendre. Je ne me pouvois mettre dans l'eſprit qu'elle aimoit véritablement mon rival ; je ne me ſentois pas même aſſez de courage pour la haïr, quand cela auroit été. Cependant, la médiſance s'augmentoit toujours, & j'entendois dire par tout qu'elle étoit groſſe. Quoiqu'on m'en donnât des preuves qui ne me paroiſſoient que trop fortes, je ne pouvois pourtant me réſoudre, ni de la croire coupable, ni de la croire innocente, ni de la haïr, ni de l'aimer. Enfin, je crus à propos de ne rien approfondir, & d'aller oublier

Paris une maitreſſe, ſur laquelle je ſentois que j'étois ſi peu d'accord avec moi-même. J'avoue que je n'ai jamais mieux connu la foibleſſe du cœur que dans cette occaſion, & que cette avanture me donna des chagrins d'une eſpéce plus ſenſible encore que tous ceux que j'avois eus ſur le ſujet de l'amour.

Je trouvai Monſieur le Prince fort chagrin & fort peu content des Eſpagnols. Il avoit ſur le cœur la perte de Monrond; & dès qu'il fut ſeul avec moi, il me demanda ce qu'on diſoit de lui à Paris, & ſi mon frere ne viendroit pas auſſi le trouver. Je lui dis que tout le monde, à Paris & à la Cour, étoit affectionné à ſon ſervice, mais que perſonne ne lui étoit plus attaché que mon frere; & qu'une marque de ſon attachement, c'étoit de m'avoir permis de venir ſervir dans ſon Armée. Monſieur le Prince me demanda encore pluſieurs fois ſi mon frere ne viendroit pas, & s'il pouvoit s'accommoder du Cardinal. Je lui répondis encore que mon frere ne faiſoit ſa cour qu'au Roi, & qu'il n'avoit aucunes liaiſons particuliéres avec Monſieur le Cardinal. Mandez-lui, me dit le Prince, qu'il faſſe tout un, ou tout autre; & que s'il ne veut pas ramper devant le Cardinal, il fera mieux de ſervir ici. Je dis au Prince que je ne croyois pas que mon frere prît un autre

parti que celui qu'il avoit pris. Je v
dit le Prince, qu'il veut être Mar
France. Je ne l'en estime pas moi
j'avois été en sa place, je n'auroi
quitté prise ; mais la condition des
est malheureuse. Là-dessus, il
son cœur, & je vis bien qu'il con
lui-même l'engagement où il s'é
Je voulus me servir des ouvertures
faisoit, pour le porter à faire sa p
le Roi. Il me répondit qu'il étoit tr
& que puisque le vin étoit tiré, i
le boire. Nous eûmes ensemble
autres conversations ; & soit qu'i
moi plus de confiance qu'aux aut
qu'ayant commencé à me décou
cœur, il s'en fût fait une habitud
passoit aucun jour sans pester avec
tre les Espagnols, & il avoit tou
nouvelles découvertes à me raco
le peu de fonds qu'il devoit faire
cela lui fit venir une pensée qui
grina, car je mourois d'envie de
Monsieur le Prince, qui m'avoi
depuis la Bataille de Lens, & qu
soit m'estimer, n'auroit pas manq
donner de l'emploi, tel que j'aur
souhaiter ; mais voyant qu'on ne
noit rien en Flandre que par le c
Madrid, il crut qu'il devoit env
Espagne quelque personne de c

dit auprès de lui, & qui voyoient bien, par la maniere dont Monſieur le Prince en uſoit avec moi, qu'en reſtant auprès de lui, je partagerois ſa faveur.

Je dis donc à Monſieur le Prince, que j'étois prêt de faire ce qu'il ſouhaitoit; &, ayant reçû mes inſtructions, je partis pour Madrid ſans être connu, & ſans avoir d'autre qualité que celle d'Etranger qui alloit en Eſpagne pour ſes propres affaires. Monſieur le Prince n'avoit pas jugé à propos de me faire paroître autrement, pour ne point donner de jalouſie aux Eſpagnols, & pour mieux aſſûrer mes négociations : il n'avoit même dit à perſonne l'emploi qu'il me donnoit; & il fut le ſeul qui ſût ce que j'étois devenu.

Je fus près de deux ans à Madrid, ſans rendre d'autres ſervices à Monſieur le Prince, que de porter de temps en temps les plaintes qu'il faiſoit des Eſpagnols, de Flandre à la Cour d'Eſpagne, & que de répondre à celles que les Epagnols même faiſoient de lui; car, à en juger par leurs lettres, il n'y avoit guére d'intelligence entr'eux; & je connus encore mieux à Madrid, que Monſieur le Prince ne le connoiſſoit en Flandre, combien on eſt à plaindre quand la révolte nous fait dépendre des Etrangers. On trouvoit Monſieur le Prince trop peu ménager d'argent, & trop lent

conquêtes ; & on auroit voulu que, il en eût coûté un sou à l'Espagne, t assujetti la France en trois mois. rité, on ne pouvoit rien ajouter à ue l'on avoit du mérite & de la va- ce Prince ; & tous les jours on fai- [illegible] des parties pour aller le voir il étoit à Bruxelles : mais, avec tou- [illegible] idées qu'on avoit de lui, on [illegible] mal ; & l'on [illegible] que Dom [illegible] étoit gagné par le Cardinal [illegible] & la Reine Mere, & qu'il en tou- [illegible] pensions considérables, pour laif- [illegible] le Prince de soldats & d'ar- Quoi qu'il en soit, je servis peu à [illegible] n'y avoit plus [illegible] ménager pour Mon- [illegible] Prince que les promesses vagues & [illegible]

[illegible] trompé, on ne doit [illegible] je ne me donnai à la galan- [illegible] ans que je restai à [illegible] les affaires & les intrigues dont [illegible] L'Espagne est un pays fertile [illegible] d'avantures, & on y peut en- [illegible] qu'ailleurs, le gé- [illegible] femmes [illegible] que je me suis [illegible] dans ces Mémoi-

[illegible] avec un François qui étoit [illegible] par sa famille [illegible] Espagnol [illegible]

car les Espagnols & les Gascons ont assez de conformité ; du moins, celui dont je parle me donna lieu de trouver cette ressemblance. Cet homme étoit, je crois, un Négociant ; mais il se disoit de qualité, & il ne s'expliquoit pas plus sur les affaires qui le retenoient à Madrid, que moi sur les raisons que j'avois d'y demeurer. Le trafic que je lui voyois faire de Tapisseries & de Tableaux, me donna lieu de le croire de race & de profession marchande ; car on ignoroit alors que les gens de qualité pussent faire, comme ils le font aujourd'hui, un trafic de curiosités.

Je ne puis m'empêcher de dire ici la maniére dont je le vis acheter quelques Tapisseries & quelques Tableaux : elle paroitra peu vraisemblable ; & on aura de la peine à se persuader qu'il y ait en Espagne de si effrontés voleurs.

Un Espagnol avec lequel celui dont je parle étoit en commerce, le mena un jour chez le Roi ; &, lui ayant fait considérer les Tableaux & les Tapisseries de son plus bel appartement, il lui demanda s'il trouvoit parmi ces différens meubles quelque chose qui lui fit envie. Mon homme spécifia entr'autres un Tableau & une Tapisserie. Hé bien, lui dit l'Espagnol, combien en voulez-vous donner, & je trouverai le moyen de vous les faire avoir ? Le François

me donnoit lieu de voir ſouvent ce Miniſtre, je connus le mari de celle dont je parle, & j'étois ſouvent obligé de m'adreſſer à lui pour avoir audience de Dom Louis. Je n'avois point vû ſa femme ; & je ne ſavois pas même qu'il fût marié, quand elle me parla un jour en entrant dans une Egliſe. Je vis qu'elle me connoiſſoit, & je jugeai qu'elle avoit envie que je la connuſſe auſſi. Elle étoit jeune & belle, & je n'eus pas de peine à lui témoigner que je ſerois ravi d'avoir occaſion de l'entretenir. Elle me répondit que je priſſe garde à ce que je lui diſois, & que ſi j'étois ſincere, je n'avois qu'à me repoſer ſur ſes ſoins, & que huit jours ne ſe paſſeroient pas ſans que je trouvaſſe le moyen de lui parler. Le François avec qui je logeois étoit ce jour-là dans cette Egliſe ; il s'apperçut que j'avois eu quelques momens d'entretien avec cette Dame.

Quand nous fûmes de retour au logis, il me demanda ſi je la connoiſſois, & ſi c'étoit la premiere fois que je l'avois vûe. Je lui demandai à mon tour, pourquoi il me faiſoit cette queſtion. C'eſt, dit-il, parce que j'y dois prendre intérêt, puiſqu'il y a déja plus de ſix mois que je ſuis en intrigue avec elle ; &, quand il vous plaira, je vous ferai voir plus de deux douzaines de ſes lettres. Il me raconta alors, qu'à peine

étoit-il

étoit-il arrivé à Madrid, qu'il l'avoit connue, s'étant trouvé auprès d'elle en sortant d'une Fête que le Roi avoit donnée; que depuis ce temps-là il la voyoit réguliérement, deux ou trois fois la semaine, à un rendez-vous qu'il me marqua, & où il s'offrit de me mener.

Le discours de cet homme me donna du chagrin de plus d'une espéce. Je fus fâché qu'une Dame que j'avois dessein d'aimer, & qui me sembloit aimable, eût déja le cœur touché; mais, ce qui me fâcha le plus, c'est de voir qu'elle eût de l'engagement pour un homme qui m'en paroissoit tout-à-fait indigne; car, en effet, celui dont je parle n'avoit nul mérite.

J'écoutai tout ce qu'il me dit avec une émotion qui me fit connoître que j'aimois déja cette femme plus que je ne pensois. J'eus du dépit & de la jalousie; mais je dissimulai tous ces sentimens, pour ne marquer que de la curiosité. Je lui dis qu'il me feroit plaisir de me montrer de ses lettres, & il me le promit. Un jour ou deux se passérent sans qu'il me tînt parole; & enfin le faisant toujours souvenir de sa promesse, il me fit voir cinq ou six lettres sans nom, mais fort emportées, & il m'assûra qu'elles étoient de la personne qui m'avoit parlé.

Je ne doutai pas, en les voyant, que cette femme ne fût une coquette achevée.

Les lettres me parurent mêm
tuelles, que je résolus de n'
& de la laisser pour ce qu'el
pendant, une affaire m'ayan
chercher son mari, je retou
j'appris qu'il étoit à la campa
me personne qui me fit cette
dit à l'oreille que sa femme
ler. Je balançai si je la verr
curiosité l'emporta, & je m
appartement, bien résolu de
cher de ce que je savois de s

Elle m'assûra que rien n'é
que tout ce qu'on m'avoit
connoissoit aucun François
voit jamais écrit de lettres q
entre les mains de personne.
sûrance avec laquelle elle
commençai à me défier de
& je crus qu'il pourroit bie
posé à sa fantaisie les lettre
montrées, aussi-bien que
vanture.

Je dis donc à cette Dam
rois voir à elle-même les
attribuoit. Elle me témoign
trême de les voir, & je la
amour qui n'étoit retenu q
me restoit de soupçon de sa
trigue.

Je ne dis point au Gasc

evû la Dame ; mais, faisant semblant d'avoir trouvé les lettres qu'il m'avoit montrées fort à mon gré, je le priai de m'en faire voir encore quelques-unes ; & aussi-tôt il m'en tira une de sa poche, qu'il me dit qu'il venoit de recevoir.

Je la lus & je la gardai : le Gascon ne se mit pas trop en peine de la ravoir. Je la portai aussi-tôt à la Dame, que je trouvai toute prête de m'en envoyer une, qu'elle m'écrivoit, disoit-elle, pour mieux me marquer, en me faisant voir son caractére, qu'elle n'avoit aucune part aux lettres de mon Gascon.

Ce que j'avois conjecturé se trouva véritable. Ces lettres étoient toutes supposées ; & le Gascon les avoit écrites lui-même, ou pour m'embarrasser, ou pour se donner la mauvaise gloire d'une agréable intrigue : il ne connoissoit même pas la Dame avec laquelle il se disoit si heureux ; & tout ce qu'il m'avoit conté étoit imaginaire.

J'en fus convaincu ; & rien ne m'empêcha de prendre un parfait engagement avec cette femme, qu'une bizarrerie inconcevable de son esprit, & dont je ne croyois pas encore que les femmes pussent être capables. Elle devoit naturellement avoir du mépris & de la haine pour un homme qui avoit été capable de lui donner, & des

lettres, & une avanture abſolument fauſſe; & qui ne lui faiſoit aucun honneur. Mais de quoi le cœur d'une femme n'eſt-il point ſuſceptible ! Les menteries & les fictions du Gaſcon firent ſur celle-ci un effet tout contraire à celui qu'elle devoit faire; elle eut envie de le connoître. D'abord elle me dit que c'étoit pour ſe venger de ce qu'il m'avoit voulu faire croire d'elle; mais je vis bien que cet homme avoit, ſans y penſer, trouvé le moyen d'engager la Dame; & en effet, dès qu'elle le vit, ils furent amis, & on me compta pour rien.

Qui pourroit dire par quels reſſorts ſe remue le cœur des femmes, en voyant que celle-ci fut priſe par la choſe même qui auroit dû la mieux défendre ? Pour moi, plus je fais réflexion à cette avanture, plus je me trouve embarraſſé à expliquer par où le Gaſcon avoit pû venir à bout de lui plaire; & tout ce qu'il me ſemble qu'on en peut dire, c'eſt qu'elle jugea qu'il avoit cru qu'elle valoit la peine d'être aimée, puiſqu'il s'étoit donné le ſoin d'imaginer cette intrigue. Peut-être même trouva-t'elle dans les Lettres ſuppoſées, qu'on avoit aſſez attrapé le caractére de ſon cœur, & qu'elle eut envie d'etre aimée d'un homme qui avoit deviné ſi juſte.

Quoiqu'il en ſoit, ils furent amis, & le Gaſcon auroit pû depuis me montrer autant

de Guiſe me dit de la qualité & du rang de la Dame, à laquelle il ſuppoſoit que j'avois plû, me donna plus d'envie de la connoitre, que ce qu'il me diſoit de ſa beauté, dont il ne manqua pas de me faire un portrait avantageux.

Je lui témoignai donc ſans déguiſement la diſpoſition où j'étois de ne pas refuſer cette avanture, & nous primes jour enſemble pour aller à un rendez-vous, où il me promettoit de me donner l'occaſion de lui parler & de la voir. Il me mena deux jours après dans une maiſon, où je vis bien qu'il avoit tout pouvoir, par la facilité avec laquelle on nous laiſſa entrer. Il étoit environ cinq heures du ſoir, & le jour étoit encore aſſez grand, pour me faire voir que les meubles de cette maiſon étoient magnifiques. Cette magnificence me confirma l'idée qu'il m'avoit donné de la qualité & des richeſſes de la Dame, & redoubla terriblement l'amour que je commençois à avoir pour elle.

Monſieur de Guiſe me laiſſa ſeul dans un cabinet, juſques bien avant dans la nuit, me diſant qu'il alloit préparer la Dame à ma viſite. Je m'imaginois bien que cette Dame devoit être une maitreſſe de ce Prince, & j'avois ſujet de croire qu'il ne me l'avoit propoſée, que parce qu'il commençoit à s'en dégoûter; mais telle eſt la foi-

[illegible] de la vanité humaine, que les réflexions faisoient peu d'impression, tant j'avois envie de compter une Dame si puissante & si riche au nombre de mes conquêtes.

Mais quelle fut ma surprise, quand je vis que c'étoit la même Dame Napolitaine, dont j'avois tant sujet d'être mécontent! Monsieur de Guise me la présenta, & me dit en riant, qu'elle venoit réparer la faute qu'elle avoit faite, quand elle m'avoit abandonnée à Naples. Je fus étonné, si je l'ai jamais été de ma vie, & ma premiere pensée fut une pensée de colere & de vengeance; mais enfin, ce n'étoit pas le lieu de la laisser échapper, & voyant Monsieur de Guise & cette Dame rire de tout leur cœur, je me mis à rire aussi.

Je reconnus bien-tôt que Monsieur de Guise m'avoit trompé, quand il m'avoit dit que cette Dame vouloit avoir une intrigue avec moi, puisqu'il étoit mieux que jamais avec elle. Tout ce qu'il avoit pensé, n'avoit été que de me la faire voir, ou pour se réjouir de ma surprise, ou pour m'en donner meilleure opinion, en me réconciliant avec elle. Je ne pus m'empêcher d'avoir un secret dépit contre la malice du Duc; & pour me venger de lui, je pris la résolution de me faire encore aimer de cette Dame.

Jamais résolution ne fut ni plus imprudente, ni plus lâche ; car enfin, c'étoit une honte à moi d'aimer encore une personne si digne de mépris, & il y avoit de l'imprudence à vouloir enlever au Duc de Guise une maîtresse qui avoit quitté son pays pour lui, & qui n'étoit venu en Espagne que pour le chercher ; mais je passai par-dessus cette lâcheté & cette imprudence, & je trouvai le moyen, avant que de quitter cette Dame, de lui dire à l'oreille, sans que le Duc s'en apperçût, que je l'aimois plus que jamais, & que je mourrois, si elle ne répondoit à mon amour. Elle me serra la main, en entendant ces paroles ; & ce signe me fit tout attendre d'elle. Dès le lendemain, elle m'envoya chercher, & sa vûe me fit faire de bonne foi, ce que je n'avois entrepris que pour me venger du Duc.

Elle commença par me demander mille pardons du traitement qu'elle m'avoit fait à Naples, alléguant pour excuse la crainte qu'elle avoit eûe de se rendre suspecte, si elle eût pris le parti d'un François. Elle me dit tant de choses, & elle les accompagna de tant de larmes, que quoique ses excuses fussent très-mauvaises, je les reçus comme si elles eussent été les meilleures du monde, & je lui promis de ne me plus souvenir du passé. Nous tombâmes ensuite

sur

sur le Duc de Guise, dont elle me fit de grandes plaintes, disant que quoiqu'elle fût venue exprès à Madrid pour le voir, & qu'elle lui eût fourni des sommes considérables, il n'en étoit pas plus attaché à elle, & qu'il s'amusoit à être le rival du Roi d'Espagne, en faisant l'amour à une Dame qui étoit aimée de ce Prince.

Il est aisé de penser que je ne pris pas le parti du Duc; aussi fus-je le premier à exhorter celle à qui je parlois de rompre avec lui & de l'oublier. Elle me dit qu'elle vouloit garder des mesures jusqu'au bout; & que le Duc étant sur son départ pour retourner en France, elle ne vouloit point se brouiller avec lui, mais qu'elle le traiteroit de maniére, que je n'aurois pas sujet d'en être jaloux.

Je me laissai éblouir par toutes les choses qu'elle voulut bien me dire, & je sortis aussi amoureux d'elle, que si elle eût été une Vestale. Cependant, elle me trompoit encore, lorsqu'elle faisoit semblant d'être mal satisfaite du Duc de Guise, & on va voir si elle avoit lieu de lui savoir mauvais gré d'être le rival du Roi.

J'étois informé que le Roi d'Espagne étoit un Prince qui ne gardoit pas trop de mesures du côté de la galanterie, & on ne racontoit rien plus souvent à Madrid, que les diverses intrigues qu'il avoit eûes, &

Jamais résolution ne fut ni plus imprudente, ni plus lâche ; car enfin, c'étoit une honte à moi d'aimer encore une personne si digne de mépris, & il y avoit de l'imprudence à vouloir enlever au Duc de Guise une maîtresse qui avoit quitté son pays pour lui, & qui n'étoit venu en Espagne que pour le chercher ; mais je passai par-dessus cette lâcheté & cette imprudence, & je trouvai le moyen, avant que de quitter cette Dame, de lui dire à l'oreille, sans que le Duc s'en apperçût, que je l'aimois plus que jamais, & que je mourrois, si elle ne répondoit à mon amour. Elle me serra la main, en entendant ces paroles ; & ce signe me fit tout attendre d'elle. Dès le lendemain, elle m'envoya chercher, & sa vûe me fit faire de bonne foi, ce que je n'avois entrepris que pour me venger du Duc.

Elle commença par me demander mille pardons du traitement qu'elle m'avoit fait à Naples, alléguant pour excuse la crainte qu'elle avoit eûe de se rendre suspecte, si elle eût pris le parti d'un François. Elle me dit tant de choses, & elle les accompagna de tant de larmes, que quoique ses excuses fussent très-mauvaises, je les reçus comme si elles eussent été les meilleures du monde, & je lui promis de ne me plus souvenir du passé. Nous tombâmes ensuite

sur

qu'il avoit encore. On m'avoit
que tout le monde disoit qu'il
amoureux d'une étrangére qu'il v
le Comte ..... & que c'étoit n
étrangére qui avoit agi auprès d
la liberté du Duc de Guise. Ce
avoit quelquefois parlé sans la
mais comme le Roi avoit plus
tresses, je ne m'étois pas trop m
de connoître celle-ci.

Le Gascon avec qui j'étois l
beaucoup plus curieux & plus
que moi. Il avoit accès chez
Roi avoit coutume de voir sa ma
il me dit que si je voulois, il me
ce Prince un jour qu'il viendroit
me laissai entraîner à cette cu
m'étant rendu avec mon Gasco
Comte .... nous nous cachâme
escalier obscur qui donnoit sur u
par où l'on faisoit entrer le Roi.
n'étoit accompagné que de deu
sans, & il venoit toujours en hab
Je le vis donc, & si je n'avois é
que c'étoit lui, j'aurois eu de la
reconnoître sous son déguiseme
étoit différent de son habit ordinai
une espéce de Cape semblable à
les Professeurs en Droit portent
gne. Il fut ce jour-là peu de tem
Comte .... & nous le vimes ress

ton une demi-heure après. Dès qu'il fut parti, nous sortimes aussi de l'endroit obscur où nous étions, & ayant voulu descendre l'escalier, on nous cria de faire place. J'apperçus au haut de l'escalier une Dame qui vouloit descendre, & mon Gascon me dit que c'étoit la maitresse du Roi. Je me collai contre la muraille pour lui laisser le passage libre. Elle avoit le visage couvert d'un long voile qui m'empêcha de la voir; mais venant à passer auprès de moi, je sentis qu'elle me pinçoit & qu'elle s'approchoit de mon oreille, comme si elle eût voulu me dire quelque chose; & en effet, j'entendis qu'elle me dit ces mots en Italien : Seigneur Comte, ce n'est pas ici le lieu où je veux vous voir. Comme elle descendoit fort vîte, je ne pûs repartir, & je demeurai avec tout l'étonnement qu'on juge bien que cette avanture pouvoit me donner.

Je ne doutai pas que cette femme ne voulût avoir une intrigue avec moi, & je sentis ma vanité bien flattée de voir qu'une Dame aimée d'un Roi, m'avoit fait de pareilles avances. Je ne m'appliquai donc plus qu'à trouver les moyens de la voir, & de savoir qui elle étoit. Je crus que personne ne pourroit mieux m'en instruire que ma Napolitaine, puisqu'elle m'en avoit

parlé, quand elle s'étoit plainte
de Guise étoit le rival du Roi.

J'allai chez elle le plûtôt qu
l'ayant mise sur les amours du
demandai qui étoit celle de se
que le Duc de Guise aimoit. E
cette question, & elle me den
quelle raison je la lui faisois. J
dis que c'étoit par une simple cu
me demanda encore plusieurs
vois point d'autre raison ; & c
faisois toujours la méme répo
n'étes pas sincére, me dit-elle
de vos nouvelles que vous ne p
que vous avez tant d'envie de
est ma meilleure amie. Je sai
aime & qu'elle vous a parlé ;
étes sage, vous la laisserez-la ;
je ne crois pas que dans le tem
sommes ensemble comme no
vous voulussiez me faire [illegible]
[illegible] une affaire avec une au

Je voulus nier d'abord que c
m'eût parlé, mais je vis que la
étoit instruite, puisqu'elle me
quelques termes dont elle s'étoit
vouai donc la vérité, mais je
m'en tenir-là, & de ne faire nu
sion pour découvrir qui étoit
ni pour avoir les moyens de la v

Le Duc de Guise m'en parla, & il me fit connoître qu'il n'étoit pas moins instruit que la Napolitaine; mais au lieu de me détourner comme elle de m'attacher à cette femme, il m'y exhorta, & il me dit que je ne pouvois mieux faire que de suivre son exemple; qu'il devoit bien-tôt retourner en France, & qu'il me laisseroit le champ libre.

Je n'étois que trop disposé à faire ce que le Duc vouloit que je fisse, & je ne pouvois m'ôter de l'esprit la gloire que je me figurois à avoir été ainsi prévenu. Cependant, voulant dissimuler avec lui, je pris en riant tout ce qu'il me dit, & je ne lui témoignai aucune envie de connoître cette femme. Je n'épargnai pourtant rien pour en venir à bout; mais, soit que je n'osasse m'expliquer ouvertement, soit que ceux à qui je m'adressois ne fussent pas mieux instruits que moi, je fus encore long-temps sans savoir qui elle étoit. Le Duc de Guise auroit pû me l'apprendre, si j'avois voulu l'interroger; mais je me défiois de lui, ne doutant point que dès qu'il me verroit amoureux de la maîtresse du Roi, il n'allât tout dire à la Napolitaine, avec laquelle je voulois garder des mesures.

Je restai donc dans mon ignorance, me faisant les plus belles idées du monde de cette nouvelle maîtresse, & me privant, par

ces idées chimériques, de la douceur réelle que j'aurois pû goûter chez la Napolitaine, que je commençois à trouver insupportable, depuis que j'aimois, sans savoir qui.

Je n'ai jamais mieux connu qu'en cette occasion, combien l'amour est une passion bizarre; car enfin, quoique je n'eusse jamais vû cette femme, & que je ne m'en représentasse qu'une image en l'air, j'en étois pourtant plus occupé que je ne l'avois été d'aucune maîtresse. Il semble méme que ma passion étoit d'autant plus violente, que j'avois une idée moins distincte de l'objet qui la causoit; au lieu qu'en aimant une femme qu'on a vûe, l'amour se régle sur l'image qu'on en conserve, c'étoit ici tout le contraire. Je réglois l'image de ma maîtresse sur l'amour que j'avois pour elle, & c'est là ce qui me la faisoit croire beaucoup plus charmante, que si je l'eusse vûe.

Je connus alors par mon expérience, qu'il y a plus de vraisemblance qu'on ne croit au caractére de ces Héros romanesques, qu'on nous représente courir le monde pour l'amour d'une Dame invisible, car je n'étois guére différent de ces merveilleux Paladins, & ma Dame invisible m'occupoit uniquement.

L'avanture fut méme conduite de maniére à renouveller en ma personne tout le merveilleux du Roman; car je reçus des

vû que je ... des avances qu'...
ffe jamais

ois pas peu de peine à lui garder
, car toutes les fois que j'avois
es Lettres, la Napolitaine m'en
x paroiffoit toujours très-inftruite
on m'avoit mandé. Je fus mené
te pendant trois mois, au bout def-
reçus un matin un billet, par le-
me promettoit que ce même jour
e fe feroit connoître à moi, & qu'elle
roit pour cela chez la Napolitaine.
elque chagrin que j'euffe qu'on eût
cette maifon pour le rendez-vous,
s une fi furieufe envie de connoître
maîtreffe, que paffant par-deffus toutes
s de difficultés, je ne manquai point
y trouver à l'heure marquée. Là, je
onnus que la Napolitaine & la maîtreffe
Roi qui m'avoit parlé & qui m'avoit
tit, étoient la même perfonne qui avoit
ulu fe donner ce divertiffement, voyant
facilité avec laquelle je m'étois laiffé fur-
rendre par fes avances.

Je fûs donc que cette Dame ayant quitté
Naples, pour fuivre le Duc de Guife en

Eſpagne, avoit à peine paru à Mad
le Roi en étoit devenu amoureux
Duc de Guiſe, qui n'avoit à cet é
cune délicateſſe, avoit aidé lui-m
faire voir au Roi, & qu'à la faveu
vice qu'il avoit en cela rendu à Sa
il avoit ménagé l'affaire de ſa déli
& étoit reſté en poſſeſſion d'être le
Roi, ſans que ce Prince, ou le ſ
nât, ou en eût de la jalouſie.

Lorſque toutes ces choſes m'eu
expliquées, je voulus faire ſem
n'en avoir pas été la dupe, & j'aſſ
qu'il y avoit long-temps que j'étoi
du tour que l'on me jouoit. Mais
même la Napolitaine auroit été ca
croire, par mes diſcours, que j'a
viné ſa malice, elle n'en auroit r
par la maniére dont elle vit que je
chai à elle depuis que j'eus reconn
rité, car j'en fus plus paſſionné que
au lieu que je l'avois négligée,
j'avois eu dans l'eſprit celle qui
parlé ſur le degré.

Il eſt vrai que cette femme n
avoir des charmes nouveaux, quan
repréſentai que c'étoit celle dont je
fait une ſi charmante idée. Il ſem
j'ajoûtai à ce qu'elle avoit de beau
les attraits que j'avois attribués à l
inviſible; & c'eſt ce qui doit marq

l'amour a toujours besoin de l'imagination, & qu'il n'est jamais plus violent, que quand il est excité par d'agréables images ; mais, en même temps, on doit reconnoître la foiblesse & l'illusion du cœur, qui, dans cette passion, donne presque tout à l'idée.

Quoi qu'il en soit, je recommençai à aimer la Napolitaine, comme si elle eût été une autre personne, & l'amour que j'eus pour elle me parut tout nouveau. Comme le Duc de Guise partit presqu'aussi-tôt, je me trouvai après son départ, encore plus en liberté de me donner tout entier à cet amour, & j'en fis mon occupation pendant plus de six mois. Je fus surpris de la maniére dont le Duc se sépara d'elle ; & je vis bien que lui & sa maîtresse étoient à-peu-près du même caractére. La joie de retourner en France, le rendit insensible au déplaisir de quitter une femme qui avoit tant fait de choses pour lui ; & cette femme, de son côté, fut peu touchée de son départ, par la gloire d'être maîtresse du Roi, & par la commodité de trouver en ma personne un amant capable de tenir auprès d'elle la place du Duc. Ce qu'il y eut de plus surprenant dans leur procédé, c'est qu'ils se préparérent de concert à la facilité de se quitter, & que le Duc lui dit de bonne foi, qu'étant obligé de se séparer d'elle, il vouloit lui donner quelqu'un qui la con-

solât de son absence, & qu'il ne pouvoit choisir personne qui lui convînt mieux que moi ; c'est-à-dire, qu'ils traitérent cette séparation avec un sang-froid dont je n'aurois jamais cru que des personnes qui s'aimoient fussent capables. Heureux quand on est de ce caractére, & combien de fois ai-je eu lieu de souhaiter d'en être ! Car tout mon malheur a toujours été d'aimer avec trop de confiance & de tendresse. J'étois né pour un autre siécle que celui-ci ; & j'aurois été plus heureux & plus sage dans les temps où il y avoit encore de la bonne foi en amour.

La Napolitaine me parut si bien une maîtresse nouvelle, que j'oubliai jusqu'à son caractére, & que je me mis à lui faire l'amour comme si tout ce qui m'étoit arrivé à Naples eût été un songe. Quand j'examine la cause de cet aveuglement, je ne puis l'attribuer qu'à ma vanité ; car j'avoue qu'elle étoit flattée par la maniere dont cette Dame étoit revenue à moi : si j'en eusse jugé favorablement, je n'aurois dû attribuer ce retour qu'à la même légereté qui l'avoit autrefois fait changer pour moi; mais il étoit dit que je serois aveugle, & [illegible] dupe de cette femme.

Une autre cause encore de mon aveuglement, fut la grande oisiveté où je me [illegible] à Madrid, & la difficulté d'y voir

d'autres femmes. J'avois beſoin d'occupation, & je craignois de me faire des affaires. Tout cela me livra à la perſonne dont je parle, & je ne pouvois en choiſir une moins propre à me procurer le repos que j'enviſageois. Il eſt vrai qu'elle ſut occuper mon oiſiveté, mais ce ne fut que par le grand nombre d'affaires qu'elle me fit.

A peine le Duc de Guiſe fut parti, qu'elle s'aviſa de le regretter, & de dire qu'elle vouloit le ſuivre en France. Tant que cette fantaiſie lui dura, je n'en reçus que des chagrins, & elle diſoit que j'étois cauſe de ce que ce Prince avoit pû ſe réſoudre à la quitter, & de ce qu'elle-même avoit conſenti à ſon départ.

Quand je vis qu'elle s'aviſoit de me faire ces incartades, je m'aviſai auſſi de lui en faire de mon côté. Je lui reprochai l'intrigue qu'elle avoit avec le Roi, & je lui dis que ma délicateſſe ne pouvoit s'accommoder de ce partage; c'eſt-à-dire, que nous ne fiſmes plus que nous quereller; & cela dura plus de trois ſemaines. Enfin elle redevint de meilleure humeur, & ne me parla plus du Duc de Guiſe: je lui fis auſſi quartier ſur le Roi d'Eſpagne, & nous fûmes bons amis.

Mais cette paix ne dura guére. Je la trouvai un ſoir comme une furie; &, lui ayant demandé la cauſe de ſa colere, elle

me témoigna une jalousie extrême contre une de ses rivales ; car, comme je l'ai dit, le Roi d'Espagne avoit encore d'autres maîtresses qu'elle.

Je fus d'autant plus surpris de la voir dans cet emportement, que je l'avois jusques-là toujours trouvée très-patiente sur les autres femmes que le Roi aimoit. Je lui demandai quelle mouche l'avoit piquée, & elle me dit qu'elle n'avoit aucun nouveau sujet de haïr cette rivale ; mais qu'elle avoit fait des réflexions qui l'avoient persuadée qu'il lui étoit honteux de n'être pas aimée seule.

Quoique cette délicatesse me parût venir bien tard, je voulus pourtant m'en servir, pour lui persuader de ne plus avoir d'intrigue avec le Roi. Je lui représentai qu'elle avoit assez de bien pour n'avoir pas cette complaisance pour un Prince qu'elle n'aimoit pas, & qui ne devoit lui plaire que par la pension qu'il lui faisoit.

Elle ne s'accommoda point du tout de ce conseil, & elle me dit au contraire, qu'elle vouloit se servir plus que jamais du pouvoir qu'elle avoit auprès du Roi, pour le dégoûter de toutes ses autres maîtresses, & demeurer seule en possession de son cœur.

Je lui représentai encore, que rien ne lui étoit plus impossible que de fixer ce

[illegible], qui tous les jours ajoutoit une maîtresse nouvelle à celles qu'il avoit déja. Elle persista à me soutenir qu'elle en viendroit à bout, & qu'il falloit même que je l'aidasse, parce que personne ne le pouvoit mieux que moi.

Je voulus savoir comment je pouvois la servir à débusquer ses rivales. C'est, dit-elle, qu'il faut que vous fassiez semblant d'être amoureux de celle dont j'ai plus lieu de me plaindre : le Roi ne manquera pas d'être jaloux quand il saura que vous l'aimez ; j'aurai soin de l'en instruire, & je tournerai si bien les choses, que tout le chagrin du Roi ne tombera que sur ma rivale.

Je lui dis qu'elle étoit folle, de vouloir m'engager à une chose qui sûrement me seroit bien plus funeste qu'à celle qu'elle vouloit détruire. Elle me répondit en colere, que si je ne le faisois, elle avertiroit le Roi du commerce que nous avions ensemble, & que dès qu'elle lui en diroit un mot, je serois perdu.

Je trouvois toutes les propositions de cette femme si extravagantes & si folles, que j'eus peine à croire qu'elle parlât sérieusement ; mais elle soutint toujours ce qu'elle avoit avancé, & je vis bien que cela n'étoit que trop sérieux. Dans les extrémités dont j'étois menacé, j'aimai mieux prendre le parti de faire semblant d'aimer

sa rivale, parce que cela me paroissoit plus long, & que j'espérai que sa fantaisie changeroit, au lieu qu'en la refusant, j'avois lieu de craindre qu'elle ne me jouât incessamment quelque tour auprès du Roi.

Je lui dis donc que je la priois de me faire connoître par où elle croyoit que je devois m'y prendre pour faire l'amoureux de cette fille : elle me dit que cela ne me seroit pas mal-aisé, puisqu'elle me la feroit voir ; que, quoiqu'elle fût sa rivale, & qu'elle eût envie de la perdre, elle ne laissoit pas de faire semblant d'être de ses amies, & qu'elle la voyoit souvent.

Nous convinmes donc qu'elle la prieroit un jour de venir chez elle, & que je m'y trouverois. La chose s'exécuta comme nous l'avions projettée, excepté que je ne fis point semblant d'être amoureux, parce que j'aimai bien-tôt de tout mon cœur.

Cette personne étoit une Catalane de dix-huit à vingt ans, que je nommerai Eleonor : elle avoit l'humeur du monde la plus douce & la moins artificieuse ; elle n'étoit pas de qualité, & elle avoit été amenée à Madrid dans le temps de la révolte des Catalans contre l'Espagne, par la femme du Gouverneur qui fut égorgé dans cette fameuse révolution. Cette Dame l'avoit fait connoître à la Cour, & le Roi l'aimoit passionnément, sans en pouvoir

btenir. Il n'y avoit que ce Prince qui
ût sa sagesse, parce que tout le mon-
oit persuadé qu'il n'y avoit point de
qui pût rien refuser à un Roi.
omme elle étoit la plus belle des maî-
s de ce Prince, c'étoit celle qui don-
plus de jalousie à la Napolitaine ; &
femme reprochant un jour au Roi
chement qu'il avoit pour elle, il lui
a qu'elle lui avoit toujours résisté, &
n'espéroit plus en rien obtenir, parce
commençoit à se lasser de ses refus.
et aveu du Roi, fut ce qui mit la Na-
aine de mauvaise humeur contre cette
e. Elle fut au désespoir qu'une fille si
fût si aimée ; &, craignant que sa
sse ne lui donnât la préférence dans
me de ce Prince, elle résolut de la
ire, en faisant croire au Roi qu'elle
it sage que pour lui ; car c'est le gé-
rdinaire des femmes qui ont quelque
e à se reprocher dans leur conduite,
ïr & de décrier celles dont l'exemple
ondamne. Je ne savois point que ce
ar ce motif que la Napolitaine vou-
que j'en parusse amoureux, & je ne
ris que long-temps après.
e fus touché de sa beauté dès que je la
& j'étois si rebuté de tous les travers
Napolitaine, que mon cœur qui n'é-
point content avec elle, saisit avec ar-

deur la premiere occasion d'en aimer une autre. Celle-ci me parut digne de mon amour ; &, comme nous étions convenus que je me déclarerois son amant, je ne tardai pas à lui faire cette déclaration. Elle me répondit en termes généraux, & enfin elle m'assura que si la passion que je lui marquois étoit sincere, elle ne me donneroit pas lieu de m'en repentir.

Nous primes jour au lendemain pour nous revoir : & la Napolitaine qui croyoit que tout ce que je faisois étoit une feinte, & qui étoit bien-aise que sa rivale s'engageât de plus en plus avec moi, nous laissa seuls dès qu'elle fut arrivée.

Cette fille voyant qu'elle pouvoit me parler sans témoins, m'ouvrit son cœur; &, après m'avoir assuré qu'elle n'avoit jamais rien accordé au Roi, elle me dit qu'elle auroit la même conduite pour quelque homme que ce fût, & qu'elle ne s'attacheroit jamais qu'à celui qui l'estimeroit assez pour l'épouser.

Ces sentimens ne firent qu'augmenter l'amour que j'avois eu pour elle, dès la premiere fois que je l'avois vûe. Je lui dis que j'aurois souhaité être un parti digne d'elle, mais que j'étois obligé de lui avouer que j'avois peu de bien en France ; que celui que j'avois en Pologne appartenoit à mes enfans, & qu'en un mot ce seroit la tromper,

tromper, que de lui promettre que je l'épouſerois.

Elle me répondit qu'elle ne cherchoit point de grandes richeſſes, & que pourvû qu'elle trouvât un mari qui pût lui donner ſon néceſſaire ſans s'incommoder, elle ſeroit contente. Je lui répliquai qu'elle devoit avoir de plus hautes prétentions, & que tout ce que je pouvois faire pour ſon ſervice, c'étoit de lui donner mes conſeils pour embarquer quelque affaire qui lui fût avantageuſe. Elle me dit que ce n'avoit été qu'en cette vûe qu'elle avoit ſouffert l'amour du Roi ; qu'elle ſavoit bien que ſa réputation en ſouffroit, mais qu'enfin ayant beſoin de ſupport, elle croyoit que Dieu ne l'abandonneroit pas tant qu'elle n'auroit rien à ſe reprocher.

Ces ſentimens me rappellérent le ſouvenir de ma pauvre Carmélite ; & je trouvai celle qui me parloit, ſi ſemblable à elle, qu'en ce moment je repaſſai ſur les aventures de ma vie auſquelles elle avoit eu part ; & cette penſée me fit venir les larmes aux yeux.

Eléonor fut fort ſurpriſe de me voir pleurer ; je lui dis que c'étoit l'effet de l'eſtime que j'avois pour elle, & du déſeſpoir où je me trouvois de ne pouvoir répondre comme j'aurois voulu, à des ſentimens auſſi nobles & auſſi vertueux que les ſiens.

Ce discours lui fit plaisir, & je vis bien qu'elle en avoit pour moi plus d'estime & plus de confiance. Elle me dit que puisque je voulois bien lui donner mes conseils, elle ne les acceptoit qu'en cas qu'ils lui servissent à obliger le Roi d'Espagne à lui faire assez de bien pour m'épouser sans m'être à charge; car, ajouta-t-elle, je vous avouerai franchement que j'aurois beaucoup plus de goût pour vous que pour tout autre. J'aime la France; & je croirois mon bonheur extrême, si je pouvois y passer ma vie avec vous.

Quelque charmé que je fusse de ces paroles, je ne laissai pas de lui dire toujours que je ne voyois guére d'apparence à notre mariage, & je lui répetai si souvent qu'il n'y falloit pas penser, qu'elle s'en fâcha un peu contre moi. Ne croyez pas, me dit-elle, que si j'insiste à vouloir vous épouser, ce soit manque de trouver d'autres partis; car je vous dirai qu'il y en a un qui se présente, dont tout autre que moi seroit éblouie. Elle me conta alors que le fils du Duc d'.... étoit fort amoureux d'elle, & que si elle eût voulu y donner les mains, il l'auroit déja enlevée; mais qu'elle s'étoit toujours opposée à ses desseins, de peur de lui faire des affaires avec le Roi.

Je me trouvai alors fort embarrassé, & je connus bien que je l'aimois véritable-

[redacted]

ient, par le chagrin que me donna l'amour dont elle me parloit ; mais enfin, voyant que je ne la pouvois épouser, j'eus assez de force pour lui dire qu'elle ne devoit pas négliger ce parti, qu'il falloit qu'elle ménageât le fils du Duc .... & que je l'aiderois à lui faciliter les moyens de devenir sa femme.

Ce fut-là à peu près que se termina la conversation de cette premiere visite. La Napolitaine me demanda fort où j'en étois, & je lui répondis qu'il n'y avoit rien à faire, & que cette fille étoit incapable d'aucun attachement. Cela ne fit qu'augmenter le desir qu'elle avoit de la perdre ; & dès la premiere fois qu'elle vit le Roi, elle lui dit que cette fille si fiére pour lui, avoit une intrigue avec moi, & que je m'étois vanté de ses bonnes graces.

Le Roi qui l'estimoit, lui dit tout ce que la Napolitaine lui avoit appris, & cette pauvre fille croyant qu'il étoit vrai que je m'étois vanté, comme on disoit, d'être bien avec elle, jura au Roi que cela étoit faux, & elle lui demanda vengeance de cette calomnie.

Elle ne se contenta pas de ce que le Roi lui promit ; elle suscita aussi contre moi le fils du Duc d.... qui lui donna sa parole qu'il me feroit dédire, ou qu'il m'ôteroit la vie. Je n'avois garde de me défier du

tour qu'on me jouoit, & je n'étois rempli que d'estime & d'admiration pour cette fille, pendant qu'elle juroit ma perte.

J'étois donc fort en repos, quand un soir me retirant chez moi, je fus attaqué par six hommes robustes, qui me prenant par les jambes, me firent tomber, & m'ayant ôté par-là le moyen de mettre l'épée à la main & de me défendre, me liérent & me conduisirent dans une maison, où la premiere personne que je vis fut Eleonor.

Elle vint à moi avec un visage furieux, & elle me dit qu'il falloit que je lui rendisse l'honneur que je lui avois ôté, ou que je m'attendisse à être hâché en mille piéces. Le fils du Duc d . . . . étoit avec elle, qui me mettant le poignard sous la gorge, sembloit ne vouloir pas même attendre que je parlasse, & crioit qu'il falloit me tuer.

Tout ce que je pus faire dans le péril où je me voyois, fut de regarder Eleonor avec des yeux qui imploroient son secours, car je n'eus pas la force de prononcer un mot. Je ne sai si mes regards lui firent compassion; mais retenant le bras de celui qui faisoit mine de me vouloir couper la gorge: Parle donc, malheureux, me dit-elle, par où ai-je mérité les calomnies que tu as ...es contre moi?

...ole me revint à ce discours, & ...ien qu'il falloit qu'on lui eût fait

à le ſoutenir, non-ſeulement en préſenc du Roi, mais auſſi devant tout l'univers & je ne pûs m'empêcher d'accompagner mes proteſtations de termes tendres & paſſionnés, lui répetant que je l'adorois, que je n'aimois qu'elle, & que je la priois de prendre ma vie, ſi ma mort lui étoit agréable.

Tout cela me rendoit ſuſpect au fils du Duc d..... qui regardant Eleonor avec dépit : Hé quoi donc, Madame, lui dit-il, ſouffrez-vous qu'on vous parle de la ſorte, & n'avez-vous fait conduire ici cet homme que pour me donner le chagrin d'apprendre qu'il eſt mon rival ? Hé ! Ne voyez-vous pas bien, reprit-elle, qu'il ne fait ce qu'il dit, que la crainte de la mort lui a troublé la cervelle, & qu'il ne me parle avec tant de paſſion, que pour obtenir la vie, qu'il craint qu'on ne lui ôte ?

Bien loin de voir à ce diſcours que j'avois fait une faute très-imprudente en témoignant mon amour en préſence d'un rival qui pouvoit m'ôter la vie, & qui me tenoit toujours le poignard ſous la gorge, je ne fis attention qu'à l'injure qu'on me faiſoit, en m'accuſant de craindre la mort. J'oubliai donc entiérement le danger où j'étois, pour ne témoigner que ma paſſion. Non, repris-je, ce n'eſt point la mort que je crains ; je ſai ce que je dis ; & ſi vous

...lez, dit-je, en parlant à mon rival, ...e faire délier, nous verrons qui de vous ...u de moi a le plus à craindre.

A ces paroles, cet homme qui n'étoit pas brave, se rapprocha de moi pour m'enfoncer son poignard dans la gorge; & je n'en évitai le coup, que parce qu'Eléonor lui retint le bras, & se mit entre lui & moi. L'Espagnol voyant que sa maîtresse prenoit ma défense, sortit en la menaçant, & emmena ceux qui m'avoient arrêté. Elle fit ce qu'elle put pour me retenir, mais inutilement, & elle resta seule avec moi, me déliant elle-même, & me blâmant fort d'avoir si mal-à-propos témoigné que je l'aimois.

Je la consolai comme je pûs, & je lui dis qu'il ne m'arriveroit jamais de parler de la sorte, mais qu'elle ne devoit attribuer mon imprudence qu'au chagrin dont j'avois été saisi, en voyant qu'elle m'avoit accusé de mal parler d'elle. Je lui promis de désabuser le Roi quand elle voudroit, & de la venger de la Napolitaine. Elle me dit que ce n'étoit plus de quoi il s'agissoit, & que je ne devois penser qu'à lui donner les moyens de persuader à mon rival que tout ce que j'avois dit, ne venoit que de ce que j'avois été peu maître de moi, dans le danger dont je m'étois vû menacé.

Je l'assurai que je ferois tout ce qu'elle

...à l'égard
...esse, l'a-
...oit le dé-
...& ses em-
...l'éclat &
...ublié ses

...; mais le
...s semai-
..., auquel
...le Gou-
...a femme

...politai-
...ma vie,
...exposé :
...ne faire
...par les
...rappellé
...re, par
...ifficulté

...gligée,
...nais ce
...retour-
...dernier
...quitter
...nd elle
...ment;
...it im-
..., tant

voudroit pour cela, & elle me dit qu'il falloit que je commençasse par ne la plus voir. Quelque rigoureux que fût cet ordre, je m'y soumis, l'assurant que je tiendrois ma parole, à quelque prix que ce fût, & au péril même de ma vie. Cependant, le fils du Duc d.... sortit de si mauvaise humeur, & si irrité de ce qu'elle l'avoit empêché de me tuer, qu'il alla publier par tout qu'elle m'aimoit, & qu'il avoit été convaincu de tout ce qu'on disoit que je m'étois vanté d'avoir obtenu d'elle.

Le Roi en entendit parler, & il ne douta plus, après ce témoignage, de tout ce que la Napolitaine avoit voulu lui persuader de la mauvaise conduite de cette fille. Ainsi, elle se vit décriée par tout, & je me trouvai la cause innocente du tort que cette médisance lui faisoit. J'en eus un chagrin mortel; & malgré ma promesse que je lui avois faite de ne la plus voir, je cherchai à lui parler, pour m'offrir à tout ce qu'elle voudroit m'ordonner, ou pour la venger de ses ennemis, ou pour lui faire recouvrer sa réputation: mais d'autres que moi prirent soin de l'un & de l'autre.

Le Roi croyant avoir lieu d'être persuadé que cette fille avoit de l'inclination pour moi, espéra que puisqu'elle n'avoit pû me résister, car c'est ce qu'il pensoit, elle pourroit enfin se résoudre à avoir la même com-

plaisance

plaiſance pour lui. C'eſt ainſi qu'à l'égard des cœurs qui ont peu de délicateſſe, l'amour ſe nourrit par ce qui devroit le détruire. Il redoubla donc ſes ſoins & ſes empreſſemens pour elle avec tant d'éclat & d'aſſiduité, qu'on crut qu'il avoit oublié ſes autres maîtreſſes.

Je ne ſai ſi elle ſe laiſſa gagner; mais le Roi la maria quinze jours ou trois ſemaines après à un Seigneur Eſpagnol, auquel il donna, dès qu'ils furent mariés, le Gouvernement de M...... retenant ſa femme à Madrid.

J'étois alors brouillé avec la Napolitaine, & j'avois juré de ne la voir de ma vie, après le danger où elle m'avoit expoſé: mais elle fit tant de choſes pour me faire revenir, que je ſuccombai encore par les mêmes raiſons qui m'avoient déja rappellé une fois auprès d'elle, je veux dire, par l'oiſiveté où je me trouvois, & la difficulté de voir d'autres femmes.

Comme le Roi l'avoit fort négligée, je la trouvai réſolue de ne voir jamais ce Prince, de refuſer ſa penſion, & de retourner à Naples. Je m'oppoſai à ce dernier deſſein, parce que je ne pouvois quitter Madrid, & que je craignois, quand elle ſeroit partie, de manquer d'amuſement; car j'étois alors perſuadé qu'il m'étoit impoſſible de vivre ſans quelque intrigue, tant

c'eſt un malheur déplorable à un honnête homme d'avoir contracté ces maudites habitudes, juſqu'au point de ne pouvoir plus s'en paſſer. Ce fut-là l'unique ſource de tous mes maux, que j'ai déplorée mille fois, & que je conſeillerai toujours d'éviter à quiconque voudra vivre heureuſement.

Elle conſentit de ne point retourner à Naples, mais je ne fus pas long-temps à me repentir de m'être oppoſé à ſon départ. Elle reprit ſes jalouſies pour la Catalane, & elle ne balança point à me dire qu'elle vouloit que je l'aidaſſe à perdre cette femme. J'eus beau lui repréſenter l'injuſtice & les dangers d'un tel deſſein. Plus je voulus l'en détourner, plus elle s'y opiniâtra. Je rompis encore avec elle, ne pouvant avoir la complaiſance qu'elle exigeoit, & elle, ne voulant point de moi ſans cette complaiſance.

Quand j'eus ceſſé de la voir, elle trouva le moyen d'engager le fils du Duc d.... qui étoit ce rival qui m'avoit voulu tuer, & qui avoit aimé Eleonor. L'amour de cet homme s'étoit changé en haine, dès le moment que ſa maîtreſſe l'avoit empêché de me tuer dans l'aventure dont j'ai parlé. Cette haine s'étoit fortifiée par le mariage de cette fille & par l'attachement que le Roi continuoit à avoir pour elle. Il ſe trouva donc très-diſpoſé à ſeconder la ven-

geance de la Napolitaine, lorſqu'il fut aſſez bien avec elle pour s'en croire aimé.

Comme ils avoient l'un & l'autre l'ame baſſe & cruelle, ils ne réſolurent pas moins que de la faire poignarder. Je fus averti de leur deſſein par un domeſtique de la Napolitaine, qui avoit autrefois été le confident de l'intrigue que j'avois eûe avec elle, & qui avoit toujours continué à être dans mes intérêts, & à m'avertir de ce que faiſoit ſa maîtreſſe.

Etant inſtruit par cet homme des meſures qu'ils prenoient pour exécuter leur déteſtable deſſein, je crûs que je devois m'y oppoſer, non-ſeulement parce que j'étois moi-même redevable de la vie à celle qu'ils vouloient faire périr, mais auſſi parce que j'avois conſervé une véritable paſſion pour cette généreuſe perſonne; & que d'ailleurs, je me trouvois aſſez généreux moi-même pour prendre le parti des gens malheureux & opprimés, ſans autre intérêt que d'avoir la gloire d'empêcher la violence.

La premiere démarche que je fis, fu d'avertir Eleonor des deſſeins qu'on tram contr'elle, & de lui dire qu'elle ne dev point différer d'en inſtruire le Roi. Ell fit; mais ayant dit à ce Prince que c' par moi qu'elle avoit sû qu'on en vou ſa vie, il alla ſe mettre dans l'eſpri j'avois continué à la voir & à être bien

elle. Cela lui donna de la jalousie, & sa jalousie lui fit croire que je n'avois donn[é] cet avis que pour me rendre nécessaire & c'est ce qui fut cause qu'il le négligea. Cependant, il en dit un mot au pere de celui qui avoit conspiré avec la Napolitaine; & ce pere dit à son fils, que j'avois fait avertir le Roi du dessein qu'il méditoit. Le fils assura son pere que cet avis étoit sans nul fondement & un pur effet de mon imagination; & il persuada d'autant plus aisément ce qu'il disoit, qu'on ne voyoit guére d'apparence qu'un homme comme lui eût la lâcheté de faire assassiner une femme.

Ainsi, mon zéle n'eut point alors d'autre effet que de me rendre suspect, & à ceux à qui j'avois donné cet avis, & à ceux qui avoient tramé l'horrible complot que je voulois renverser. Les premiers me regarderent comme un calomniateur, & les autres conçurent le dessein de me faire périr, pour mieux se défaire ensuite de la pauvre Catalane. Ce fut elle qui m'avertit que le Roi devoit me faire arrêter, & je me cachai si bien, que j'évitai, & ceux qui avoien[t] ordre de me prendre, & ceux qui me che[r]choient pour m'ôter la vie.

Je devois alors ne penser qu'à me sa[u]ver, & c'est le parti que j'aurois pris, si n'avois été persuadé que j'étois seul ca[pa]ble d'empêcher qu'on n'exécutât le dess[ein]

dont j'avois donné l'avis, & des circonſtances duquel j'étois trop inſtruit, pour n'en pas craindre les ſuites. Ainſi, le deſir de ſauver la vie à une perſonne que j'aimois, quoique je ne la viſſe plus, eut plus de pouvoir ſur moi, que le ſoin de ma propre vie. Je reſtai donc à Madrid, mais je fis courir le bruit que je m'étois ſauvé, & alors la Napolitaine & ſon amant me croyant bien loin, ne penſerent plus qu'à exécuter ce qu'ils avoient projetté, pour perdre leur ennemie.

Il eſt étrange qu'ils s'opiniâtraſſent à une entrepriſe qui avoit été éventée par l'avis que j'avois donné, & dont, après cet avis, ils ne pouvoient éviter d'être ſoupçonnés, ſi elle s'exécutoit, mais ils n'en voulurent point démordre; & fermant les yeux à leur propre péril, ils n'eurent d'attention qu'à leur vengeance.

Cependant, j'étois fort embarraſſé pour trouver les moyens de détourner le coup qu'ils méditoient. N'ayant plus la liberté de paroître, ni d'agir, & ne pouvant plus avoir de nouvelles du domeſtique qui m'avoit donné les premiers avis, je m'aviſai de me déguiſer en Eſclave Algérien. Je me barbouillai le viſage, & je m'appliquai une groſſe barbe poſtiche, qui me rendit tout-à-fait méconnoiſſable; & en [illegible] j'allai chez la Catalane, à qui je m[illegible]

vris, lui disant que je n'avois pû l'abandonner dans le péril dont elle étoit menacée ; que je la conjurois de ne point sortir sans escorte, & de souffrir que je me tinsse caché chez elle, parce que j'étois persuadé qu'on en vouloit à sa vie, & qu'au moins je voulois, ou la sauver de ses assassins, ou périr avec elle.

Elle ne douta point, en me voyant faire une pareille démarche, que le péril ne fût effectif, & elle commença à le craindre si bien, que pour avoir un prétexte à ne plus sortir, elle fit semblant d'être malade. Elle souffrit que je restasse chez elle, & elle dit à tous ses domestiques que j'étois un Esclave qui lui avois apporté des nouvelles de son mari. Je fus près de huit jours caché chez elle ; & enfin, le moment que nous appréhendions arriva.

Des gens armés vinrent sur le soir faire insulte à quelques-uns de ses domestiques, qu'ils poursuivirent jusques dans sa maison, & en ayant tué quelques-uns, ils se rendirent maîtres de la porte, & le furent bientôt de tout le logis. La premiere chose qu'ils firent, fut de vouloir entrer dans la chambre où la Dame étoit couchée, & ils ne trouverent que moi qui leur en disputât l'entrée. Je fis assez de résistance, pour donner à ceux de ses domestiques qui avoient évité leur violence, le courage de se join-

dre à moi ; & là, nous fîmes une espéce de combat fort sanglant, où ayant d'abord tué deux de ces malheureux, les autres prirent la fuite. Nous les poursuivîmes jusques dans la rue, où je trouvai le fils du Duc d...... qui les attendoit, & qui étoit le chef de cette belle expédition. J'avoue qu'à cette vûe, je ne fus pas maître de moi, & que voyant ce malheureux, je me jettai sur lui, & lui donnai un coup de sabre qui l'étendit mort sur le carreau.

Le Guet qui étoit accouru au bruit, arriva en ce moment, & je me vis arrêté & conduit en prison avec un des domestiques de la Catalane. Nous fûmes interrogés presque sur le champ ; j'eus le bonheur de n'être point reconnu. Toutes les dépositions allerent à ma justification, & quelque bruit que fist le Duc, pere de celui que j'avois tué, il fut obligé de consentir à mon élargissement, & on lui conseilla même de ne pas poursuivre une affaire qui ne faisoit point d'honneur à la mémoire de son fils, parce qu'on se souvint alors des avis que j'avois donnés, & j'eus la consolation d'entendre dire à tout le monde, qu'on avoit eu tort de les négliger, & qu'on regrettoit fort la violence qui m'avoit, à ce qu'on croyoit, obligé de prendre la fuite.

La Napolitaine, qui étoit impliquée dans

l'Esclave Algérien, & il ne fut non
fait mention de moi, que si j'avois é
France, où tout le monde me croyoit
j'étois bien déguisé. Eleonor seule s
qui j'étois, & on ne peut dire quelle re
noissance elle eut du service que je lui
rendu. Elle m'obligea de prendre une
sette où elle avoit mis tout ce qu'elle
d'or & de pierreries ; & ne se conten
pas de ce présent, elle me dit qu'elle
loit apprendre au Roi que c'étoit mo
lui avoit sauvé la vie, & engager ce P
à la reconnoissance qui m'étoit dûe. J
dis qu'elle se gardât bien de le faire
ce seroit me perdre en voulant me r
service, & que ce Prince ne manqu
pas d'avoir une extréme jalousie, qu
apprendroit ce que j'avois fait pour
Elle me crut ; mais voyant que je p
de retourner en France, elle me co
fort de n'en rien faire. Elle me repré

le monde, ſous mon nom & ſous mon habit ordinaire, de reprendre quelquefois celui d'Eſclave Algérien, pour aller la voir. Je vis bien qu'en lui faiſant cette propoſition, je n'avois fait que la prévenir, & que la reconnoiſſance lui avoit donné pour moi aſſez d'attachement, pour ſouhaiter que ce déguiſement nous ſervît à nous voir avec plus de commodité.

Je reſtai donc à Madrid, y faiſant le perſonnage de deux hommes differens, & c'eſt ce qui m'expoſa à de nouvelles avantures.

Fin du troiſiéme Livre.



LIVRE QUATRIÉME.

ON a déja pû connoître plus d'une fois, en lisant le récit sincére que je fais ici des aventures de ma vie, qu'il arrive tous les jours aux hommes des choses aussi singuliéres que celles que les faiseurs de Romans ont inventées ; mais on ne trouvera cette vérité nulle part plus sensible qu'en ce qui m'arriva à Madrid, pendant que j'y fis les deux personnages dont j'ai parlé, & j'ai lieu de craindre que tout ce que je vais rapporter, ne passe pour une agréable invention ; mais dans le parti que j'ai pris de ne rien dire que de vrai, je dois rendre compte avec une égale sincérité, & des choses qui paroissent incroyables, & de celles que l'on peut croire aisément ; & je demande à ceux qui liront ces Mémoires, de n'ajoûter pas moins de foi aux unes qu'aux autres. Les aventures de ma vie ont été différentes, selon l'âge & le temps où elles me sont arrivées, & on s'appercevra, je croi, de cette différence, à mesure qu'on lira ces Mémoires.

Etant résolu, ou plûtôt obligé de rester à Madrid, parce que les intérêts de Monsieur le Prince m'y retenoient encore, je

parus dès que l'affaire de l'assassinat du fils du Duc d..... eut été terminée, & que la persuasion où l'on étoit qu'un Esclave Algérien l'avoit tué, m'eut entiérement assuré qu'aucun soupçon ne tomboit sur moi.

Je revis Dom Louis de Haro, & j'eus aussi audience du Roi, à qui je fis entendre que j'avois été obligé de m'éloigner, pour éviter le danger dont on m'avoit dit que j'étois menacé, à l'occasion des avis que j'avois donnés. Le Roi me traita fort bien; & faisant semblant de s'intéresser à ma conduite, il me dit qu'il me conseilloit de ne plus voir Eleonor, puisque c'étoit elle qui avoit été l'occasion du malheur qui avoit pensé m'arriver. Aussi bien, ajoûta ce Prince, n'y a-t'il rien à gagner dans le commerce d'une femme, dont le mari, quoiqu'éloigné, est fort jaloux.

Je savois mieux que personne le motif qui obligeoit ce Prince de me donner ces salutaires avis, & comme j'étois assuré de voir sous l'habit de l'Esclave Algérien, la personne dont il vouloit que j'évitasse le commerce, je lui promis que je ne la reverrois jamais. Je paroissois tout le jour sous l'habit à la Françoise, & je reprenoi[s] quelquefois sur le soir celui de l'Esclave quand je voulois voir Eleonor. Cela du[ra] quelque temps; mais enfin, le Roi eut la jalousie de cet Esclave, & il dit à El

nor qu'il étoit étonné qu'il restât si longtemps à Madrid, après avoir eu la liberté; car ce fut la premiere récompense qu'on me donna, quand, sous ce déguisement, j'eus fait l'action dont j'ai parlé.

Eleonor dit au Roi que l'Esclave restoit à Madrid, pour faire quelque petit commerce, employant à cet usage le peu d'argent que la reconnoissance l'avoit engagée à lui donner.

Le Roi, qui vouloit se défaire d'un homme qui lui devenoit suspect, dit qu'il lui falloit encore donner deux mille ducats, & qu'il les lui envoyeroit, afin qu'on les donnât à cet Esclave, & qu'on l'obligeât de partir. Eleonor me rendit compte de cette conversation, & elle me donna deux mille ducats, me priant, & de ne la plus voir & de ne plus reprendre l'habit d'Esclave. Je lui promis ce qu'elle voulut, & elle fit entendre au Roi que l'Esclave étoit parti.

J'avoue que je me vis privé avec une douleur bien sensible de la liberté de voir cette femme. Elle en fut aussi affligée que moi; mais comme, après tout, je restois à Madrid, nous nous consolâmes un peu par l'espérance de retrouver, peut-être, l'occasion de nous voir; car elle me fit promettre que tant que le Roi le lui défendroit, je la ménagerois assez, pour ne lui

pas donner de chagrin, en cherchant à lui parler & à retourner chez elle.

Cela me remit dans l'oisiveté, qui avoit déja été la cause des engagemens que j'avois eu en Espagne, & qui fut encore la source de ceux où je m'embarquai. J'avois fait connoissance avec un Espagnol, que j'appellerai Dom Antonio Manrique, & dont je cacherai la qualité, pour ne faire injure à personne, dans des Mémoires où je ne me propose que l'utilité publique par les instructions qu'ils renferment.

Cet homme avoit une femme que j'appellerai aussi Dona Isabella, pour la mieux déguiser. Comme Manrique trouvoit bon que je visse sa femme, j'avois souvent des conversations avec elle, mais il étoit rare que je les eusse tête à tête, & nous avions toujours pour témoins, ou le mari, ou les domestiques. Entre plusieurs choses générales que cette femme me dit, elle me parla souvent de l'Esclave Algérien, qu'elle me dit qu'elle avoit vû une fois, & à qui elle avoit trouvé, à ce qu'elle disoit, une mine & un air qui marquoient, aussi bien que la belle action qu'il avoit faite, qu'il étoit autre chose que ce qu'il paroissoit.

Je jugeai à ce discours que cette femme savoit que cet Esclave & moi étions la même personne; & pour mieux m'en éclaircir, je répondis que je l'avois fort connu

pendant le séjour qu'il avoit fait à Madrid. Quoi ! dit cette femme, il est parti ! Elle prononça ces paroles avec chagrin, & dans la pensée où j'étois qu'elle savoit que cet Esclave n'étoit autre chose que moi, je crus que son chagrin étoit dissimulé. Je lui répondis qu'il étoit vrai que l'Esclave étoit parti, & qu'il ne paroîtroit plus jamais en Espagne. Elle témoigna qu'elle en étoit très-affligée, & qu'elle auroit eu une vraie curiosité d'entretenir un homme si extraordinaire.

Je ne savois que penser du chagrin qu'elle témoignoit, mais toujours persuadé qu'elle ne paroissoit affligée du départ de l'Esclave, que pour me marquer que je devois prendre pour moi le desir qu'elle avoit eu de le voir, je crûs qu'elle vouloit que nous eussions une intrigue ensemble, & cette opinion me rendit fort amoureux d'elle.

Cependant, je me trompois ; elle n'avoit aucun soupçon que je fusse cet Esclave. C'étoit pour lui seul qu'elle avoit tant d'empressement, & je le reconnus dans la suite. Je lui dis en la quittant, que je lui étois obligé des bontés qu'elle avoit pour cet Esclave, & que si elle vouloit me marquer un lieu où on la pût trouver sans témoins, je lui donnerois le moyen de le voir & de lui parler. Elle me retint à ces paroles, & me demanda s'il étoit vrai que

l'Esclave ne fût pas parti. Elle me fit cette demande d'une maniére si naturelle, que je commençai à croire qu'elle n'en vouloit qu'à l'Esclave, & qu'elle ne soupçonnoit point que ce fût moi qui eût paru sous l'habit & le nom de l'Algérien. Je lui répondis qu'effectivement, il n'étoit pas parti, que je savois où il étoit, & que quand elle voudroit, je l'amenerois en tel lieu qu'il lui plairoit de choisir. Non, dit-elle, il ne faut point que vous preniez ce soin-là : c'est assez que vous m'appreniez où il se retire. Ces paroles me confirmant encore de plus en plus dans la pensée qu'elle n'en vouloit qu'à l'Esclave, je lui dis qu'il se retiroit chez un Marchand, dont je lui enseignai la demeure. Ce Marchand étoit de ma connoissance ; & à peine eûs-je quitté cette femme, que j'allai le voir, pour lui dire qu'en cas qu'on vînt chercher chez lui un Esclave d'Alger, il répondît que c'étoit bien chez lui qu'il demeuroit, mais qu'il n'étoit pas au logis ; qu'on revînt le lendemain sur le soir, & qu'on ne manqueroit pas de le trouver.

Je retournai deux jours après chez le Marchand, pour savoir si l'on n'étoit point venu chercher l'Esclave, & il m'apprit qu'il n'avoit entendu parler de rien. Cela me donna encore la pensée que j'avois eûe d'abord, & me persuada que la Dame ne

m'avoit parlé de l'Esclave que pour me faire connoître qu'elle me vouloit aimer.

Je retournai la voir, & le hasard permit que ce jour-là je lui parlasse sans témoins. Je ne fis pas plus de mention de l'Esclave, que si elle ne m'en eût jamais rien dit, & ne parlant que de moi, je lui témoignai que je l'aimois éperdûment. Cette femme reçut cette déclaration avec une fierté qui me déconcerta. Elle me dit qu'elle avertiroit son mari de l'insolence que j'avois de lui témoigner de l'amour; qu'elle me défendoit de retourner jamais chez elle; & ajoûta que si j'y remettois les pieds, on me feroit un mauvais parti. Elle ne me donna pas le temps de lui répondre, & elle me quitta, me poussant elle-même hors de la chambre, & criant comme si j'avois voulu lui faire violence.

Son mari étant arrivé dans le moment, elle lui conta que j'avois voulu la séduire; & cet homme, sans m'entendre, me dit que sans l'intérêt que Monsieur le Prince prenoit à moi, il me feroit couper la gorge. Je lui répondis que j'étois moins coupable qu'il ne croyoit; que je n'avois rien dit à sa femme qui eût l'air ni de violence, ni de séduction; que c'étoit de simples honnêtetés, telles que les François avoient coutume d'en dire à toutes les femmes; & que pour lui marquer que je n'avois point eu d'intentions

d'intentions criminelles, je lui promettois de ne revenir jamais chez lui. Manrique parut s'appaiſer à ces paroles, & il me laiſſa ſortir.

J'étois outré contre le procédé de cette femme, & je me repentis terriblement de la déclaration que je lui avois faite, bien réſolu de m'obſerver davantage, & de n'en plus haſarder de pareilles en un pays auſſi ſujet aux incidens que l'Eſpagne. Cependant, quelque colére que j'euſſe contre Dona Iſabella, il me ſembla que je n'en avois que plus de paſſion pour elle. Elle m'avoit paru ce jour-là plus belle que les autres jours, & je ſentis bien que l'amour s'irrite preſque toujours par les difficultés.

Je ne voyois guéres d'apparence à gagner l'eſprit d'une femme qui en avoit ſi mal uſé, quand le Marchand, chez qui je l'avois adreſſée, pour apprendre des nouvelles de l'Eſclave, vint me chercher, pour me dire qu'on étoit venu le demander; & que ſelon mes ordres, il avoit remis au lendemain la perſonne qui étoit venue. Je ne pouvois douter que ce ne fût de la part d'Iſabella, qu'on étoit venu, & j'allai le lendemain chez le Marchand, où je fus tout le jour, après avoir repris l'habit & la barbe de l'Eſclave, en attendant l'heure [illegible] l'on devoit revenir.

Une Duegne revint effectiv[illegible] ſur la

soir, & ayant demandé au Marchand si l'Esclave étoit au logis, le Marchand vint m'avertir, & cette Duegne me dit que si je voulois la suivre, elle me feroit voir une personne qui avoit une extrême passion de me parler. Je lui dis que j'étois prêt d'aller où elle voudroit; & sans me répondre, elle me fit signe de la suivre.

Elle me mena par plusieurs rues écartées, & nous nous arretâmes devant une maison où il y avoit un balcon assez bas, d'où après que la Duegne eut toussé deux ou trois fois, on jetta une échelle de corde. La Duegne me dit que je n'avois qu'à monter, & j'obéis avec précipitation, tant j'avois d'impatience de savoir si je trouverois Isabella. C'étoit elle-même, qui après m'avoir aidé à monter sur le balcon, me fit entrer dans une chambre où l'on avoit placé un flambeau assez éloigné, pour ne l'éclairer qu'à demi, mais qui donnoit assez de lumiére pour me faire reconnoître que c'étoit Dona Isabella, avec qui je me trouvois.

Elle me dit que, quoiqu'elle ne m'eût vû qu'une fois en passant, elle avoit été touchée de ma bonne mine, & que la belle action que j'avois faite, l'avoit déterminée à se confier à moi. Je ne pouvois m'ôter de l'esprit que cette femme me reconnoissoit. Cependant, pour en être éclairci da-

vée ſi digne de mépris ? Je vous ai trouvé, lui dis-je, auſſi belle que vous êtes, & j'ai été fâché qu'une ſi aimable perſonne fût ſi méchante. Mon Dieu, dit-elle, ne croyez point que je ſois méchante : vous voyez comme je me fie à vous ; & je ſerois perdue, ſi vous alliez dire à votre ami ce que je fais en votre faveur. Ne craignez point, lui dis je, Madame, que je lui en apprenne jamais rien, mais au moins daignez m'expliquer pourquoi vous en avez ſi mal uſé avec lui. C'eſt vous, reprit-elle, qui en êtes cauſe ; car, depuis que je vous ai vû, tout autre homme m'a été inſupportable ; & j'ai maltraité votre ami, parce que je ne me ſuis point ſenti d'inclination pour lui, & que j'ai été bien-aiſe de donner à mon mari bonne opinion de ma vertu & de ma conduite. Quoi ! Madame, repartis-je, mon ami vous paroît donc bien haïſſable ? Oui, me dit-elle ; il a un caractére qui ne me revient point : enfin, il ne faut point raiſonner ſur l'inclination, je le hais autant que je vous aime.

J'avoue que je fus interdit à ces paroles, & que rien ne me parut plus bizarre que de voir que la même perſonne qui me trouvoit haïſſable ſous ma figure ordinaire, eût de la paſſion pour moi ſous l'habit & la barbe d'un vilain eſclave : mais tel eſt le caprice des femmes & celui de l'amour, &

ſûrer que je lui tiendrois parole, il falloit remettre notre entrevûe à une autre fois, & que dans un jour j'aurois de ſes nouvelles, & qu'elle verroit bien par la maniere dont j'en uſerois, ſi en effet je l'aimois plus que mon ami. Quelque choſe que je lui pûſſe dire, il en fallut paſſer par-là. Elle m'obligea de me retirer; &, étant deſcendu par la même échelle, je retournai chez mon marchand.

Jamais on n'a été agité de penſées plus diverſes que je le fûs après cette avanture; & on auroit de la peine à comprendre le parti que je pris, ſi l'on ne ſavoit pas que l'amour propre & la vanité eſt la plus forte de nos paſſions.

Quelque réfléxion que je fiſſe, il me fut impoſſible de me réſoudre de profiter de la foibleſſe de cette femme ſous un autre nom, & ſous un autre habit que le mien. Il me ſembloit qu'il y avoit de la honte à n'en être redevable qu'à mon déguiſement; & je réſolus, ſi on venoit encore me prendre pour me mener au même rendez vous, d'y aller, non plus ſous l'habit de l'Eſclave, mais ſous le mien.

Je paſſai toute la journée chez le marchand, & la même Duegne revint ſur le ſoir redemander encore l'Eſclave. Je m'étois habillé à la Françoiſe, & le plus magnifiquement que j'avois pû; mais, dès

on me dit que la Duegne me deman-
t, je mis ma barbe postiche, & une
e qui cachoit mes habits, & je suivis
cet état la Duegne qui me mena au mê-
balcon, où je trouvai encore la même
elle par où je montai; mais, avant que
monter, je jettai la barbe & la veste, &
rivai sur le balcon habillé à la Françoi-
& tel que j'étois quand Isabella m'avoit
l'avanie dont j'ai parlé.

Elle vint me recevoir; mais à peine fus-
ntré dans la chambre, que, me recon-
ssant, elle jetta un grand cri, disant
elle étoit perdue, & qu'on l'avoit tra-
. Je me jettai à ses genoux, la conju-
de ne point faire de bruit. Elle parut
assûrer, mais ce ne fut que pour me dire
paroles : Je voi bien que le coquin
s a plus aimé que moi, puisqu'il vous
t mon secret; mais, si vous m'aimez,
s m'aiderez à me venger de ce perfide
lave; & ce n'est qu'à ce prix-là que je
s promets de vous écouter.

e vous vengerai, lui dis-je, comme il
s plaira, & je vous répons que je vous
e mille fois plus que lui, & que je lui
cherai la vie si vous voulez; mais, au
ns, apprenez-moi par où un si vilain
me a mérité un cœur que vous m'avez
sé? Allez me venger, me dit-elle, &
nd vous m'aurez apporté sa tête, vou
z contente de moi.

Je ne pus m'empêcher de rire en faisant réfléxion à cette bizarre aventure, & je crus qu'il étoit temps de me déclarer. Je ne puis, lui dis-je, Madame, vous apporter sa tête autrement que vous la voyez, puisque cet Esclave est un personnage chimérique, qu'il est le même que moi qui me suis déguisé sous cet habit, qui suis venu encore hier ici, & qui mérite seul vos bontés.

Isabella étoit si interdite qu'elle écoutoit à peine ce que je lui disois ; mais, quand je lui eus répété plusieurs fois la même chose, elle m'écouta enfin, mais elle n'en fut pas pour cela plus persuadée que j'étois en effet le même Esclave qu'elle avoit aimé. Non, disoit-elle, cela est impossible, & il faut, pour vous croire, que je vous voye sous l'habit que vous aviez hie Il est aisé, lui dis-je, Madame, de vo contenter, puisque j'ai laissé au piéd votre balcon la barbe & la veste qui me guisoient ; &, si vous voulez me le p mettre, j'irai reprendre l'une & l'autre vous verrez que je suis en effet ce que dis. Elle parut y consentir ; & aussi descendant par la même échelle, j' reprendre l'équipage Algérien : mais que j'eus le piéd hors de l'échelle, Isab la retira, & il me fut impossible de re ter. J'eus beau tousser & faire du b

l'échelle ne parut plus, & je vis bien que la Dame s'étoit retirée.

Cette étrange bizarrerie m'étonna au-delà de ce qu'on peut dire, & je commençai à croire qu'Isabella n'avoit pas été détrompée, & qu'elle n'avoit retiré l'échelle que parce qu'elle avoit cru que je n'étois pas l'Esclave, & que j'avois seulement pris sa place pour profiter de la passion qu'elle avoit pour lui.

Comme la nuit étoit fort obscure, & que je ne pouvois reconnoître la maison où je lui avois parlé, je pris le parti d'attendre jusqu'au jour pour la reconnoître. J'allai m'asseoir sur une borne qui étoit vis-à-vis du balcon où j'avois monté. Il y avoit une demi-heure que j'y étois, & je commençois à y sommeiller, quand je fus réveillé par le bruit de plusieurs hommes que j'apperçus venir à moi l'épée à la main. Je démêlai la voix de Manrique; & c'étoit lui en effet qui venoit pour m'assassiner..

J'appris depuis que c'étoit sa femme qui l'avoit envoyé, soit qu'elle crût toujours que je n'étois pas l'Esclave, soit qu'elle fût fâchée de s'être trompée. Comme la maison où je lui avois parlé étoit la sienne à peine fûs-je descendu du balcon, qu'el alla conter à son mari que j'avois vo entrer dans sa chambre, & que j'étois core dans la rue, en attendant l'occa

d'escalader les fenêtres & de lui faire violence.

Manrique ne perdit pas de temps à cette nouvelle ; &, prenant avec lui trois de ses domestiques, il vint m'attaquer comme j'ai dit. Si-tôt que je vis qu'on venoit à moi, je jettai la veste & la barbe qui m'embarrassoient, & mettant l'épée à la main, je perçai celui qui s'avança le premier, &, avant que les autres pussent m'entourer, je me sauvai courant de toute ma force.

C'étoit Manrique que j'avois blessé, & l'attention que ses domestiques donnérent à secourir leur maître qui tomba sur eux, fut cause qu'ils me laissérent échaper. Je courus sans savoir où j'allois, n'ayant pû retrouver le chemin de ma maison qu'à la pointe du jour, & ayant été assez heureux pour ne faire aucune mauvaise rencontre.

Les domestiques ramassérent la veste & la barbe que j'avois quittées : ils les portérent à Isabella, qui reconnut que c'étoit le même équipage sous lequel elle avoit toujours vû son cher Esclave ; & elle commença à croire, en les reconnoissant, que les choses pouvoient étre telles que je les lui avois dites.

Soit que Manrique ne crût pas avoir des preuves capables de lui donner droit de me poursuivre, soit qu'il s'imaginât qu'il étoit de son honneur de dissimuler, on ne sû

encore dans cette affaire aucune mention de moi ; & le bruit courut que le même Efclave qui avoit tué chez Eléonor le fils du Duc de ..... étoit celui qui avoit bleffé Manrique. Mais on n'eut pas plus de preuves contre cet Efclave que contre moi ; &, comme on le croyoit parti depuis longtemps, on regarda ce qu'on en difoit comme une imagination de Manrique, qui fe garda bien de produire en Juftice la barbe & la vefte qu'il avoit trouvées, & qui fe contenta d'être perfuadé dans fon cœur, que c'étoit moi qui l'avoit bleffé lorfqu'il m'avoit attaqué pour fe venger.

Je m'apperçus bien que cet homme, dont la bleffure fe trouva légere, & qui fut bientôt en état de fortir, me regardoit de travers toutes les fois qu'il me rencontroit; &, ne pouvant douter que fa femme ne l'eût fufcité contre moi dans cette derniere affaire, je me tins fur mes gardes, m'attendant à en recevoir bien-tôt quelque infulte ; mais j'en fus garanti par l'endroit d'où je l'efpérois le moins : & c'eft ce qui doit encore nous faire connoître le génie & le caprice des femmes.

Dona Ifabella faifant réfléxion à tout ce qui s'étoit paffé, commença enfin à fortir d'erreur, & à être perfuadée que l'Efclave & moi nous étions la même perfonne. L'amour qu'elle avoit eu pour cet Ef-

clave se réveilla en ma faveu
repentit de m'avoir rendu suspe
ri. Voici l'étrange parti qu'el
lui ôter les soupçons qu'elle lu
nés contre moi.

Comme elle commença à
qu'elle fut bien persuadée de l
son Esclave, & à sentir pour
chant qu'elle avoit eu pour le
supposé, elle chercha les moy
tretenir, pour m'apprendre l
que je lui avois enfin inspirés.

Elle n'eut pas de peine à y
qu'elle le voulut. Je la vis ch
marchand où elle avoit envoyé
& elle vint un jour sous l'ha
Duegne, comme si elle eût
ler de quelque affaire. Moins j
ré à cette visite, plus je fus sur
cevoir; &, quoique je me d
Dame, je crus devoir l'écout
protesta qu'elle n'avoit point
dessein que Manrique avoit eu
ner. Comme je savois la véri
ticle, je ne voulus pas la l
qu'elle n'en fût convenue; &
avoua tout, & continua ainsi

Il est vrai que je m'étois e
Esclave sans savoir que ce fût
devez me pardonner cet entêt
qu'après tout c'étoit vous qui

ſiez ; & vous verrez bien dans la ſuite, que je ne veux avoir d'attachement que pour vous. Je vous ai rendu ſuſpect à mon mari, mais j'ai un moyen infaillible de vous gagner ſa confiance ; & voici ce qu'il faut que vous faſſiez. Trouvez le moyen de lui parler, & pour cela tâchez de le voir chez quelqu'un de vos amis communs ; vous lui direz que vous n'avez jamais été capable d'avoir pour moi les deſſeins qui vous ont brouillé avec lui ; que c'eſt une fauſſe accuſation que je vous ai ſuſcitée, parce que j'étois entêtée de l'Eſclave d'Alger, & que je m'étois apperçûe que vous en aviez connoiſſance : vous pourrez lui en donner des preuves en le priant d'interroger la Duegne, qui s'appelle Beatrix, & en lui diſant que c'eſt de cette femme que je me ſervois pour voir cet Eſclave. Je préparerai Beatrix à la réponſe qu'elle aura à lui faire, & tout ce qu'elle lui dira ſera à votre juſtification.

Dona Iſabella m'ayant parlé de la ſorte, je lui fis mes difficultés ſur un projet auſſi délicat que celui-[illegible] : & , lui ayant demandé encore pl[illegible] fois ſi elle ne voyoit point d'incon[illegible] ce qu'elle m'ordonnoit, [illegible] fiſſe ce qu'elle m'avoit di[illegible] eſſe en peine d[illegible]

mettant d'y penser, & fort incertain du parti que je prendrois.

Le Lecteur ne peut faire ici aucune réfléxion que je n'aye faite alors. Je ne pouvois comprendre que cette femme voulût passer dans l'esprit de son mari pour avoir eu l'attachement dont elle vouloit que je l'accusasse ; & d'ailleurs, j'avois lieu de craindre que si je parvenois à en persuader Manrique, cela ne redoublât sa jalousie, & ne lui fit encore observer davantage sa femme, & ne me privât ainsi du fruit de cet artifice ; mais il y a apparence que cette femme connoissoit son mari : c'est ce qui me fit passer par-dessus ces difficultés, & ce qui me détermina à faire ce qu'elle me conseilloit.

Mais, après tout, il faut avouer que l'amour que j'avois pour cette femme, quelqu'indigne qu'elle en fût, eut plus de part que tout le reste au parti que je pris de lui obéir. Je me sentois flatté de la passion que je lui avois inspirée sous l'habit d'Esclave, & je mourois d'envie de profiter, sous mon vrai nom, de tout ce qu'elle m'avoit fait voir d'empressement & d'ardeur pour l'Algérien.

Je cherchai donc l'occa[illegible]
Manrique ; & , l'ayant tr[illegible]
moignai que j'avois à lui [illegible]

cret important. Alors, voyant qu'il m'écoutoit volontiers, je lui dis tout ce que Dona Isabella m'avoit conseillé de lui dire, lui faisant entendre que jamais je n'avois eu aucune liaison avec sa femme, & que tout son attachement avoit été pour l'Esclave d'Alger; qu'étant le seul qui eût connoissance de cette intrigue, parce que cet Esclave me l'avoit avouée, Isabella m'avoit rendu suspect pour ôter toute créance aux avis qu'elle craignoit que je n'en donnasse à son mari.

Manrique m'entendant parler de la sorte, m'embrassa du meilleur cœur du monde, & me dit qu'il n'étoit plus en peine de savoir pourquoi celui par qui il avoit été blessé avoit laissé tomber une veste; mais qu'outre la veste, ayant encore laissé une barbe postiche, il avoit peur que ce ne fût quelqu'un qui étant instruit du commerce de sa femme, eût voulu la venir voir sous ce déguisement. Là-dessus, il me demanda s'il y avoit long-temps que cet Esclave étoit parti, & je lui dis qu'il étoit sorti de Madrid dès le [illegible]demain de sa blessure, & qu'au reste il [illegible] pas s'étonner qu'avec sa veste [illegible] une barbe; que je savois [illegible] outre sa barbe naturelle, [illegible] artificielles [illegible]

ſe; mais il me dit que ſi je voulois lui rendre le ſervice entier, il falloit que je trouvaſſe moyen de faire que cet Eſclave revint à Madrid, afin qu'il pût ſe venger de lui. Je promis à Manrique de faire tout ce que je pourrois pour cela, & il me pria de lui rendre mon amitié & de revenir chez lui, ajoûtant qu'il ſeroit bien-aiſe que je viſſe ſa femme, à laquelle il m'aſſûra qu'il ne témoigneroit rien de ce que je lui avois appris, juſqu'à ce que l'Eſclave fût revenu, & qu'il pût convaincre ſa femme en ſe ſaiſiſſant de cet homme.

La facilité avec laquelle Manrique parut donner dans le panneau, me parut ſi extraordinaire, que je craignis qu'elle ne fût pas naturelle, & je fus long-temps ſans oſer me fier ni à lui ni à ſa femme; mais enfin l'amour que j'avois pour elle ſurmonta mes défiances.

J'allai chez lui; je vis ſa femme commodément, parce qu'il m'en procuroit lui-même la commodité, & nous profitâmes ainſi aſſez long-temps du fruit de notre artifice; mais enfin Manrique ſe laſſa de ce que l'Eſclave ne revenoit point. Je lui dis pluſieurs fois que cela ne dépendoit pas de moi; que j'avois beau écrire à Alger, que je n'en avois aucunes nouvelles, & qu'il falloit qu'il fût mort; mais tout cela ne le contenta point, & il me dit que puiſque

l'Esclave ne paroiſſoit plus, il falloit que je l'aidaſſe à ſe défaire de ſa femme ; qu'il lui diroit tout ce que je lui avois appris de ſon commerce ; qu'il me prioit de lui ſoutenir la même choſe, & que quand elle en auroit été convaincue, il n'auroit pas de peine à la faire punir.

Je conjurai Manrique de n'en point venir à cette extrémité, mais je ne pus rien gagner ſur ſon eſprit. Tout ce que je pus faire, fut d'avertir la femme du deſſein de ſon mari ; & ce fut alors que le génie de cette femme ſe développa tout entier : elle ne me parut point étonnée de ce que je lui apprenois, parce qu'elle avoit réſolu de tout faire retomber ſur moi, ſoit qu'elle ne m'eût jamais aimé, ſoit que ſon amour eût fini, ſoit que l'intérêt de ſe remettre bien avec ſon mari, lui parût préférable à tout le reſte. Sa réponſe fut qu'elle ne craignoit ni ſon mari ni moi, & qu'elle ſavoit bien le moyen de ſe défendre des deſſeins que nous avions formés l'un & l'autre pour la perdre.

Cette réponſe me ſurprit étrangement ; &, craignant qu'elle n'eût mal entendu, je lui répétai tout ce que je venois de lui dire, ajoutant que je mourrois plûtôt que de ſervir ſon mari dans les deſſeins qu'il tramoit contre elle. Elle parut contente de aſſûrance, & elle me dit que poi

je ne témoignaſſe rien à ſon préjudice, elle ne le craignoit point. Je la quittai en lui répétant encore que je ne comprenois pas comment elle avoit pu croire que je vouluſſe lui faire tort ; mais la méchanceté de cette femme paſſoit tout ce que j'en aurois pu jamais imaginer.

A peine l'eûs-je quittée, qu'elle alla trouver ſon mari, à qui elle dit en pleurant, que ſa conſcience & ſon devoir l'obligeoient de ne plus lui laiſſer ignorer qu'il recevoit chez lui, en ma perſonne, un homme qui ne cherchoit qu'à le déshonorer. Je ſai, lui dit-elle, ce qu'il a voulu vous faire croire pour mériter votre confiance : il me l'a avoué lui-même, parce qu'il a cru que j'étois aſſez folle pour l'aimer ; mais tout ce qu'il vous a dit eſt une fable. Il n'y a jamais eu d'autre Eſclave Algérien qui ſoit venu chez moi que lui-même : il étoit ſous cet habit quand je vous avertis qu'il avoit voulu eſcalader mes fenêtres : c'eſt lui qui vous a bleſſé, & je ne l'ai ſouffert chez moi depuis ce temps-là, qu'à cauſe que je n'ai pu faire autrement, par la maniere dont j'ai vû que vous en étiez infatué ; mais enfin ſon inſolence eſt montée au point que je ne dois plus le ſouffrir, ni vous laiſſer ignorer les raiſons que vous avez de vous venger de ſes artifices.

Tout ce que cette méchante femme di-
oit à son mari, lui parut si vraisemblable,
qu'il s'étonna qu'il eût pu soupçonner sa
vertu; car elle l'avoit toujours averti que
j'avois dessein de la suborner. Enfin, il fut
persuadé qu'il n'y avoit point d'autre Es-
clave Algérien mêlé dans cette affaire que
moi-même. Il embrassa sa femme, lui de-
mandant mille fois pardon de ses soupçons,
& lui promettant que je ne serois pas long-
temps sans recevoir la peine que méritoient
mes mensonges & mes perfidies.

Je n'avois garde de m'imaginer que
j'eusse à me défier de sa femme & de lui;
&, si je fus quelque temps sans retourner
chez eux, c'est parce que je voulois éviter
l'éclaircissement qu'il m'avoit dit qu'il vou-
loit avoir avec sa femme. Il y avoit près de
huit jours que je ne les avois vûs, quand
je reçûs un billet d'Eléonor, qui m'aver-
tissoit de sortir d'Espagne en diligence,
parce qu'on avoit résolu de me faire assas-
siner.

Quelque pressant que fût l'avis qu'on
me donnoit, je ne pûs me résoudre de
m'en tenir au billet par lequel il m'étoit
donné, & je voulus voir celle qui me l'a-
voit écrit: je ne l'avois point vûe depuis
la priere qu'elle m'avoit faite de ne plus
aller chez elle, & je n'osois y paroître ni
dans mon habit, ni dans celui de l'Esclave

cependant, ayant reçu d'elle le billet dont je viens de parler, je crus que je devois la voir, & pour cela je me déguisai encore & repris l'habit sous le quel j'avois eu accès chez elle, faisant semblant d'être revenu pour lui apporter encore des nouvelles de son mari.

On l'avertit que c'étoit l'Esclave d'Alger, & au lieu de me faire monter, elle m'apprit en peu de mots que Manrique avoit publié par tout que c'étoit moi qui étois l'Esclave, & qui sous cet habit avois tué le fils du Duc d..... que le Roi le savoit, qu'il en avoit une jalousie extrême; que ce Prince l'avoit querellée, comme si elle eût favorisé ce déguisement pour me recevoir avec moins de peine; que depuis cette querelle il n'étoit point revenu la voir; qu'elle se croyoit disgraciée, mais que ce qui étoit bien assûré, c'est que le Roi, le Duc de..... & Manrique, me feroient périr, si je ne cherchois à me mettre en sûreté.

La maniére dont elle me parla, en m'apprenant toutes ces choses, me fit bien juger que je n'avois pas de temps à perdre, & que le seul parti que je devois prendre, étoit de suivre son conseil, & de partir; mais j'avoue que je balançai par le regret de m'éloigner d'elle, & d'avoir été la cause innocente de tous les chagrins qu'elle avoit

eils. Quand elle vit mon incertitude, elle me querella tout de bon, & me quittant en colére, elle me dit, que si je ne voulois pas suivre son conseil, c'étoit une marque je comptois sa perte pour rien, puisqu'elle seroit effectivement perdue, si l'on venoit à savoir qu'elle m'eût encore parlé. Après ces paroles, elle ne voulut plus m'entendre, & elle donna ordre qu'on me fist sortir.

J'étois au désespoir de me séparer de la sorte d'une personne que j'aimois toujours, & dont j'avois eu lieu jusques-là de me croire aimé, & je fus mille fois plus touché de l'envie de la revoir encore, & de lui dire adieu avec plus de tranquillité, que de la crainte de Manrique, & du péril dont on me donnoit avis. Il ne me fut pas possible de partir; & l'amour me fermant les yeux à toute autre considération, qu'à ce qui pouvoit le satisfaire, je ne pensai qu'à me donner à moi-même des raisons plausibles pour demeurer.

Les affaires de Monsieur le Prince me servoient toujours de prétexte; & quelque inutile que je lui fusse à Madrid, je me figurois qu'il ne pouvoit se passer de moi, dès que mon entêtement & ma folie me faisoient trouver de la peine à m'éloigner.

Je fus donc convaincu que je devois rester, & j'éprouvai encore en cette occasion

que l'amour prend toujours l'aſcendant ſur toutes les autres paſſions ; & que quand on n'a des yeux que pour lui, on doit s'attendre à être aveugle pour tout le reſte. Mais en prenant le parti de demeurer à Madrid, pour avoir lieu de revoir Eleonor, & pour lui dire adieu autrement que je n'avois fait, je ne laiſſai pas de penſer encore à me venger de Dona Iſabella, & c'eſt-là, après tout, ce qui m'occupa le plus, tant j'étois peu sûr de ce que je ſouhaitois. J'avois mille raiſons de me plaindre du procédé de cette femme, mais rien ne me donnoit plus de reſſentiment & de colére contre elle, que ce mauvais goût, qui me rendoit plus aimable à ſes yeux ſous un autre viſage que ſous le mien.

Je réſolus de lui donner encore le change ; & comme il m'avoit ſemblé qu'elle n'étoit pas trop perſuadée que l'Eſclave d'Alger fût le même que moi, je voulus voir ſi je ne pourrois point lui faire croire que nous étions deux perſonnes différentes. Voici à peu près ce que je lui écrivis, pour éprouver ſi je ne pourrois point la remettre en goût pour cet Eſclave.

Vous ſerez ſurpriſe, Madame, de recevoir une Lettre d'un caractére qui vous eſt inconnu. Je ſuis Acma-hamet, cet heureux Eſclave d'Alger, qui n'a diſparu que par la

[redacted]

rfidie d'un ami, qui a essayé sous mon ha- t & sous mon nom de profiter d'un bonheur ui m'étoit destiné; mais enfin, je n'ai plus ne défier de lui, ni à le craindre, puisqu'il nort que je suis revenu à Madrid. Je ne ux y être connu que de la seule personne ui m'y a fait revenir. Je loge chez Alonzo iberos; & si vous n'êtes point changée, us ne tarderez point à me donner de vos uvelles. Celui chez qui je suis logé, croit ue je suis de Maroc, & que je m'appelle uley-Asan. C'est sous ce nom qu'il faudra e demander.

Ayant écrit cette Lettre, je la fis rendre rement à Isabella, & j'allai m'enfermer ez cet Alonzo Riberos, à qui je fis en- ndre que j'étois en effet un Négociant de aroc, & que j'étois venu à Madrid pour ielques affaires. Par ce nouveau déguise- ent, je me mettois à l'abri des poursuites : Manrique; je contentois la fantaisie que vois de ne pas quitter Madrid, & je nour- ssois l'espérance d'y exécuter les desseins ui m'obligeoient d'y rester.

Quand depuis j'ai fait réflexion à tout : que j'étois capable d'entreprendre en ce mps-là, j'ai compris que pour s'engager ins les desseins les plus extraordinaires, ne faut qu'être jeune, & qu'avoir en tête uelque passion. Avec ces deux choses,

on peut renouveller tous les jours les aventures les plus incroyables; & dans la disposition où j'étois alors, plus les desseins où je m'engageois étoient bizarres, plus je m'en sentois flatté. Il n'y a que l'âge & la sagesse qui fassent voir aux hommes le ridicule & les dangers de cette intrépidité romanesque.

Je ne fus pas long-temps chez Riberos, sans avoir des nouvelles de la Lettre que j'avois fait rendre à Isabella. Elle la reçut, & il n'est pas surprenant qu'ayant été si long-temps assez aveugle, pour croire que l'Esclave d'Alger étoit un autre que moi, elle eût encore le même aveuglement, quand elle crut en avoir de nouvelles preuves dans la Lettre que je lui avois fait rendre. Elle se sut bon gré, après l'avoir lûe, de tout ce qu'elle avoit persuadé à son mari, & lui ayant fait croire qu'il n'y avoit point eu d'autre Esclave d'Alger que moi, elle se trouva en possession de voir cet Esclave, sans être suspecte.

Elle ne manqua pas d'envoyer chez Riberos la Duegne Beatrix, qui me mena, comme elle avoit fait les autres fois, au balcon qui m'introduisoit chez sa maitresse. Isabella croyant que j'étois en effet l'Esclave qu'elle avoit vû la premiere fois, me conta tout ce qui étoit arrivé depuis, & comment elle avoit voulu me faire assassiner,

ner, en persuadant à son mari que l'Algérien & moi n'étions qu'un même homme.

M'ayant conté ce détail, elle me fit de grands reproches de l'indiscrétion que j'avois eûe, me croyant toujours l'homme d'Alger, d'avoir fait confidence au François, mon ami, du commerce que nous avions ensemble, & de lui avoir donné le moyen de venir au rendez-vous qu'elle m'avoit destiné.

Rien n'étoit plus plaisant que de la voir ainsi me parler de moi, sans croire que ce fût à moi qu'elle parlât; & comme je n'étois plus jaloux de moi-même, je résolus de goûter ce plaisir tout entier, & de voir jusqu'où son aveuglement & son imprudence pourroient aller. Je lui fis des excuses de l'indiscrétion dont elle me faisoit des reproches; mais, après tout, lui dis-je, Madame, je ne devois pas trop vous déplaire de vous faire connoître ce François, puisqu'on m'a dit que vous aviez été fort bien ensemble.

Elle me nia qu'elle eût jamais aimé le François dont je lui parlois, m'assurant au contraire qu'elle l'avoit toujours haï; & que si elle avoit paru le souffrir, ce n'avoit été que pour avoir occasion de le perdre, comme elle avoit fait. Quelque peine que j'eusse à tenir contre un déguisement, qui m'exposoit à entendre tant de mensonges

ché. Alonzo Riberos avoit beau
commerce dans les pays étrangers
ce qui m'avoit fait choiſir ſa maiſo
donner plus de vraiſemblance au
ment qui trompoit la Dame. Je v
nir chez lui des gens de tout pays &
te eſpéce, entr'autres des Africain
vis un qui étoit d'Alger, & qui r
très-propre à la vengeance que
tois contre Iſabella.

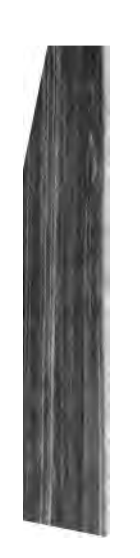
J'avois, parmi le peu de don
qui me ſervoient, un valet de char
habile, & à qui je me confiois enti
Ce garçon étant inſtruit de mes in
trouva le moyen de s'aboucher av
cain, & après quelques autres diſc
lui dit qu'il y avoit une Dame E
qui cherchoit un homme de ſa
pour qui elle avoit un goût partic

vouloit faire ce qu'on lui proposeroit, si l'on pouvoit se fier là-dessus à sa discrétion.

L'Africain promit ce qu'on voulut, & mon valet l'amena chez Riberos, où il lui dit qu'on le viendroit prendre. Il me rendit compte du succès de sa négociation, & Beatrix étant venue à l'heure accoutumée, je fis paroître l'Africain à ma place, & il fut conduit au rendez-vous par la Duegne, qui pensoit que c'étoit moi. Mon valet l'avoit instruit de tout ce qu'il falloit faire. Ainsi, dès qu'il fut arrivé, il monta par l'échelle de corde sur le balcon, & du balcon, il fut introduit dans la chambre d'Isabella.

Lorsque j'eus appris qu'il y étoit, j'écrivis à Manrique un billet, par où on l'avertissoit que sa femme étoit actuellement enfermée avec l'Esclave d'Alger, qui avoit tant fait de bruit. Manrique étoit couché, quand mon valet porta ce billet; & ce valet insista si fort sur la conséquence des choses qu'il contenoit, que ceux de Manrique l'éveillerent, & le lui rendirent.

La pensée où il étoit, que l'Esclave d'Alger & moi étions le même homme, le rendit encore plus diligent à profiter de l'avis. Il se leva, persuadé qu'en surprenant l'Esclave avec sa femme, c'étoit moi qu'il alloit surprendre. Il ordonna à une partie de ses domestiques de se tenir dans la rue du côté



lui ma...

Les choſes étant ...
de Manrique, voici ce qui ſe p...
d'Iſabella, quand l'Africain fut
ſa chambre. Elle ne reconnut p
la tromperie qu'on lui faiſoit, m
vant dans l'Africain ni la taille
de la voix de celui qu'elle avoit
tres jours, elle prit un flambeau
miner, & elle reconnut bien-tôt
un autre homme. Elle ne s'étc
autant qu'elle auroit dû le faire;
lant ſavoir par quelle aventure
nu ſe rencontroit dans le lieu
vous, elle l'obligea de lui en ren
L'Africain lui confeſſa que c'éto
me de Maroc, nommé Muley-
l'avoit engagé dans cette aven
l'entremiſe d'un de ſes valets.
pauvre Iſabella, qui ſavoit q
... étoit le même que ſon ch

bella retira aussi-tôt qu'il fut descendu.

Dans le moment que cet homme mettoit le pied dans la rue, & qu'Isabella refermoit le balcon, les valets que Manrique avoit envoyés de ce côté-là, arriverent & se saisirent de lui. Manrique, de son côté, entra dans la chambre de sa femme, qu'il trouva seule, mais fort interdite. Il alloit lui demander pourquoi elle n'étoit pas couchée, quand les valets, qui avoient saisi l'Affricain, le lui amenerent, disant qu'ils l'avoient trouvé sous les fenêtres d'Isabella.

On ne peut exprimer l'étonnement de Manrique, quand il vit qu'on lui amenoit un autre que moi. Il crut, en ce moment, que ceux qui lui avoient dit que l'Esclave & moi étions le même homme, l'avoient trompé, & cette pensée lui fit paroître sa femme encore plus criminelle qu'elle n'étoit. Il la fit enfermer dans sa chambre, & il ordonna qu'on mit l'Africain dans un cul de basse-fosse.

Dès le lendemain, le bruit se répandit que le fameux Esclave d'Alger, qui avoit tué le fils du Duc d.... avoit été surpris en rendez-vous chez la femme de Manrique, & qu'il y étoit prisonnier. Cette nouvelle fit grand bruit. Eleonor qui en entendit parler, ne douta point que ce ne fût encore moi, qui au lieu de profiter de ses avis, m'étois exposé à cet accident. Le Roi mê-

me le fut, & il en conçut de nouveaux ſoupçons contre la fidélité d'Eleonor.

Le Duc d...... qui avoit de la peine à ſouffrir que la mort de ſon fils ne fût pas vengée, vint trouver Manrique ; & l'un & l'autre ayant examiné l'Africain, ils reconnurent que ce n'étoit pas le même. Iſabella n'oſoit rien dire, de peur que ſur les avis du priſonnier, on n'allât chercher Muley-Aſan chez Riberos, & que cet homme ne déclarât le commerce qu'il avoit avec elle.

Une partie de ce qu'elle craignoit arriva. L'Africain ayant déclaré que c'étoit un valet de Muley-Aſan qui l'avoit embarqué dans cette affaire, on alla chez Riberos, pour ſe ſaiſir de moi ; mais comme j'avois prévû cet événement, je m'y étois préparé. Je n'étois plus retourné chez Riberos, & on ne me trouva point.

Je me tins caché tout le jour dans la maiſon, où j'avois ordinairement logé juſques-là ; & ayant appris que l'on commençoit à dire que j'étois Muley-Aſan, qui m'étois déguiſé ſous ce nom-là chez Riberos, pour jouer à Iſabella la piéce que je viens de rapporter, je crûs qu'il n'y avoit pas pour moi de ſûreté à reſter plus long-temps à Madrid, & j'en partis le lendemain, ayant envoyé mes gens devant moi, & n'ayant retenu qu'un valet, avec lequel je pris la

étoit mal content que j'eusse quitté Madrid; je crûs que je devois y retourner; & le péril dont j'y étois menacé, eut moins de pouvoir sur moi, que le desir de réparer, par une plus grande application & une meilleure conduite, l'idée que j'avois donnée à ce Prince d'un peu de négligence à son service; mais si l'on veut que j'explique de bonne foi le vrai motif qui me fit penser à ce dessein, j'avouerai, à ma confusion, que ce fut l'amour que j'avois pour Eleonor. Le soin qu'elle avoit pris de me faire sauver, & la colére avec laquelle elle m'avoit quitté, servirent moins à réveiller mon amour, que la crainte qu'elle m'avoit témoignée de se voir en disgrace auprès du Roi. Je m'allai mettre dans l'esprit qu'elle pouvoit avoir besoin de secours dans les circonstances où je l'avois laissée. Je craignis que le Roi l'ayant abandonnée, la jalousie de son mari ne l'exposât à des extrémités fâcheuses; & mon amour s'autorisant de tous ces prétextes, me fit croire qu'il y avoit eu de la lâcheté à m'en séparer comme j'avois fait.

Qu'on est à plaindre (car je ne puis trop faire ces réflexions) quand on se laisse maitriser par la plus aveugle des passions! On ajoute à un aveuglement grossier, la folle présomption de n'être pas aveugle; & si toute la terre m'eût dit que j'étois fou & extravagant

extravagant de vouloir encore retourner à Madrid, j'aurois crû que toute la terre ne voyoit goute, & que j'étois le seul éclairé, tant les raisons qui me déterminerent à ce retour, me parurent alors claires & convaincantes. Je ne laissois pas d'entrevoir quelquefois la témérité de mon dessein; mais, plus il me paroissoit téméraire, plus je me sentois de goût pour l'exécuter, & je me disois sans cesse à moi-même, qu'il étoit beau de m'aller sacrifier pour servir une maîtresse. Dieu veuille que personne, en lisant ceci, ne se trouve aussi fou que moi, & n'approuve, par un vain sentiment de générosité amoureuse, une conduite qui m'auroit exposé à des extrémités encore plus fatales que celles que j'avois évitées, sans la maladie qui m'empécha d'être aussi fou que je voulois l'être. Etant donc rempli de cette générosité folle, j'écrivis à Monsieur le Prince, que pour lui marquer que je préferois son service à tout autre intérêt, je retournois en Espagne, où j'espérois qu'il me feroit l'honneur de m'écrire des Lettres moins dures que la derniére. Après avoir envoyé cette Lettre, je repris le chemin de Madrid, quoique ma santé fût encore assez mauvaise; mais dès le premier jour, je fus obligé de m'arrêter, & tout ce que je pûs faire, fut de gagner Fontarabie, où je demeurai près de six semai-

nes au lit, y ayant été assez malade, pour avoir fait juger plus d'une fois que je n'en releverois pas.

J'avois dès les premiers jours de ma maladie envoyé un de mes gens à Madrid, avec une Lettre pour Eleonor, par laquelle je lui mandois qu'il m'avoit été impossible de m'éloigner d'elle, & que je retournerois la voir dès que ma santé me le permettroit, pour lui offrir mon secours & mes soins, en un temps où je craignois qu'elle n'en eût besoin. J'avois aussi ordonné à celui que j'envoyois, de s'informer ce qu'on disoit de moi, particuliérement à l'occasion de Manrique & de sa femme.

Cet homme rendit ma Lettre à Eleonor, qui après l'avoir lûe, lui répondit de bouche que je me gardasse bien de revenir à Madrid, & que c'étoit tout ce qu'elle avoit à dire pour réponse à ma Lettre. Il s'informa de Manrique, & on lui dit qu'il me cherchoit par tout; que sa femme ayant appris que j'étois le même que Muley-Asan, avoit persuadé à son mari que le chagrin de n'avoir pû rien obtenir d'elle, m'avoit fait imaginer pour la perdre, l'aventure de l'Africain qu'on avoit pris; que cet Africain avoit été renvoyé, après une vive réprimande; que tout le monde étoit persuadé de la sagesse & de l'innocence d'Isabella dans cette aventure; qu'elle étoit mieux

que jamais dans l'eſprit de ſon mari ; & qu'enfin, je ne devois jamais penſer à retourner en Eſpagne.

On vint me rendre cette réponſe, lorſque je commençois à me mieux porter ; & je crois que ſi ma ſanté l'eût permis, j'aurois paſſé par-deſſus tous les périls que j'avois à craindre, tant j'étois outré de ce qu'Eleonor ne m'avoit point écrit, & tant j'avois envie de la revoir ; mais heureuſement je me portois trop mal, pour entreprendre aucun voyage, & je vis bien qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de me guérir, & de me mettre en état d'oublier à jamais Eleonor.

Je m'arrêtai donc à ce deſſein ; mais avant que de continuer le récit de mes aventures, je crois devoir raconter ce qui ſe paſſa à Madrid depuis mon départ. Je ne fus informé de ce détail que long-temps après ; mais c'eſt ici le lieu naturel d'en parler, puiſque le Lecteur a encore l'idée toute récente des choſes qui m'y arriverent, & que tout ce que je vais dire, a des liaiſons avec ce que j'en ai déja raconté. On verra encore mieux combien j'avois tort de vouloir retourner dans un pays qui m'avoit été ſi funeſte, & combien j'eus raiſon de ſurmonter enfin la paſſion qui [illegible] rappelloit.

J'y laiſſai deux femmes, avec lesquell

j'avois eu le plus de commerce, je veux dire, celle que j'ai appellée Dona Iſabella, & celle que j'ai fait connoître ſous la qualité de Catalane & ſous le nom d'Eleonor. J'avois aimé ces deux femmes, mais avec des ſentimens bien différens. J'eſtimois Eleonor, & je craignois Iſabella. L'une, m'avoit attaché par l'idée qu'elle m'avoit donnée de ſa délicateſſe & de ſa vertu; & l'autre, au contraire, ne m'avoit plû que par ſes avances & par ſes emportemens. On va voir que l'une & l'autre ſe trouva à peu près de même caractére, quand elles ſe virent dans les mêmes circonſtances; & on jugera encore mieux de l'opinion qu'on doit avoir des femmes qui veulent être aimées, & qui ne peuvent ſe borner à un mari ou à un amant.

Comme le caractére de Dona Iſabella étoit de ne point contraindre ſes inclinations & ſes goûts, elle avoit eu dans tous ſes attachemens autant de bizarrerie qu'elle en marqua, lorſque me prenant pour un Eſclave d'Alger, elle ne put m'aimer ſous une autre qualité & ſous une autre figure. Ainſi, toutes ſes intrigues avoient toujours été avec des gens ſans conſéquence, & qu'elle pouvoit ſacrifier aiſément aux ſoupçons de ſon mari.

Avant que je fuſſe à Madrid, elle avoit déja eu pluſieurs affaires, & entr'autres

[redacted]

celle dont je vais parler. A peine fut elle mariée, & eut-elle paru à la Cour, où l'emploi de ſon mari lui donnoit un rang fort diſtingué, qu'elle fut aimée de tout ce qu'il y avoit de jeunes Seigneurs; mais celui qui parut avoir pour elle un attachement plus fidéle & plus ſincére, fut le Prince de..... C'étoit le Seigneur de toute l'Eſpagne le mieux fait, & qui méritoit le plus la préference par ſa bonne mine. Ce jeune Seigneur étoit ſur le point d'épouſer la fille du Marquis d......... qui étoit le plus riche parti de la Cour, & de laquelle il étoit tendrement aimé, quand il connut Iſabella.

Ce fut une eſpéce d'enchantement que la maniére dont il s'attacha à elle. Il devint inſenſible à toute autre paſſion; & pour rompre ou différer le mariage qu'il étoit ſur le point de faire, il fit ſemblant de vouloir prendre le parti de l'Egliſe, & il propoſa à ſon pere de faire le mariage de la fille du Marquis avec ſon cadet, s'offrant même de lui céder le droit d'aîneſſe; & la choſe auroit été exécutée, s'il n'eût reconnu combien Iſabella étoit indigne d'un ſemblable ſacrifice.

Cette femme n'eut pour lui que de la fierté; & ſelon le caractére que nous lui avons vû, elle ne manqua pas de faire confidence à ſon mari de l'amour du Prince; &

le mari en uſa à ſon égard, comme j'ai dit qu'il en avoit uſé au mien. Le pauvre Prince devenu ſuſpect au mari, & embarraſſé pour voir la Dame, penſa mourir de chagrin, & il en tomba malade.

Il avoit un valet de chambre Navarrois, aſſez bien fait, dont il s'étoit ſervi pour écrire quelquefois à Iſabella. Ce Navarrois voyant ſon maître malade, & ne pouvant ignorer que le chagrin d'être maltraité d'Iſabella, n'eût la principale part à ſa maladie, lui dit qu'il le plaignoit d'autant plus, qu'il ſavoit qu'Iſabella n'étoit fiére pour lui, que parce qu'il étoit trop grand Seigneur; & que s'il ne craignoit de lui déplaire, il lui apprendroit que cette Dame avoit un commerce réglé avec un des domeſtiques de ſon mari.

Le Prince penſa tuer ſon valet de chambre, pour avoir eu la hardieſſe de lui tenir un pareil diſcours; & le Navarrois voyant l'aveuglement de ſon maître, jura qu'il le détromperoit. Il trouva le moyen de faire venir chez le Prince ce valet de Manrique, qu'il diſoit être en intrigue avec ſa femme; & lui ayant promis une ſomme conſidérable, il l'engagea de faire confidence au Prince même de l'intrigue qu'il avoit avec Iſabella.

Le Prince fut auſſi difficile à être perſuadé par le témoignage de ce domeſtique,

qu'il l'avoit été à croire le Navarrois ; & il ne parut les écouter l'un & l'autre, que quand on lui eut promis de lui faire voir la chose de ses yeux. Les deux valets prirent donc jour pour faire cacher le Prince chez Manrique ; & toutes les mesures ayant réussi, le Prince fut témoin oculaire de ce qu'on avoit voulu lui persuader.

Mais l'amour qu'il avoit pour cette femme, n'ayant pû être éteint par une preuve si sensible du mépris qu'elle méritoit, il résolut de ne lui pas laisser ignorer ce qu'il avoit vû, non pas pour la confondre par ce reproche, mais pour l'engager mieux à l'aimer, tant ce pauvre Prince avoit de lâcheté & de foiblesse.

Il lui dit donc sottement qu'il savoit son intrigue avec le domestique, mais qu'il ne l'en aimoit pas moins ; qu'il n'attribuoit cet indigne commerce qu'à un sortilége, & qu'il ne pouvoit croire qu'une femme de son mérite eût pû, sans quelque puissance infernale, s'abaisser à cette indignité ; que même il s'offroit de tuer le malheureux sorcier qui l'avoit abusée, pour la défaire d'un esprit aussi séducteur que celui-là, & la mettre en état d'accorder naturellement ses bonnes graces à ceux qui n'auroient point d'autre sort que leur amour.

La Dame voyant la sottise du Prince, & que lui-même cherchoit les moyens de la

justifier, se servit de ce qu'il lui disoit de sortilége & de sorcier, pour lui persuader que ce domestique avoit en effet commerce avec le diable; mais la puissance de l'esprit infernal n'avoit pas été employée à lui inspirer un attachement indigne avec ce domestique, mais seulement à fasciner les yeux du Prince, pour lui faire voir ce qui n'étoit pas.

C'est ainsi qu'on racontoit en Espagne que la chose s'étoit passée, & on la donnoit pour vraie; ensorte qu'on disoit que le Prince, croyant que ses yeux l'avoient trompé, se persuada que tout ce qu'il avoit vû étoit une illusion du diable. Quoiqu'il en soit, le pauvre domestique fut assassiné, & on crut que c'étoit par ordre du Prince, qui s'étant défait de ce sorcier, continua à aimer Isabella, & à en être toujours maltraité.

Comme les Espagnols sont extrêmement superstitieux, celui-ci s'imagina que la fierté de sa maîtresse étoit une suite des sortiléges qu'on lui avoit donnés, & il se mit à faire des neuvaines pour conjurer l'esprit malin, qu'il croyoit opposé à son bonheur; ensorte que par une bizarrerie, qui seroit une impiété dans un autre pays que l'Espagne, on vit ce Prince aveugle employer ce que la Religion a de plus saint, pour obtenir le succès d'une intrigue amoureuse.

Il faut croire que l'esprit lui revint, car il oublia Isabella, & il fit le mariage qu'il n'avoit rejetté, que parce qu'il n'avoit pû souffrir d'autre femme que celle-là, tant qu'il l'avoit aimée. Je ne savois point cette ridicule histoire, lorsque je m'attachai à elle. Si j'en eusse été instruit alors, j'aurois crû que c'étoit aussi par une suite de sorcellerie qu'elle n'avoit pû me souffrir sous ma figure naturelle, pendant qu'elle étoit folle de moi sous celle d'un Africain.

Quand j'eus quitté Madrid, & que son mari, toujours gagné par ses artifices & ses fausses confidences, eut perdu toute espérance de se venger de moi, il continua à publier par tout que c'étoit moi qui étoit le faux Esclave d'Alger, & que le Roi & toute l'Espagne en avoient été la dupe. Le Roi, à qui j'avois toujours été suspect à l'égard d'Eleonor, ne douta point que ce ne fût pour l'amour de cette femme que je m'étois déguisé de la sorte, & il en conçut des soupçons contre elle. Il voulut voir Manrique; & cet homme disant que c'étoit par la vertu & la bonne con[illegible] d'Isabella, que l'on avoit découvert [illegible] & moi étions le même [illegible] lut aussi la voir, [illegible] qu'elle savoit de [illegible]

Je n'avois jam[illegible] l'attachement que [illegible]

ainſi, elle ne dit rien au Roi qui pût confirmer ſa jalouſie & ſes ſoupçons ; au contraire, elle affecta ſi fort de marquer que ce déguiſement n'avoit jamais regardé qu'elle-même, & elle exagera tellement le violent amour que j'avois eu pour elle, que le Roi ne put pas croire qu'un homme ſi amoureux d'Iſabella eût encore pû aimer Eleonor.

Ainſi, les ſoupçons de ce Prince ſur ſa maîtreſſe, furent entiérement diſſipés par la vanité qu'eut Iſabella de lui faire entendre que je l'avois aimée, & que je l'avois aimée ſeule. Mais la pauvre Eleonor n'en fut pas plus heureuſe que ſi elle avoit toujours été ſoupçonnée ; & le Roi qui étoit un Prince, à qui la derniere maîtreſſe faiſoit toujours oublier les autres, trouva Iſabella aſſez à ſon gré pour l'aimer, & cet amour fut le ſeul effet de la converſation qu'il eut avec elle.

Le bruit de cette nouvelle paſſion s'étant bien-tôt répandu, Eleonor en fut inſtruite des premieres. Juſques-là, on n'avoit pû rien remarquer en elle, qui ne fût digne d'eſtime & même d'admiration. Il ſembloit même qu'elle ne ſouffrît l'attachement du Roi que par une pure complaiſance, & l'on publioit que c'étoit la ſeule qui eût réſiſté aux deſirs de ce Prince, & qui méritât d'être aimée pour ſa vertu. Tout cela ſembla ſe démentir, dès qu'elle vit que le Roi

je crois que les intérêts de l'amant l'auroient emporté sur ceux du mari, s'il n'avoit craint, en faisant revenir sa femme, de déplaire à sa maîtresse. Il laissa donc sa femme où elle étoit, & il tâcha, pour voir sa maîtresse, de profiter des momens où le Roi ne la voyoit pas; mais soit qu'Eleonor n'eût pas cette complaisance pour lui, soit que le Roi ne le permît pas, Manrique reconnut qu'il n'avoit point tiré d'autre avantage de l'éloignement de sa femme, que d'en avoir paru jaloux.

Il voulut du moins que la maîtresse à laquelle il avoit sacrifié sa femme, ne joüit pas de ce sacrifice, & il fit ce qu'il put pour obliger le mari d'Eleonor à la faire venir dans la Vice-Royauté, où il faisoit sa résidence; mais ce mari, qui ne songeoit qu'à sa fortune, fut peu touché des raisons qu'on lui alléguoit, pour l'obliger à ne point vivre éloigné de sa femme. Ainsi, Manrique ne put, ni se faire véritablement aimer d'Eleonor, ni se venger d'elle.

Sa femme n'étoit pas d'une humeur assez complaisante pour se tenir tranquillement dans son exil; & apprenant que depuis son départ, Eleonor étoit redevenue toute puissante sur l'esprit du Roi, elle sentit encore plus la violence qu'on lui avoit faite. Elle fut instruite de l'amour de son mari pour sa rivale, & elle crut qu'elle ne devoit

pas le laiſſer ignorer au Roi. Elle l'en fit donc informer par des gens qui approchoient de ce Prince, & tout cela ne ſervit qu'à faire donner à Manrique un Gouvernement qui l'éloigna de Madrid.

Je n'ai pû être informé du reſte des avantures de ces deux rivales ; mais quand j'appris qu'Eleonor, pour qui j'avois une véritable eſtime, avoit été capable d'avoir de la complaiſance pour Manrique, je remerciai le Ciel d'avoir mis un obſtacle au deſſein que j'avois eu de retourner à Madrid. Je ne me ſerois jamais conſolé, qu'une femme, de qui j'avois conçu des idées ſi nobles, eût eu la baſſeſſe de tout ſacrifier à la vanité d'être aimée d'un Prince, qui n'avoit en amour que ſa dignité qui le rendit recommandable, car tel fut le caractére des amours du Roi dont je parle ; Prince d'ailleurs digne de ſon rang.

J'eus le temps, pendant que je fus malade à Fontarabie, de faire réflexion aux aventures de ma vie paſſée ; & quoique je n'euſſe encore que vingt-ſept [illegible] vingt-huit ans, j'avois tant vû de carac[illegible] femmes, & le penchant que j'avo[illegible] m'avoit expoſé à tant de di[illegible] ves, que je ne pouvois m'em[illegible] gretter le temps qu'elle[illegible] dre, & de reconnoi[illegible] ſource du peu de p[illegible]

dans les armes ; car enfin, je me trouvois moins avancé que je ne l'étois après mes premieres campagnes, & je voyois bien que tant que je ne résisterois pas mieux aux occasions de la galanterie, je ne devois guére espérer une fortune plus heureuse.

Mais aussi comment y résister ? Je ne m'en trouvois ni la volonté, ni la force, tant que je resterois dans le monde. Ces pensées me firent naitre un violent desir de m'en retirer, & ce qui acheva de m'y porter, ce fut le chagrin de la maladie, & celui de me voir mal dans l'esprit de Monsieur le Prince.

Comme je roulois un jour ces pensées dans mon esprit, & que je faisois une promenade que l'on m'avoit ordonnée pour le rétablissement de ma santé, je trouvai un homme habillé en Hermite, qui se promenoit au méme lieu où j'étois, & qui me voyant, sembla vouloir s'éloigner. Je le priai le plus civilement que je pûs de ne me point fuir ; & son habit me le faisant croire solitaire, les pensées de solitude que j'avois alors dans la tête, me firent souhaiter sa conversation. Ainsi, je lui fis tant d'instances, qu'à la fin il s'arrêta. Après l'avoir entretenu quelque temps de choses générales, je lui demandai s'il étoit Hermite, & comment il se trouvoit de sa solitude.

Il me répondit qu'il ne savoit s'il devoit s'appeller Hermite, quoiqu'il menât une vie retirée, parce qu'il se voyoit obligé d'avouer à sa confusion, que, quoiqu'il ménât cette vie depuis douze ou treize années, son esprit n'en étoit pas moins vif sur toutes les choses du monde, & qu'actuellement il travailloit à retourner à une autre vie; ayant bien compris que pour se faire Solitaire, il falloit avoir d'autres motifs que ceux qui lui avoient fait quitter le monde.

Je lui demandai si les femmes n'avoient point eu de part au dessein qu'il avoit pris de se retirer, & il me répondit en soupirant, que son malheur ne venoit que de-là. Je lui dis de mon côté, que j'avois aussi beaucoup éprouvé d'aventures qui me donnoient du penchant pour la retraite, & qui me faisoient souhaiter de l'embrasser. Je vous conseille, me dit cet homme, de vous y mieux prendre que je n'ai fait; car peut-être n'aurez-vous pas plus de constance que moi. Je le conjurai de m'apprendre quelle vie il avoit menée auparavant: & après s'en être défendu quelque temps, il me conta son histoire à-peu-près en ces termes:

Je suis né en Portugal: & quoique vous ne jugiez pas à ma mine & à mon habit que je sois homme de qualité, je n

pendant vous aſſûrer que je ſuis parent du Roi Dom Juan, qui depuis treize ans a trouvé le moyen de remonter ſur le trône de ſes ancêtres. J'ai été élevé avec lui lorſqu'il n'étoit encore que Duc de Bragance; & j'aurois eu part à ſa fortune, en qualité de ſon parent, ſi je n'en avois eu de plus proches que lui qui m'embarquérent dans leur deſſein, ou plûtôt ſi l'amour ne m'avoit fait tourner la cervelle.

Jamais perſonne n'a été à la fois ni plus aimable, ni plus perfide que la perſonne que j'aimois : c'étoit une fille à-peu-près de mon âge, mais fort ambitieuſe, & qui ne s'attacha à moi que tant qu'elle ne trouva perſonne qui répondit à ſon ambition: on l'avoit miſe auprès de la Ducheſſe de Mantouë qui pour lors étoit Vice-Reine de Portugal : elle étoit née de parens nobles, mais fort au-deſſous de ma naiſſance; &, quoique je n'euſſe pas beaucoup de bien, j'étois pour elle un parti très-avantageux: je l'aimai, & elle m'aima, ou du moins elle en fit ſemblant. Nous ne parlâmes pas d'abord de nous marier, parce que le Duc de Bragance n'auroit pas conſenti à un mariage qui m'auroit fait épouſer une fille ſans bien; mais je lui jurai que je n'épouſerois jamais qu'elle, & je vivois dans l'eſpérance de me voir bien-tôt en état de le faire, par les apparences que nous voyions

tous les jours au rétabliſſement du Duc de Bragance.

La conſpiration qui l'a remis ſur le trône commençoit alors à ſe former : je fus un de ceux à qui on la découvrit des premiers, & l'amour que j'avois pour ma maitreſſe ne me permit pas de la lui cacher. C'étoit la derniere de toutes les imprudences, que de lui confier ce ſecret, parce que cette fille étant auprès de la Vice-Reine, je devois craindre qu'elle ne lui en découvrit quelque choſe, mais j'eus bien d'autres ſujets de me reprocher mon indiſcrétion.

La Vice-Reine avoit pour Sécretaire Vaſconcellos, qui, quoique Portugais, s'étoit fait le tyran de ſon propre pays, par l'abus qu'il faiſoit du pouvoir que la Vice-Reine lui avoit laiſſé uſurper. Cet homme s'aviſa de devenir amoureux de ma maîtreſſe ; & ce qui doit encore plus vous étonner, c'eſt que cette fille écouta ſon amour, comme elle auroit pû faire celui d'un Roi, tant ſon ambition ſe trouva charmée d'être aimée d'un homme qui avoit toute l'autorité dans le Royaume.

Elle ne douta point que V[illegible] ne la voulût épouſer, mais [illegible] long-temps ſans [illegible] homme avoit d'autres [illegible] cherchoit qu'à la [illegible]

maîtresses que le besoin qu'on avoit de lui, lui faisoit trouver facilement.

Cette fille sembla avoir assez de vertu pour ne se pas plaire à un amour qui ne tendoit qu'à son déshonneur, & elle me dit qu'elle haïssoit Vasconcellos autant qu'elle avoit eu de complaisance pour lui quand elle s'étoit flattée de devenir sa femme. Sa femme, repris-je, avec étonnement! Hé, auriez-vous jamais pu vous y résoudre? Pourquoi non, reprit-elle? N'y a-t-il pas du plaisir à être maîtresse; & personne auroit-il plus de crédit dans le Royaume, que la femme d'un homme qui y est le maître?

Je lui fis des reproches d'un sentiment si bas & si intéressé; & elle dit que je devois le lui pardonner, puisqu'elle n'auroit souhaité du pouvoir que pour me faire du bien. Ce compliment m'appaisa un peu, & je ne doutai pas, comme elle m'en assûra, qu'elle n'eût le dernier mépris pour mon indigne rival, après l'insolent amour qu'il lui avoit témoigné : cependant j'apprenois de tous côtés que ce mépris n'étoit qu'apparent; que le Secretaire la voyoit toujours, & lui faisoit des présens. En effet, elle commençoit à faire plus de dépense qu'elle n'en faisoit avant que de le connoître. Je lui demandai la raison de ce chan-

gement, elle me dit que c'étoit des bienfaits de la Vice-Reine, qui étoit la ſeule qui lui fit des préſens. On avoit beau me dire que j'étois la dupe de cette fille, & que le commerce qu'elle avoit avec Vaſconcellos n'étoit que trop véritable, je n'en pouvois rien croire, & je continuois à l'aimer avec un reſpect égal à ma tendreſſe.

Cependant la conſpiration éclata de la maniere dont tout le monde l'a ſu. Les Conjurés s'étant emparés de tous les quartiers de Lisbonne, ſe ſaiſirent de la Vice-Reine & de l'Archevêque de Brague : on jetta Vaſconcellos par les fenêtres, après l'avoir poignardé, & en quatre jours le Duc de Bragance fut reconnu Roi de Portugal. La haine que j'avois pour Vaſconcellos me porta à me joindre à ceux qui étoient chargés de le faire périr. Nous montâmes à ſa chambre, où le paſſage m'ayant été diſputé par un de ſes Commis, je jettai cet homme par terre d'un coup de ſabre, & j'entrai le premier dans la chambre. Nous ne le trouvâmes point; & pendant que mes compagnons le cherchoient, j'apperçûs une petite caſſette à demi ouverte, dans laquelle je crûs voir des lettres : je m'en ſaiſis, & je trouvai le moyen, ſans que perſonne me vit, de prendre les lettres dont elle étoit remplie,

& d'en faire un paquet dont je demeurai le maître. Cependant, après avoir long-temps cherché, on apprit que Vaſconcellos étoit caché dans l'épaiſſeur du mur. Lorſqu'on l'en eut retiré, il m'apperçut, & oſa me conjurer au nom de ma maîtreſſe, de lui ſauver la vie, ajoutant qu'elle m'en ſeroit obligée par l'intérêt qu'elle prenoit à ſa conſervation. Je crûs que le malheureux avoit perdu l'eſprit, de me faire un compliment qu'il devoit bien juger que je prendrois pour une inſulte. Je voulus lui répondre pour l'obliger de dire avant que de mourir, qu'il n'avoit jamais eu de commerce avec la perſonne qu'il me nommoit; mais on ne m'en donna pas le temps, & je le vis précipiter au moment que je voulois lui parler.

Quand le tumulte eut été appaiſé, & que nous nous vîmes maîtres de la Ville, mon premier ſoin fut de lire les lettres que j'avois trouvées : elles étoient la plûpart de ma perfide maîtreſſe ; & je ne pûs douter, en les liſant, de l'infame commerce dont elle avoit été accuſée avec le Secretaire. Je connus par les mêmes lettres que cette fille l'avertiſſoit de la conſpiration dont je lui avois parlé ; & j'admirai mon bonheur d'avoir trouvé une choſe qui m'auroit perdu ſi elle fût tombée en d'autres mains. Je gardai ces lettres à deſſein de les faire voir

à cette infidelle, & de la confondre, en lui apprenant par-là que je connoissois combien elle étoit digne de mon mépris & de ma haine. Je ne savois ce qu'elle étoit devenue, & je croyois qu'elle avoit suivi le sort de la Vice-Reine, & qu'on l'avoit enfermée avec elle; mais, comme elle étoit Portugaise, on lui avoit permis de se retirer chez un de ses parens: elle étoit chez ce parent quand on lui vint dire la cruelle punition qu'on avoit faite de Vasconcellos. Elle ne fut pas maîtresse d'elle-même à cette nouvelle, soit qu'elle aimât de bonne foi ce malheureux, soit qu'elle regrétât l'argent & les présens dont il avoit acheté ses bonnes graces. Elle garda si peu de mesures, & déclama si furieusement contre ceux qui l'avoient tué, & même contre le nouveau Roi, qu'on crût devoir s'assûrer de sa personne. On l'enferma comme une ennemie contre laquelle il falloit se précautionner.

J'appris sa prison & ses emportemens; & personne ne devoit moins s'intéresser que moi à ce qu'elle deviendroit; mais je mourois d'envie de lui reprocher en face l'indigne attachement dont je pouvois la convaincre. Je croyois ne chercher par-là qu'à me mieux venger d'elle, sans m'appercevoir que je l'aimois encore, & que je ne voulois lui faire des reproches, que

parce que je ne pouvois l'oublier.

J'allai la voir dans le lieu où elle étoit enfermée; & dès qu'elle me vit, elle me demanda fiérement si c'étoit par mon ordre qu'on la maltraitoit : je lui répondis, que quand j'aurois donné cet ordre, je n'aurois fait que ce que j'aurois dû faire, puisqu'elle étoit coupable à mon égard d'un crime plus grand que celui qui l'avoit rendue suspecte. En disant ces paroles, je tirai ses lettres, & je lui demandai si elle en connoissoit l'écriture. Elle ne se déconcerta point à cette vûe, & elle me dit avec une assûrance qui m'étonna, qu'elle pouvoit bien avouer les lettres que je lui montrois, puisqu'elle les avoit écrites à son mari; que si je ne le savois pas, Vasconcellos l'avoit épousée, & qu'elle ne reconnoîtroit pour amis ou pour amans que ceux qui l'aideroient à venger sa mort. Quelque outré que je fusse de ce discours, je dissimulai pour ne m'arrêter qu'à lui faire voir les lettres par lesquelles elle rendoit compte à Vasconcellos du secret de la conspiration que je lui avois confiée.

Elle me dit que c'étoit pour l'amour de moi-même, & par l'intérêt qu'elle prenoit à ma fortune, qu'elle avoit instruit le Secretaire, à qui elle ne pouvoit pardonner de n'avoir pas mieux profité de ses avis, & de s'être attendu au Comte-Duc d'Oliva-

fit écouter tout ce qu'elle voulut me dire contre l'élection du Duc de Bragance, & entrer insensiblement dans des vûes de révolte.

Je ne m'expliquai pourtant pas dans cette premiere conversation. Je continuai sur le ton dont j'avois commencé, ou plûtôt je crus continuer sur ce ton-là ; mais on ne peut déguiser quand on aime. Cette fille s'apperçut malgré moi que je l'écoutois, & elle vit bien qu'il n'étoit pas impossible de me mener où elle vouloit.

Après que je l'eus quittée, je me trouvai encore plus foible que je ne l'avois été pendant que je l'avois vûe. L'idée de ce qu'elle souffroit dans sa prison me donna de la compassion, & je crûs qu'il m'étoit permis de solliciter sa grace : je l'obtins aisément, parce que je fis entendre qu'on ne devoit attribuer tout ce qui lui étoit échapé contre le nouveau Roi, qu'à un premier mouvement dont elle n'avoit pas été maîtresse, & qu'elle avoit condamné depuis qu'elle avoit eu le temps de se reconnoître. On ne crut pas qu'il y eût de danger à donner la liberté à une fille qui n'étoit redoutable que par sa colere ou sa douleur, & on me laissa le maître de sa destinée.

Rien ne marque mieux l'aveuglement & la foiblesse de mon amour, que la joie extrême

trême que j'eus en penſant à celle que
llois lui donner en la retirant de priſon ;
r je ne voulus point qu'un autre que moi
en portât la nouvelle, & ſe chargeât
ſoin de lui rendre la liberté. J'allai donc
retrouver ; & après lui avoir fait des re-
oches, je lui dis que, pour la confon-
e & lui mieux faire connoître ſon ingra-
ude, je ne voulois me venger d'elle que
r de nouveaux bienfaits, & que je ve-
is lui dire qu'elle étoit libre. Elle s'arrê-
moins à me remercier qu'à répéter ce
'elle m'avoit déja dit contre le gouverne-
ent préſent ; & elle n'épargna rien pour
e faire entendre que ma fortune auroit
é plus éclatante, ſi le Portugal ne s'étoit
int donné un Roi. Je diſſimulai encore
e ſes diſcours fiſſent autant d'impreſſion
r moi qu'ils en faiſoient ; &, l'ayant re-
ée de priſon, je la fis conduire chez le
rent où elle avoit été arrêtée.
Je la vis ſouvent, & je continuois à l'ai-
er avec autant de délicateſſe & d'empreſ-
ment, que ſi jamais je n'avois eu lieu de
e plaindre d'elle. Il me parut même
'elle avoit oublié le paſſé, & je n'oſai
mais approfondir la nature de l'attache-
ent qu'elle avoit eu pour Vaſconcellos,
peur d'y trouver des raiſons de la haïr ;
r je voulois l'aimer, & il me ſembloit
e je ne pouvois faire autrement. Ce que

je dis ici n'eſt plus à ma louange, mais je ne veux rien déguiſer; & l'amour cauſe tous les jours l'aveuglement & la foibleſſe dont je parle.

Il y avoit peu de temps que cette fille étoit en liberté quand je m'apperçus que le Duc de Camine, que je ne fais point de difficulté de nommer, puiſque tout le monde a ſu ſon malheur, la voyoit avec aſſez d'aſſiduité pour me faire craindre qu'il ne fût mon rival. Le Marquis de Villa-Real, pere de ce Duc, étoit mon plus proche parent, & nous l'étions tous trois du nouveau Roi.

Je ne témoignai pas d'abord à cette fille le chagrin & la jalouſie que me donnoient les viſites de mon parent; mais elles furent ſi aſſidues, & il me parut qu'ils avoient tant de ſoin de ſe trouver ſeuls, que je lui en fis enfin des reproches. Elle me répondit qu'elle vouloit, à ſon tour, me confier un ſecret, en reconnoiſſance de celui que je lui avois découvert dans le temps de la conſpiration du Duc de Bragance, & que c'étoit moins pour guérir ma jalouſie, qu'elle vouloit avoir cette confiance en moi, que pour m'inſpirer des ſentimens dignes de ma naiſſance, & ne me pas priver de la gloire d'un deſſein qui devoit m'intéreſſer autant que qui ce ſoit. Le Duc de Camine, pourſuivit-elle, eſt amoureux

de moi, & j'ai trouvé en lui tous les sentimens que j'ai vainement cherchés en vous: en un mot, il n'a point la lâcheté que vous avez de vous soumettre à un Roi à qui le Trône n'appartenoit pas plus qu'à d'autres; & nous sommes sur le point de voir le Portugal retourner à son maître. Ayant achevé ces paroles, elle m'apprit la conspiration qui se formoit pour se saisir de la personne du Roi nouvellement élû, & de la Reine sa femme; & après les avoir poignardés, de remettre le Portugal sous la domination des Espagnols. Elle me dit que l'Archevêque de Brague étoit le chef de cette conspiration; que le Marquis de Villa-Real, le Duc de Camine, & plusieurs autres, en étoient les principaux complices, & qu'il ne tiendroit qu'à moi de me joindre à eux.

Je lui demandai si elle avoit eu ordre de m'en parler, elle répondit que non; mais qu'elle m'aimoit assez pour vouloir que je ne fusse pas le seul de ma famille qui n'eût point de part à un dessein si glorieux. Je la priai de ne point témoigner qu'elle m'en eût parlé, & que je refusasse d'avoir part à cette entreprise; mais que je devois n'être pas content de ce qu'on me l'avoit cachée. Elle me dit qu'il étoit encore temps, & qu'elle en parleroit au Duc de Camine.

Quand je fus chez moi, je me trouvai fort incertain du parti que je devois prendre. Je n'aurois pas balancé sans l'amour du Duc de Camine ; mais cette fille m'avoit dit si résolument qu'il étoit amoureux d'elle, que je jugeai bien que si la conspiration réussissoit, le Duc de Camine l'emporteroit sur moi, & que j'aurois le dépit d'avoir aidé moi-même à lui faire posséder la personne que j'aimois.

Je délibérois quand il n'en étoit plus temps, car deux jours après la conversation dont je viens de parler, la conspiration fut découverte par l'imprudence de l'Archevêque de Brague : il eut la témérité d'envoyer en Espagne un paquet qui fut intercepté, & l'on y trouva le projet de cette conspiration, & les noms de tous les conjurés. On les arrêta ; &, comme mon nom n'y étoit point employé, on me laissa en liberté, quoique je ne laissasse pas d'être suspect, & par la proche parenté du Marquis de Villa-Real, & par le soin que j'avois pris de faire délivrer la fille à qui j'avois marqué tant d'amour. Elle fut arrêtée, & on trouva des charges assez fortes contre elle pour la faire condamner à perdre la tête avec les autres complices. La Reine lui donna sa grace, & changea la peine à laquelle elle avoit été condamnée en une prison perpétuelle. Le Marquis de

[redacted]

Villa-Real & le Duc de Camine eurent la tête tranchée. L'Archevêque de Brague fut retenu en prison, où il mourut bien-tôt de chagrin. Les autres complices périrent par divers supplices, & toute la conspiration fut entiérement dissipée.

Quoiqu'on ne m'eût point arrêté, je m'apperçus que je n'étois pas libre ; &, craignant à la fin qu'on ne s'assurât entiérement de ma personne, je résolus de m'éloigner. C'est ici où vous allez voir ma foiblesse. Je ne pus prendre la résolution de m'exiler de ma patrie, sans avoir fait tous mes efforts pour rompre la prison de la fille, que tout autre que moi auroit haïe par la liaison qu'elle avoit eue avec Vasconcellos. Je crûs que lui procurer la liberté, ce seroit lui donner une marque d'amour qui la fixeroit éternellement à n'aimer que moi : d'ailleurs, je l'aimois assez pour ne point espérer de bonheur & de repos sans elle ; & je m'appliquai encore plus à trouver les moyens de la délivrer, qu'à profiter de ceux que j'avois de m'éloigner avant qu'on en pût pénétrer le dessein.

La maison qui lui servoit de prison, étoit un Couvent. Je vins à bout de lui faire rendre un billet par lequel je l'avertissois qu'à un certain jour on mettroit le feu à ce Couvent, du côté où étoit sa c

& qu'elle songeât à se servir utilement de l'embarras que causeroit cet incendie, pour se rendre au pied d'une muraille que je lui marquois, lui mandant que je serois de l'autre côté pour lui jetter une échelle de corde, & lui donner le moyen de se sauver.

Mon billet lui ayant été mis entre les mains, je ne manquai pas de faire tout ce que j'avois promis. Le feu fut mis à cette maison ; & dans le plus fort de l'embrasement, je me trouvai au pied de la muraille ; & après avoir long-temps attendu, je montai pour voir si elle étoit de l'autre côté. Je ne vis personne ; & après avoir attendu jusqu'à ce que le feu fût éteint, je me retirai au désespoir de n'avoir pas réussi. Je n'avois garde d'avoir cette joie. Ma perfide maitresse ayant reçu mon billet, l'avoit envoyé à la Reine, espérant que cette confiance lui procureroit plus aisément la liberté, que le moyen que je lu proposois. La Reine avoit négligé l'avis & elle ne connut qu'elle avoit eu tort le négliger, que quand on lui dit que feu avoit été mis au Couvent. Aux prem res nouvelles qu'elle en apprit, elle voya des Gardes pour s'assûrer de moi cas qu'on me trouvât au lieu que j'a marqué. Celui à qui cette commission donnée alla exprès me chercher d'un



ôté pour ne me point rencontrer. Outre que cet homme étoit mon ami, il appréhenda que ma mort, ajoutée à celle de mes autres parens, n'excitât contre le Roi & la Reine de nouveaux mécontentemens des peuples.

Quoi qu'il en soit, je ne fus point arrêté, & celui qui avoit cherché à ne me pas prendre, me fit instruire dès le lendemain de la destinée du billet que j'avois écrit, portant que la récompense que la Reine avoit donnée à celle qui le lui avoit envoyé, étoit une permission de se faire Religieuse si elle vouloit. Ces nouvelles achevérent de m'accabler, & de me convaincre enfin du tort que j'avois de m'opiniâtrer à l'amour d'une fille si indigne de l'attachement que j'avois pour elle.

Cependant le billet que la Reine avoit reçû lui servit pour me faire faire mon procès. On rappella plusieurs choses qui me firent paroître complice de la conspiration de mes parens ; & pendant que je me tenois caché, on proscrivit ma personne & mes biens. J'ai toujours cru qu'on n'avoit pas voulu me faire arrêter, car on l'auroit pû très-aisément ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'on souhaitoit mon exil plus que ma mort.

L'accablement que me donna le mauvais succès de mon amour, m'ôta

oin d'aller chercher dans les Cours étran-
géres des protecteurs & du secours. J'ap-
pris que ma maîtresse avoit accepté la gra-
ce que la Reine lui avoit offerte, & qu'elle
se faisoit Religieuse. J'eus la foiblesse de
la vouloir imiter. J'ai été, sous des noms
inconnus, me présenter à plusieurs Cou-
vens où l'on n'a pas voulu me recevoir :
j'en ai cherché à Rome : j'ai même été assez
long-temps à Paris ; & enfin je suis venu
ici, où, depuis six ans, je méne la vie
que vous voyez.

Le Portugais ayant fini son histoire, je
lui fis toutes les objections que je lui au-
rois faites aux endroits qui m'avoient le
plus surpris, si je n'avois craint de l'inter-
rompre ; car sérieusement j'avois peine à
croire qu'il fût ce qu'il disoit ; & je ne ba-
lançois point à décider en moi-même, que
si cela étoit, il falloit qu'il fût devenu fou.

J'avoue que je fus bien consolé de trou-
ver un homme moins sage que moi sur le
chapitre des femmes. Je revis cet homme
encore plusieurs fois, & il m'apprit que
lassé de la vie qu'il menoit, il agissoit po
avoir sa grace, & pour rentrer dans
biens ; que la plus grande difficulté qu'i
trouvoit, c'est que n'ayant point oui p
ler de lui depuis long-temps, tout le m
de en Portugal étoit persuadé de sa m
& qu'il prévoyoit qu'on auroit de la p
à le reconnoître.

& sur un dégoût qui suit naturellement une vie malheureuse & agitée. Ce fut pour cela, sans doute, que je ne soutins pas mes résolutions. Dieu veuille que je les soûtienne mieux à l'âge où je suis, & que j'exécute à la fin de ma vie, ce que je voulus faire alors, à quoi je ne manquai, que parce que je voulus bâtir avant que d'avoir jetté les fondemens de l'édifice; car sans aucune connoissance de la Religion, & sans nulle pratique de la vertu, je crûs que je pouvois mener une vie retirée; & succombant tout entier à ce desir, je pris congé de l'Hermite Portugais, & j'allai, car je me portois assez bien pour cela, prendre la poste à Bayonne, pour me rendre incessamment à Paris, voulant, avant que de me retirer du monde, consulter ma Carmelite, ou plûtôt voulant avoir le plaisir de la voir applaudir à un dessein, sur lequel ma vanité s'applaudissoit la premiere.

Cette illustre fille, beaucoup plus éclairée que moi dans les conditions & les qualités d'une véritable retraite, m'exhorta à m'éprouver quelque temps avant que de me déclarer, & à me mettre, sans qu'on le sût, sous la conduite d'un Directeur qu'elle me nomma, qui pût juger si Dieu m'appelloit à la solitude. Je fus effrayé des préparations qu'elle me dit qui étoient nécessaires avant que de m'exposer à don

[redacted]

au monde le ſpectacle d'un tel changement. Je ne voulois point différer, & ce qui me faiſoit le plus de plaiſir, c'étoit de pouvoir faire dire à tout le monde que je faiſois une action héroïque, en me condamnant à la retraite.

Quoique je ne lui expliquaſſe pas mes penſées auſſi naturellement que je le concevois, elle ne laiſſa pas de connoître que je n'étois pas tel qu'il falloit pour une vie ſi nouvelle, & elle me dit nettement que je ne devois point y penſer, ſi je ne me ſentois aſſez de courage pour me cacher pendant ſix mois en un lieu où je n'euſſe point d'autre occupation que d'examiner, dans la pratique de la pénitence, ce que Dieu demandoit de moi.

Je fus heureux dans l'entêtement où j'étois alors, d'avoir conſulté un eſprit auſſi droit & auſſi éclairé que le ſien; car combien en aurois-je trouvé d'autres qui m'auroient fait prendre une conduite différente, & qui par l'imprudence d'un éclat que je n'aurois pû ſoutenir, m'auroient voulu engager où je n'aurois pas perſévéré.

Quand elle vit que j'avois de la peine à me ſoumettre à des conditions & à des pratiques qu'elle croyoit abſolument néceſſaires, elle me dit que je devois regarder le deſir qui m'avoit pris ſi ſubitement noncer au monde, comme une u

de pareſſe & d'oiſiveté; que ce n'étoit point là ce que Dieu demandoit de moi, mais ſeulement que j'évitaſſe tout ce qui me détournoit des devoirs de ma Religion, & que je m'attachaſſe ſérieuſement à ceux de ma condition & de ma naiſſance, en me mettant tout de bon dans le ſervice, & finiſſant enfin cette vie errante que j'avois menée juſques-là. Elle me dit encore que j'étois plus en état que jamais de mener une vie réglée, puiſqu'il y avoit deux ans que j'étois hors de Paris, où n'étant preſque plus connu, il me ſeroit aiſé de me donner d'abord pour tel que je voulois être dans la ſuite, c'eſt-à-dire, pour honnête homme & pour homme de bien. Je ſuivis ſes conſeils, & j'abandonnai le deſſein de quitter le monde.

Mais m'étant, par ſes avis, retiré pour quelques jours dans une Maiſon Religieuſe, pour y penſer à ma conſcience, avant que de faire connoître que j'étois de retour, & de me mettre dans le ſervice, je trouvai dans la Bibliotheque de cette Maiſon un volume des Lettres d'Abailard. Je les lûs avec d'autant plus de curioſité, que j'en avois déja vû quelque choſe en Eſpagne; car j'ai oublié de dire que malgré ma diſſipation, j'avois toujours conſervé du goût pour les Livres. Je trouvai en liſant ces *Lettres*, tant de conformité entre Héloïſe

cité que jamais, & j'en pensai perdre l'esprit.

Je ne l'avois vûe qu'un moment au visage depuis mon retour d'Espagne, & elle m'avoit paru si belle, que cette idée de beauté, toujours présente à mon esprit, fit prendre à mon amour tous les caractéres qu'il avoit eûs autrefois, & je sentis que je n'avois jamais aimé avec plus d'emportement & de tendresse. J'en fus occupé nuit & jour, uniquement sensible au plaisir de reconnoître mon cœur dans la peinture de celui d'Abailard, dont je dévorois les Lettres. Je poussai ma folie jusqu'au point de me persuader que je n'avois été malheureux dans mes autres amours, que parce que je m'étois séparé de la seule personne que j'eusse véritablement aimée. Je me dis cent fois qu'elle étoit ma femme, qu'elle n'avoit pû légitimement s'engager dans l'état où elle étoit, & que toutes les loix me permettoient de l'en retirer.

J'accoutumai mon esprit à ces frivoles pensées, & jamais amour ne fut ni plus violent, ni plus malheureux que celui dont je me sentis possédé à ces fatales id[ées] enfin, j'avois beau me figurer q[ue]

fille étoit ma femme, je voyois bien qu'il n'y avoit nulle apparence à la retirer de l'état où elle étoit engagée, & je me trouvai d'autant plus malheureux, que je l'aimois sans espérance.

Combien de fois me repentis-je de la complaisance qui m'avoit fait consentir à son engagement! Comme je n'avois jamais rien senti d'approchant de l'amour qui me possédoit alors, je connus bien que cet amour ne s'étoit jamais éteint dans mon cœur, & que si j'avois paru attaché à tant d'autres, ce n'avoit été que par amusement; mais l'heure étoit venue où je ne pouvois plus me tromper, & si j'avois eu mille vies, je les aurois données pour me trouver au point où j'avois été autrefois avec elle, quand mon amour n'étoit combattu que par je ne sai quelle bienséance.

Cet amour fut si violent, que j'en perdis le sommeil & le repos. Je passai toutes les nuits à écrire des Lettres, que je brûlois le matin, n'osant lui apprendre l'état où je me trouvois, ni lui rien envoyer de ce que j'avois écrit. Je me résolus pourtant de ne lui pas laisser ignorer ce que je souffrois, & j'allai lui rendre visite à ce dessein. Dès que j'entendis le ton de sa voix, je sentis redoubler la violence de mon amour, & je fus si saisi, que je ne pûs lui dire un mot. Elle me parloit sans me voir &

que je la viſſe, mais elle ne laiſſa pas de s'appercevoir de mon trouble. Elle me demanda ce que j'avois, & me jettant à ſes genoux, je la conjurois de m'écouter ſans ne haïr. Alors, je lui découvris la viorence de mon amour, la priant, par toutes s raiſons que je pouvois lui alléguer, de pas me refuſer au moins ſa compaſſion ns le triſte état où je me trouvois. Elle écouta, ſans m'interrompre que par ſes pirs; & après que j'eus ceſſé de parler, tendis qu'elle pleuroit, & qu'à peine voit-elle prononcer une parole. Je lui andai ce qui la touchoit, & enfin me ndant, malgré ſes larmes, elle me dit, le étoit honteuſe d'être encore ſenſi- la douceur qu'elle avoit reſſentie, en nant que je l'aimois; qu'il étoit vrai lepuis le moment que nous avions ıencé à nous aimer, juſqu'à celui où e parloit, elle n'avoit jamais ceſſé a même pour moi; que ni l'abſence, devoirs de ſa profeſſion, n'avoient ſtraire de mon image; qu'elle avoit des ch[illegible] inconcevables toutes qu'elle[illegible] engagé en d[illegible] urs,[illegible] qu'el[illegible]

& si touchant ; mais cette joie fut bien-tôt troublée par l'idée affreuse de la situation où elle étoit, & par les obstacles éternels qui s'opposoient à notre bonheur. Hé quoi! lui dis-je, puisque nous n'avons point cessé de nous aimer, pourquoi nous sommes-nous mis dans l'impossibilité de vivre ensemble, & de vivre uniquement l'un pour l'autre ? N'y a-t'il plus d'espérance ? Ah! si vous le vouliez, il n'y a aucuns liens que nous ne puissions rompre.

Elle m'interrompit pour blâmer ces vaines idées, & pour me conjurer de ne lui pas faire même envisager que je fusse capable de nourrir une si frivole espérance. Elle me conjura de faire un sacrifice au Seigneur d'une passion qui ne pouvoit plus lui être agréable, m'assurant qu'elle n'avoit passé aucun jour sans offrir à Dieu tout ce que son amour lui faisoit souffrir, en expiation de ses péchés & des miens ; mais qu'elle croyoit que la fin de sa vie approchoit, & qu'elle avoit un secret pressentiment que Dieu vouloit la retirer de ce monde.

Mes larmes redoublerent en lui entendant parler de sa mort, & je la priai, si elle avoit du pouvoir auprès de Dieu, d'obtenir qu'au moins, puisque je n'avois pû vivre avec elle, je pusse ne lui pas survivre. Cette conversation dura long-temps, & ce fut la derniere que j'eus avec elle. Dès qu'elle

qu'elle m'eut quitté, la fiévre la prit, quoiqu'elle n'eût auparavant aucun ſigne de maladie, & le preſſentiment qu'elle avoit eu de ſa mort, ne ſe trouva que trop bien fondé. Je fis ce que je pûs pour la voir encore une fois, & priai ſouvent une Religieuſe, ſon amie, de lui parler de moi; mais elle la conjura de la laiſſer m'oublier avec tout le reſte du monde, pour ne penſer qu'à Dieu ſeul; & après lui avoir recommandé de me dire qu'elle mouroit dans les ſentimens où elle avoit vécu à mon égard, elle ne dit plus rien qui eût rapport à moi, excepté quand il s'agiſſoit de parler des graces que Dieu lui avoit faites; car alors, elle ne pouvoit s'empêcher de demander à Dieu les mêmes faveurs pour moi; & je crois que je ne dois qu'à ſes priéres, la grace d'avoir vécu aſſez longtemps, pour reconnoître & pour déplorer les égaremens d'une vie auſſi inutile que celle dont je décris les aventures.

Je n'entreprendrai point de dire combien je fus affligé de la perte de cette incomparable Religieuſe. Elle mourut dans le temps que l'amour que [illegible] elle étoit monté à ſon dernier [illegible] avoit encore vécu, je [illegible] point eu d'extrémités [illegible] pable de me porter [illegible] avec la ſienne.

Quand elle fut morte, je ne me sentis occupé que du desir de suivre les conseils qu'elle m'avoit donnés. J'appris mon retour à mon frere, en lui apprenant la mort de cette sainte fille, & je lui témoignai la passion que j'avois de mener une autre vie que celle que j'avois mené jusques-là. J'étois plein des meilleurs desirs du monde: mais la suite de ma vie va faire voir des aventures non moins bizarres que celles que j'ai décrites jusqu'ici. On aura, je crois, d'autant plus de plaisir à les apprendre, qu'avec l'histoire de mes folies, on trouvera celle des principaux événémens du temps où j'ai vécu, & ausquels j'ai eu assez de part, pour en pouvoir parler, sans faire tort à personne; car c'est la précaution que je prendrai toujours.

Fin du Tome premier.





RK PUBLIC L
ICE DEPARTME

r no circumsta
om the Buildin



